

Goer de la Terre 03

– Goer de la terre

03 - Vers l'age d'or

Jeury, Michel

VISIT...

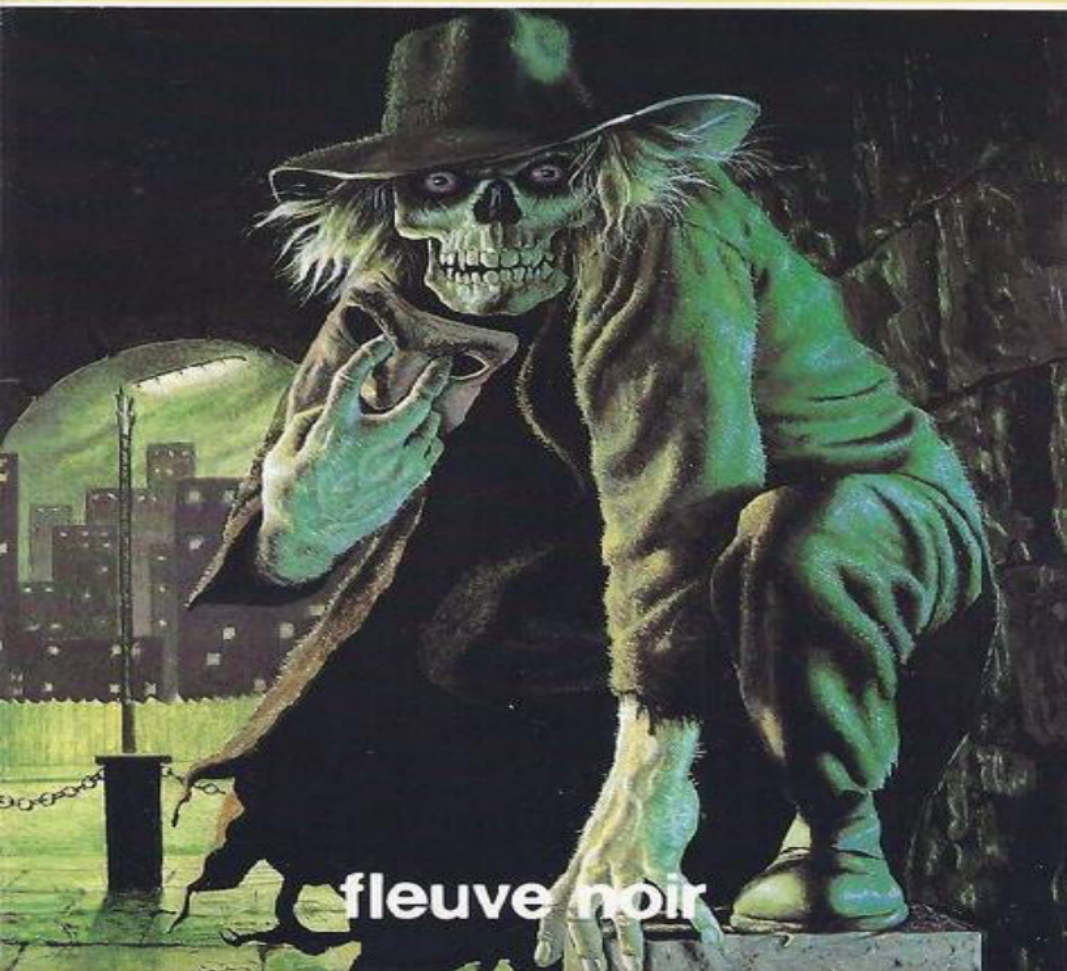
LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

MICHEL JEURY

VERS L'ÂGE D'OR

Goer de la terre - 3



fleuve noir

MICHEL JEURY

VERS L'ÂGE D'OR

Goer de la Terre-3-

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1983, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-02433-3

Selon la légende, Goer, d'abord, fut un homme. Puis ce fut un peuple, sur Boam et enfin sur la Terre. Des millénaires avant, Dieu avait choisi de s'incarner et il s'était fait homme. Un jour, Dieu – ou un dieu, peut-être venu du futur – décida de s'incarner dans un peuple. Pour cela, il prit le nom de ce peuple. Ce n'est pas un hasard si les élus étaient la race la plus haïe, la plus humiliée, la plus persécutée et la plus orgueilleuse en même temps : les Boamiens.

BORIS ANTGORDINE – VERS L'ÂGE D'OR, par Boris Antgordine.

PROLOGUE

Sur la Terre de la Présence, longtemps après le Moratoire, une nouvelle civilisation était née⁽¹⁾. Puis les Goers étaient revenus de Boam. On les appelait maintenant Boamiens. Ils avaient connu une période de prospérité et de réussite, mais ils avaient finalement échoué dans la mission dont ils se croyaient investis par les Boaras ou Dieu sait qui : créer un avenir glorieux et entraîner l'humanité vers la toute-puissance. Ils étaient redevenus une race persécutée, repliée sur elle-même avec ses coutumes étranges et ses secrets maudits. Ils obéissaient à la loi de Goer – ou Goar – alors que les Terriens adoraient le Seigneur unique de la Terre et des hommes, le Sombre Éclat, qui réunissait en lui l'ombre et la lumière, le bien et le mal, l'espace et le temps... À l'opposition religieuse, une autre s'ajouta : celle de l'idéologie. Les fidèles du Sombre Éclat avaient été séduits d'abord par la doctrine progressiste des Boamiens. Et puis beaucoup avaient pris peur.

— Pourquoi les hommes ont-ils eu peur ? demanda le jeune Boris Antgordine à son père.

Gregori Antgordine répondit :

— Une nouvelle fois, la science et la technologie *semblaient* menacer la survie de l'humanité.

À la même question, la mère de Boris, Marie-Page Antgordine, répondit par un vieux dicton : « Chien échaudé craint l'eau froide... » Comme Boris exigeait un complément d'explication elle ajouta :

— Depuis que le monde est monde, on en a tellement vu, de ces inventions mirobolantes qui n'ont apporté que le malheur !

Boris interrogea Paul Geronimo, le chef du village d'Arc-du-Loup au sujet des inventions boamiennes. Paul compta sur ses doigts :

— Il y a la communication avec les morts, la création de nouveaux végétaux mauvais pour nos plantes, la transformation des animaux en esclaves intelligents comme les *massas gourdins*, la maîtrise des forces psychiques, la prévision de l'avenir... Euh, j'en trouve cinq. Mais les Boamiens ont inventé plus de choses que ça. Beaucoup plus.

— Les *massas gourdins*, c'est bien pratique, dit Boris à sa mère. Je voudrais en avoir un, moi !

— Mais s'ils se révoltent un jour, ils nous tueront tous, répondit Marie-Page.

— Les Boamiens sont plus intelligents que nous, dit Gregori. Plus entreprenants, plus audacieux... Alors, ils nous font peur. Mais ils gagnent à être connus. Et si un jour ils ne sont plus là, on les regrettera.

— Pourquoi ? Ils vont partir ?

— Il faut être bon avec eux pour qu'ils restent.

Le peuple s'était donc mis à craindre l'avenir et à détester ceux qui le préparaient, les savants boamiens et leurs alliés. On se souvenait du Moratoire qui avait été nécessaire quelques siècles plus tôt pour sauver la Terre de la destruction. Une formule nouvelle fut inventée : le Retour de l'Âge d'Or. Inventée par qui ? Boris Antgordine recueillit autour de lui des réponses diverses et contradictoires.

— Par le peuple tout entier.

— Par des sages inconnus.

— Par le Sombre Éclat

— Par G.E.C.O., l'ordinateur qui gouvernait la Terre pendant le Moratoire.

— Par les Prêtres de la Tradition.

Un beau jour, on s'était mis à compter les années à l'envers. Un beau jour, vers 2300 ou 2400 de l'Ère de la Présence.

— Voilà, par exemple, dit Gregori à son fils. Le lendemain du 31 décembre 2430, ç'aurait dû être, suivant la Tradition, le 1^{er} janvier 2431. On a décidé que ça serait le 1^{er} janvier 2429. Et ainsi de suite.

Et Marie-Page raconta :

— L'envoyé du Seigneur a dit aux hommes que l'histoire finirait pour toujours le 21 décembre de l'an 1. Le lendemain sera le premier jour de l'éternité, le commencement du paradis.

Boris ne put s'empêcher de poser la question cruelle qui lui brûlait les lèvres.

— Tu y crois, maman ?

Marie-Page eut un sourire très doux et un peu triste.

— C'est si loin !

La civilisation avait entamé une lente régression. Rien ne pressait. On avait vingt-cinq siècles pour arriver à l'Âge d'Or. La plupart des dirigeants et une majorité de prêtres ne souhaitaient pas se priver trop tôt des avantages de la technologie. Le peuple avait accepté avec enthousiasme cette marche arrière vers le paradis perdu. Les

Boamiens, eux, refusaient le retour et le paradis. Boris avait envie d'en savoir plus.

— Qu'est-ce qu'ils veulent, au juste, les Boamiens ?

— Je n'en sais foutre rien ! gronda Gregori. Va donc leur demander.

Non loin du village, près d'une forêt sombre, envahie par le lierre déasil, vivait un ermite boamien, un sage, un philosophe, un sorcier ou n'importe quoi de ce genre. Il se nommait Lori Lazan et passait pour un homme très savant et très serviable, malgré son caractère irascible. On lui donnait soixante-dix ans. Certains prétendaient qu'il avait mille ans. Il était aussi un peu médecin. Il possédait ou fabriquait des vaccins et des antibiotiques. Bien des antigoaristes, des « mangeurs de Boamiens », mettaient leur haine dans leur poche et avaient recours à ses services. Boris eut une idée.

Il se fit un méchant trou à la main avec une pointe rouillée et souillée de terre et alla montrer sa blessure à Lori Lazan.

— Petit imbécile, dit le vieux Boamien. Quand l'Âge d'Or sera venu, il n'y aura plus de médicaments, plus de vaccins, rien. Et les imbéciles qui se planteront un clou sale dans la viande en crèveront. Et ce sera bien fait !

Boris ne se démonta pas. Ce n'était pas sa façon.

— Pourquoi les gens veulent-ils revenir à l'Âge d'Or ?

— Parce que le Sombre les a trompés. Une fois de plus !

Les Boamiens s'étaient donc donnés pour tâche de résister à la régression et de maintenir un minimum de technologie. Cela leur avait coûté cher en méfiance, en mépris, en haine. Cela leur avait coûté cher en souffrance. Peut-être auraient-ils réussi sans l'arrivée d'un nouvel adversaire, imprévu et redoutable : le froid. Imprévue, la glaciation ne l'était pas tout à fait. Astronomes et météorologistes l'annonçaient depuis des millénaires. Mais elle était venue quand on ne l'attendait plus.

— Le froid a précipité le recul de la civilisation, raconta le vieux Boamien à Boris, après lui avoir pansé la main et fait une piqûre au ventre. Les réfugiés du Nord et de l'Est ont afflué en Europe occidentale et ils ont provoqué une formidable crise économique et politique. Une fois de plus, nous les Boamiens, nous sommes trouvés en posture de boucs émissaires. Oui, c'est notre triste sort... Plus tard, des hordes immenses, venues d'Asie centrale, sous les bannières de la Haute-Maison de Gandara, ont envahi l'Afrique du Nord et la péninsule ibérique. Les Gandariens exterminent ou réduisent en esclavage tous les Boamiens des pays qu'ils occupent...

À la grande joie de Boris, Lori Lazan lui avait proposé de revenir

pour parler d'histoire, de religion, de science et d'autres choses. Boris avait besoin de l'autorisation de ses parents pour s'absenter longuement. Il avait d'abord parlé à son père. « Hem ? » fit Gregori perplexe. Le jeune garçon baissa les yeux sous le regard durci qui le scrutait. Il n'avait pas compris tout de suite que son père ne croyait pas à l'arrivée de l'Âge d'Or et pensait avec effroi à l'avenir. À l'avenir de son fils... qui mourrait peut-être d'une blessure infectée.

— Je suis d'accord pour que tu y ailles, dit-il enfin, après avoir pesé les risques et les avantages. Mais il faut que ta mère veuille bien. Et puis... si tu y vas, tâche de ne pas trop te faire voir.

— Paul Geronimo sait que je suis allé chez le Boamien pour me faire soigner.

— Paul est un homme bon et loyal. Mais il n'a pas que des amis à Arc-du-Loup.

Marie-Page hésita longtemps.

— Donner notre fils aux Boamiens...

Gregori haussa les épaules.

— Il ne s'agit pas de ça.

— Tu n'es pas d'ici, Gregori. Tu ne connais pas vraiment les gens du pays. Moi, je les connais. Je sais ce qu'ils vont dire ou penser. Et puis c'est vrai que les Boamiens aiment bien attirer des enfants qui ne sont pas de leur race pour les catéchiser. En Terraube, c'est juste mal vu. Mais si une autre Maison prenait la région...

Le père Boris n'ignorait pas ce danger. Mais il pensait à tout ce que le garçon pouvait apprendre auprès d'un sage Boamien.

— La médecine des Boamiens marche bien. Le vieux Lazan a sauvé plus d'une vie, à Arc-du-Loup. Et tous ses secrets vont se perdre... Tu ne crois pas que c'est dommage ?

Marie-Page avait consenti à un essai. Il fut décidé que Boris écouterait la philosophie du vieux sans s'engager et qu'il tâcherait d'apprendre le plus possible de science et de médecine.

— La science est difficile, petit imbécile, dit le vieux. Tu sais à peine lire et écrire. Et tous nos secrets sont imprimés dans la langue sacrée qui a été enseignée par Goar à son peuple, sur la planète Boam. Tu vas commencer par apprendre la lecture, l'écriture et le boamien. On verra après.

La curiosité de Boris pour ces matières de base et sa bonne volonté en toutes choses inspirèrent une certaine bienveillance à son maître.

— Puisque tu es adroit de tes mains, je vais t'apprendre à faire les piqûres avec une aiguille, car il n'y aura bientôt plus de piles pour les

injecteurs à pression.

Avec le froid, le retour de l'Âge d'Or s'était accéléré.

— Comme il fallait s'y attendre, raconta Lori, de nouveaux prophètes ont surgi, proclamant que le grand soir de l'Âge d'Or était pour très bientôt. L'an zéro, ça semblait un peu loin à tout le monde. Alors, tu penses si on les a écoutés ! Pas l'an zéro, l'an 2000 ! Pourquoi l'an 2000 ? Parce que c'était un joli chiffre et à portée de génération...

« Certains de ces prophètes soutiennent que le Sombre Éclat a envoyé la glaciation pour détruire plus vite la société technologique, principal obstacle au retour de l'Âge d'Or. D'autres prétendent que le froid est dû à nos manigances, à nous Boamiens. Et ils en concluent que l'Âge d'Or n'arrivera qu'à la mort du dernier des nôtres ! »

— Qu'allez-vous faire ? demanda Boris.

Lori Lazan médita à haute voix :

— Ceux du Terraube nous acceptent encore. Mais pour combien de temps ? Au nord et à l'est, il n'y a guère que des Maisons où on nous chasse : Slanvar, Mayence, Ordentrag, Gemel, Wladimir-Wolinski... Seul le Ser de Viller-Lévy nous protège quand il peut. Mais la Maison de Viller est la plus faible. Les grosses finiront par la dévorer.

« Beaucoup d'entre nous quittent Gallia pour descendre vers la Viennensie. Mais la Viennensie est encerclée par les Gandariens qui sont décidés à nous exterminer. La route du sud est coupée pour les Boamiens. Ou elle va l'être bientôt. D'autres, sachant cela, veulent transformer les nécropoles en forteresses pour résister jusqu'au Jugement. Mais le Jugement, c'est comme l'Âge d'Or : on l'attend toujours... »

— Je voudrais voir une nécropole, dit Boris.

— Un jour, nous irons ensemble visiter les morts !

CHAPITRE PREMIER

En sautant de la guimbarde qui l'avait amené à la nécropole en compagnie du petit Boris, Lori Lazan, le vieux Boamien, glissa sur les pavés gluants et tomba à genoux. Il jura le saint nom de Goar. Il avait perdu son chapeau et la pluie sur son crâne nu lui causait une sensation presque aussi désagréable que la douleur de son genou gauche meurtri.

Boris Antgordine se précipita pour l'aider à se relever. C'était un garçon de douze ans, pas très vigoureux, mais vif et malin. Un peu rêveur aussi, et la nécropole de Terraube, qui dressait ses hauts murs devant les deux visiteurs, le fascinait tout en l'effrayant. Si bien qu'il arriva au secours de Lori une minute trop tard... Le vieil homme insultait en langue boamienne sa compagne intérieure, Tella, qui avait dû se moquer de lui. Il tourna sa colère vers le jeune garçon.

— Presse-toi un peu plus, si tu veux être à l'heure au Jugement dernier, petit gecko !

— Je vous demande pardon, Maître ! fit Boris sans s'affoler.

Il n'aimait pas s'entendre appeler *gecko*. Les Boamiens donnaient à tous ceux qui n'étaient pas de leur race ce nom bizarre et méprisant. Le gecko était un saurien des pays chauds. Les *geckos*, en retour, appelaient les Boamiens *renards*.

— Si tu veux être gentille, dit Lori, rentre dans ta coquille et fous-moi la paix !

Boris comprit qu'il s'adressait à Tella, l'esprit qui était dans sa tête. Le garçon sourit pour lui seul. Il jalousait Tella, une très jeune fille, morte sans avoir connu l'amour, comme disait Lori. Le vieux, quand il avait trop bu d'eau-de-vie de cidre, se vantait d'avoir une vierge pour compagne. Il affectait souvent de la traiter sur un ton moqueur et un peu leste.

Pendant ce temps, Paul Geronimo, le chef du village d'Arc-du-loup, avait démarré en faisant gémir le moteur de son hydro et pris la fuite comme si tous les morts de la nécropole se préparaient à quitter leurs nids douilletts de déase-base pour lui sauter dessus. Il accrocha même au passage un char à voile publicitaire. Boris haussa les épaules. Paul était un homme simple et loyal, un bon chef de village, mais aussi un pur gecko : les nécropoles des Boamiens le terrifiaient.

Le jeune garçon dut s'agenouiller pour aider Lori. Il appuya la paume sur un pavé couvert d'une moisissure visqueuse diluée par la pluie : la déase-base. Il eut un haut-le-cœur. Cette matière végétale se répandait dans tous les lieux de vie boamiens, avec son odeur sucrée et son suc gluant. Dans les lieux de vie et plus encore dans les lieux de mort... Autour de la nécropole, elle colorait le sol en vert foncé et formait des plaques grises sur les toits et même sur les vitres des fenêtres. Elle favorisait la montée de l'humidité qui rongait les constructions boamiennes et précipitait leur déchéance.

Debout, Lori reprit son souffle et se dirigea vers la porte de la nécropole, en refusant l'appui que lui offrait Boris. À ce moment, deux silhouettes alertes, en vêtements clairs, s'avancèrent à la rencontre des visiteurs en bondissant sur les pavés. Boris se demanda par quel miracle ces deux-là tenaient en équilibre. Des patineurs professionnels, pensa-t-il, ou bien des acrobates... Le vieux le détrompa.

— Ce sont des majordomes de la nécropole, souffla-t-il à l'oreille de son compagnon. Ils sont *possédés*, naturellement !

Boris ouvrit de grands yeux et un frisson passa dans son dos. Les possédés inspiraient une crainte superstitieuse aux geckos, qui redoutaient d'être à leur tour subjugués et asservis par les esprits des morts... Les majordomes s'approchaient de Lori pour l'accueillir et peut-être l'aider. Quelques mots furent échangés en langue boamienne, trop vite pour que Boris pût les comprendre. Le vieux lui avait enseigné quelques éléments de la langue sacrée du dieu Goar, mais il manquait de pratique. Pourtant, lorsque le plus petit des deux majordomes pointa vers lui un index menaçant, il put saisir la question que l'homme formula en même temps.

— Que fait donc ce môme avec vous, par Goar ?

— Ce n'est pas un môme, répondit Lori Lazan. C'est mon disciple. Il apprend la science et la philosophie boamiennes. Il m'accompagne à la nécropole pour étudier la plus originale et la plus profonde de nos coutumes.

Cette fois, le vieux avait parlé en gallien, la langue des geckos de ce pays. « Bien envoyé ! » pensa Boris. Le second majordome intervint.

— Mais c'est un gecko !

— Raison de plus pour qu'il s'instruise, dit Lori.

— Nos taniens ne vont pas aimer ça, dit le premier majordome en boamien.

Boris devina ce qu'il ne comprit pas clairement. Les taniens étaient les esprits des morts qui choisissaient de se fixer dans le cerveau d'un vivant. Tout Boamien adulte et normal avait un taniens comme

compagnon intérieur... Du moins, c'était ce que Boris croyait savoir, d'après les explications du vieux. S'il avait compris que les esprits des morts erraient aussi en liberté dans la nécropole, à la recherche d'un hôte humain, peut-être aurait-il refusé d'accompagner Lori Lazan. Et son destin en eût été changé.

Maintenant, il attendait avec inquiétude la réaction des deux majordomes, qui le considéraient d'un air de dégoût.

— Qu'il vienne ! décida le plus petit.

Boris reprit son souffle, respira l'odeur écœurante de la déase-base et se plaça derrière Lori, dans l'espoir de se faire oublier. La pluie continuait de tomber. À l'entrée de la nécropole, les pavés rincés par le ruissellement étaient devenus moins glissants. Le petit groupe pénétra dans la ville des morts. Les majordomes saisirent le vieux et le portèrent au sommet d'un escalier d'une vingtaine de marches. Les possédés avaient leurs forces décuplées. Boris courut derrière eux et surgit haletant sur l'esplanade battue au vent, d'où l'on dominait tout un quartier de la ville.

Les majordomes déposèrent le vieux qui se redressa et jura en boamien. Son chapeau noir, son collier de barbe, sa longue tunique vert foncé, à broderies blanches, le désignaient comme un sage *goara*, une sorte de prêtre-philosophe. Plusieurs Boamiens l'entourèrent en s'inclinant rituellement. Boris ressentit une vague fierté. Son maître était un homme important chez les siens.

Soudain, un majordome lui infligea une violente poussée. Il faillit tomber et l'autre majordome, le plus grand des deux, le retint en lui tordant le poignet. Il ne put s'empêcher de crier de douleur. Une femme s'approcha et lui donna un coup de pied dans la jambe.

— Sale petit espion ! Sale gecko !

Lori se retourna prestement et gifla la femme.

— Sale putain déasée !

Il glissa de nouveau et dut s'accrocher au bras d'un majordome, tandis que deux individus frappaient la femme en l'insultant. Encadré par ses deux gardes du corps, le vieux baissait la tête. Il maugréa à mi-voix :

— Les Boamiens ne sont pas comme ça !

Il avait parlé en gallien et Boris pensa : « Il dit peut-être ça pour moi ? » Le trio suivait une allée surélevée qui desservait une interminable ligne de pavillons lépreux. Boris marchait derrière le vieux en essayant de se faire tout petit. Il était de moins en moins rassuré et il osait à peine regarder autour de lui. Lori continua ses explications ou sa méditation, toujours à mi-voix, toujours en gallien.

— Non, les Boamiens ne sont ni méchants ni violents... dans leur état normal. Mais ici, la déase-base les soûle. Il y en a qui deviennent comme des bêtes. J'ai honte pour eux ! Quant à ces deux-là...

Il secoua les majordomes qui le soutenaient chacun d'un côté, le portant plus qu'à moitié. Ils ne firent aucun cas de son geste. Peut-être ne l'avaient-ils même pas senti.

— Ces deux-là, conclut-il sur un ton de mépris, ne sont que des pantins manipulés par les esprits !

Une végétation épaisse et sombre, où dominaient les gris-vert, gris-noir et brun foncé des *taniphiles*, étouffait les pavillons de briques décolorés par l'humidité. Le lierre était une des rares plantes terrestres qui résistaient à l'invasion de la flore déasienne. Bien qu'on fût au mois de septembre, on ne voyait pas une seule tache jaune, rouge ou bleue. Les fleurs de la Terre s'étiolaient et mouraient au contact de la déase-base. La pluie conférait au paysage endeuillé une aura de romantisme et de mélancolie. Boris avait le cœur serré. Il commençait à prendre peur. Pour se reconforter, il songea au récit merveilleux qu'il pourrait faire à ses amis Nina et Gros-Ben. À condition que les majordomes, les esprits taniens ou Goar en personne ne décident pas de le garder prisonnier dans la nécropole. Il adressa une prière muette au Sombre Éclat : « Seigneur, protégez-moi... » Il ne se sentait pas la conscience tranquille. Goar était l'ennemi du Sombre. En accompagnant le vieux Boamien, il trahissait peut-être le dieu des geckos. Et en priant celui-ci maintenant, ne défiait-il pas l'autre ?

Les majordomes avaient conduit Lori et son jeune compagnon dans une de ces maisons où les Boamiens entassaient les biens des morts : vieux meubles, tapis déchirés, bibelots sans valeur.

— Toutes les choses qu'on n'ose pas jeter, on les apporte à la nécropole ! ricana Lori.

« Le vieux a la dent dure ! » pensa Boris. Un majordome crut bon d'expliquer :

— Les taniens qui habitent là ont ainsi l'illusion de poursuivre leur existence de vivants...

— ... dans un cadre pareil à celui qui les entourait du temps de leur première existence ! récita Lori avec emphase. C'est le catéchisme boamien, ça. Foutaises ! Foutaises !

Une faible lueur de jour filtrait à travers les persiennes closes mais pourries. Trois ou quatre bougies éclairaient la pièce où flottait une odeur de sirop tiède qui donnait la nausée à Boris. Le jeune garçon s'était assis dans un coin, sur une banquette humide, imprégnée

comme tout le reste par la déase-base. Il demanda à Lori qui inspectait les lieux d'un air soupçonneux et découragé :

— Mais où sont-ils ?

— Où sont-ils qui ? Quoi ?

— Les taniens, les morts, dit Boris à voix basse.

Le vieux éclata d'un rire incongru et sauvage.

— Partout ! Ils sont partout, petit gecko. Ils se fixent sur les moisissures des murs, du plancher, du plafond... Cette engeance grouille dans toute la nécropole !

Il leva le poing dans le vide, menaçant les esprits de sa sainte colère. Boris scruta la pénombre avec horreur.

— Alors, ils ne sont pas tous dans la tête des gens ?

— Ah bon ? Tu croyais qu'ils étaient tous dans la tête des gens ? Si c'était vrai, ça serait bien commode. Comment ça se fait que tu aies cru une pareille imbécillité ? Alors que je me tue à te...

Haussant les épaules, il renonça à finir sa phrase. Boris se sentait coupable d'être un gecko ignorant et naïf. En même temps, il avait l'impression d'avoir été trompé par son maître.

— Vous m'enseignez de plus en plus en boamien, dit-il. Et je ne...

Lori éclata.

— Ah, il ferait beau voir que je t'enseigne la religion et l'histoire du peuple élu dans le patois des lézards !

Une porte s'ouvrit et six ou sept personnes entrèrent brusquement dans la pièce en poussant des soupirs, des plaintes, des halètements, des cris de bêtes.

— Un commando de possédés ! ricana le vieux. Du calme, les enfants, du respect !

Boris supposa que les esprits taniens contrôlaient mal les corps dont ils s'étaient emparés. Mais le jeune gecko craignait moins les possédés que les morts invisibles, cachés dans les moisissures comme des microbes dans les crachats.

Un petit homme blême, en costume noir, s'avança vers Lori d'un air déférent. Il tenait devant lui ses mains tremblantes et balbutiait des phrases hachées et plaintives.

— Maître Lazan... vous devez nous aider. La nécropole de... Terraube est... menacée. Les geckos de... cette ville... nous veulent du mal... Sales geckos ! Sales geckos ! Il faut... nous aider... Vous êtes... Maître Lazan le... domologiste... Vous devez... nous aider... domologiste !

Lori se mit à tourner sur lui-même en frappant du pied. Et Boris reconnu dans cette attitude un signe familier d'exaspération et d'impuissance. Puis le vieil homme s'arrêta et fit face à son interlocuteur, les mains sur les hanches.

— Domologiste... Qu'avez-vous besoin d'un domologiste ? Vos mœurs... vos sales mœurs sont un défi à la loi boamienne !

Le porte-parole des esprits taniens joignit les mains et prit un ton suppliant pour continuer sa plaidoirie.

— Non, non... domologiste... Comprends-nous et aide-nous... Nous obéissons à la vraie... loi de Goar ! Les morts doivent rester... près des... vivants. Tous les Boamiens... de ce monde obéissent... à la loi de Goar. Mais les geckos...

— Tais-toi ! cria le vieux. La loi de Goar veut que chaque vivant accueille un esprit tanien. C'est tout. Elle défend... ce que vous faites !

Il pointa le doigt sur les murs, le plancher et le plafond successivement. Il désignait ainsi la pièce entière, dégoulinante de déase-base.

— La loi défend cela.

Une femme vêtue de haillons, la bouche tordue par une grimace de fureur, se planta devant Lori en sifflant.

— Tu sais bien que... ce n'est pas possssssible ! Il n'y a... pas asssssez de vivants... pour tous les morts !

Le vieux ne put résister au désir de pontifier. « Son péché mignon », pensa Boris.

— Voilà ce que dit la loi, mes frères. La loi de Goar dit que les esprits des morts doivent se fixer un certain temps dans le cerveau des vivants... un seul esprit tanien pour un cerveau. Un temps plus ou moins long... pour méditer sur leurs erreurs et leurs fautes... et expier peut-être en partageant les souffrances des vivants. C'est le purgatoire des anciens chrétiens. Cette phase accomplie, les morts doivent se laisser emporter dans l'univers-ombre pour y attendre le Jugement dernier. Voilà ce que dit la loi, mes frères !

La tirade fut accueillie par un concert de soupirs et de gémissements. Un troisième personnage prit la parole. Il semblait s'exprimer avec plus de facilité que les deux précédents.

— Mais, seigneur domologiste, c'est bien ce que nous voulons. Nous respectons la loi sacrée de Goar. Mais comme l'a dit notre sœur, il n'y a pas assez de vivants pour nous recevoir tous. À cause des persécutions, les Boamiens vivants sont de moins en moins nombreux... et les morts de plus en plus. Nous sommes des millions à

attendre notre tour dans toutes les nécropoles de la Terre. Ici, chaque taniien attend avec espoir le vivant qui lui permettra de suivre son destin. Chacun de nous a droit à une seconde chance avant d'aller au jugement. Seigneur domologiste, nous attendons de vous que vous nous aidiez pour cela.

— Et pas... ssseulement pour... sssscela ! siffla la femme au rictus.

Lori considéra l'assistance d'un air grave. Puis il marmonna quelques mots qui devaient s'adresser à Tella, sa compagne intérieure, son esprit taniien. Peut-être la jeune morte voulait-elle soutenir les autres taniens, ce qui déplaisait au domologiste... Il y eut quelques secondes de silence. Boris résistait de toutes ses forces au désir de prendre la fuite et de courir d'une traite jusqu'à Arc-du-loup, à trente kilomètres de là.

— Il y a une solution très simple, dit Lori d'une voix douceuse. Vous la connaissez très bien. Vous n'avez pas besoin de moi pour la trouver. Il faut que les esprits taniens qui ont un hôte vivant cèdent la place à un autre après quelques années. Dix ans me paraît un bon chiffre. Au lieu de s'incruster jusqu'à la mort de l'hôte !

Une fille brune s'approcha de Lori, souleva sa longue robe déchirée pour montrer ses jambes zébrées de sillons bleu et noir, couvertes de plaies et de sang séché.

— Les geckos... m'ont battue ! dit-elle avec effort. Ils... m'ont... fouettée. Ils allaient... me tuer... mais j'ai réussi à... m'échapper. Je me suis... donnée aux morts... pour me... venger ! Ils sont... quatre en moi... Je vauX quatre... vivants et... je vais me... venger !

Les mots passaient difficilement entre ses dents serrées. Les taniens maîtrisaient mal les nerfs et les muscles de leurs *possédés* que la peur paralysait. « Me ven-ger... me ven-ger ! » chantonna la fille brune. D'autres voix répétèrent avec elle : « Ven-ger ! Ven-ger ! » Quelqu'un cria :

— Nous sommes plus nombreux que les vivants. Nous voulons le monde !

— Nous voulons le monde, le monde !

— Le monde le monde monde monde monde !

La cacophonie devint effroyable. À cause de l'atmosphère sucrée, Boris avait de plus en plus Soif. Il rêvait à l'eau fraîche d'une source, comme celle de la cascade pétrifiante, proche de son village. Il lutta contre l'envie de vomir. Il en voulait au vieux. « Pourquoi m'a-t-il amené dans ce trou de démons ? » Il se leva et essaya de contourner le groupe des possédés. Lori le vit et l'appela :

— Boris, où vas-tu ?

Le garçon s'immobilisa, hésitant. Son envie de fuir était très forte, mais il respectait et admirait le vieux Boamien. Il avait l'habitude de lui obéir. Il baissa la tête et esquissa un mouvement pour retourner dans son coin. Mais les possédés, ou plutôt les esprits taniens qui les dominaient, l'avaient remarqué et identifié comme un gecko. Vivants ou morts, les Boamiens avaient un flair étrange pour détecter les étrangers.

Deux hommes et une femme l'empoignèrent et le forcèrent à revenir au milieu de la pièce, où régnait une pâle clarté.

— Que... fait ici... ce sale petit... gecko ? demanda la femme.

— Gecko ! Espion !

— On va le... tuer !

— Non. Il faut... le prendre... prendre !

— Ce jeune gecko vaut mieux que beaucoup de Boamiens ! cria Lori. C'est mon disciple. Il apprend la loi de Goar. Je l'ai amené à la nécropole pour lui faire mieux connaître nos saintes coutumes. Et j'ai honte de ce qui se passe sous ses yeux ! Oui, honte pour Boam et Goar ! Écoutez-moi, frères taniens. Vous devez vous ressaisir. Pensez à la loi...

— Ven-ger ! Ven-ger ! répondirent trois ou quatre voix.

Le vieux s'adressa à Boris sur un ton rassurant.

— Ne crains rien, petit. Ils sont malades. Ils vont se calmer tout de suite.

Levant son maigre poing, il menaça les possédés qui encerclaient Boris et lui lançaient des coups de pied sournois.

— Laissez-le tranquille ! C'est un gecko, oui... Et si vous touchez un seul cheveu d'un enfant de gecko...

Il porta la main à son crâne lisse et ricana.

— Vous savez ce qui arrivera ? La nécropole sera brûlée et vous, les possédés, vous serez crucifiés ! Vous entendez, bande de mannequins ? Un vivant n'est dominé par les taniens que s'il le veut bien ! Alors, révoltez-vous, chassez les esprits mauvais qui sont en vous !

Il continua sans faire attention au grondement furieux des possédés.

— J'ai vu une fois un homme qui se laissait dévorer vivant par la vermine. Un malade, un fou... Et vous, c'est la même chose. Vous vous faites bouffer tout vifs par la vermine spirituelle qui hante les nécropoles !

Boris se demanda pourquoi Lori se montrait si impitoyable avec les siens. Par rancœur ou déception ? Ou bien l'affaire était-elle

préméditée ? Et dans quel but ?

Une femme qui n'avait encore rien dit se jeta soudain aux pieds du vieux en criant :

— Nous sommes des porteurs d'âmes !

Un autre possédé ajouta :

— Les Boamiens doivent être des porteurs d'âmes. La loi...

— Chaque Boamien doit porter *une* âme, coupa le vieux. Une âme. Celui qui se livre à plus d'une âme est maudit par la sainte loi de Goar !

Il gifla alors à toute volée la femme agenouillée devant lui. Elle tomba en gémissant. Il la frappa d'un coup de pied. « Sombre ! pensa Boris. Le vieux est devenu fou aussi ? » Lori tapait, tapait de toutes ses forces en insultant les esprits taniens qui avaient pris possession de la pauvre femme.

— Allez-vous-en, voleurs, pillards, vermines ! Sortez du trou, maudits rats !

Boris voulut profiter de la diversion pour tenter de fuir une nouvelle fois. Mais les possédés étaient trop nombreux. Et trop forts aussi... La fille qui l'empoigna le souleva comme s'il n'avait pas pesé plus qu'un chat et le balança au-dessus des autres. Des coups de poing ou de griffes l'atteignirent au passage. Quand elle le reposa, à demi assommé, le sang coulait sur ses tempes, sur ses yeux, dans son cou. Il avait mal, mal. Quel secours pouvait-il attendre du vieux, aux prises avec trois ou quatre possédés qu'il maudissait sur un ton prophétique ?

Lori le sage s'était jeté tête baissée dans un piège imbécile. « Et toi avec, petit gecko ! » pensa Boris. Les coups pleuvaient sur ses côtes et son ventre. Il essaya de protéger son visage avec ses bras. Des ongles acérés se plantèrent dans sa joue. La douleur l'aveugla. Il ne put s'empêcher de crier : « Sales Boamiens ! »

CHAPITRE II

— Non, pas ça, Boris ! gémit le vieux qui se trouvait lui aussi en mauvaise posture. Pas les... Boamiens... Boris !

Les possédés tordirent les bras du jeune garçon et lui attachèrent les poignets derrière le dos avec des lanières déchirées à la robe d'une fille. Ses chevilles furent liées de la même façon. À côté, Lori subissait un traitement identique. Et comme il n'arrêtait pas de crier des malédictions et des menaces, les possédés lui mirent un chiffon dans la bouche et un bâillon par-dessus.

— Tu voulais... nous trahir ! glapit une femme. Maintenant... tu vas être obligé de... nous aider.

— Nous allons te soumettre et tu nous obéiras.

— Personne ne saura que tu es *soumis*. Ni les geckos, ni les nôtres...

Boris comprit que les taniens employaient le mot « soumis » à la place de « possédé » qui sonnait mal à leurs oreilles. « Est-ce qu'ils vont me *soumettre* moi aussi ? » Il remarqua une des filles en train de chauffer un bâton de cire à la flamme tremblante d'une bougie. Les autres se mirent à arracher les vêtements de Lori. Puis la fille qui chauffait la cire se tourna vers Boris.

— Le petit gecko aussi... Le petit gecko aussi !

Boris serra les dents pour se retenir de hurler.

— Pouah ! fit un autre possédé. Habiter l'âme... pourrie d'un... sale gecko !

Boris pensa : « Le vieux a dit que seuls les vivants qui le veulent bien se laissent dominer par les esprits taniens. Je me défendrai. Je les... » Il ne savait pas ce qu'il ferait. Mais il se battrait. Il se battrait de toutes ses forces. Une terrible haine lui mordait le cœur. « Pas ça, pas les Boamiens ! » avait crié Lori avant d'être bâillonné. Boris comprenait le sens de cette supplication. « Ces taniens sont des malades, des fous maudits par la loi. Ils ne sont pas les Boamiens... » Mais c'étaient tous les Boamiens qu'il haïssait. Tous sauf le vieux. Il se vengerait. Et il vengerait le vieux, humilié, battu et peut-être bientôt torturé par les siens.

Odeur fade de la cire, odeur de miel pourri de la déase-base, odeur

âtre des corps suants. L'atmosphère de la pièce devenait irrespirable : étouffante et grisante à la fois. C'était une sorte de salon d'une quarantaine de mètres carrés, à moitié immergé dans la pénombre. Boris avait l'impression de se noyer dans un bocal de sirop empoisonné. Il se sentait à la fois épuisé et excité. Peut-être un effet de la déase-base. Sa lucidité s'envolait, revenait un instant, s'évaporait de nouveau. Il riait, au bord de la syncope. Puis de faibles éclairs d'inspiration traversaient son esprit... Il se remit à se débattre, d'instinct. Il s'aperçut que ses liens se relâchaient.

Il se figea soudain. Une fille échevelée s'approchait du vieux, un bâton de cire brûlante à la main. Un rire de folle jaillissait de sa bouche tordue. Elle leva le poing pour abattre la cire sur le crâne rasé du domologiste. Le petit homme en costume noir qui s'était présenté au début comme porte-parole du groupe s'interposa soudain et arrêta son geste.

— Pas de traces !

La fille baissa le bras et étouffa son rire. Il y eut un bref instant de silence et un long moment de brouhaha fiévreux. « Ils vont torturer le vieux pour qu'il se soumette ! pensa Boris. Et moi ? » Il se mit à prier.

« Sombre Éclat, déité de Dieu, pardon ! Seigneur unique de la Terre et des hommes, pardonne-moi d'avoir écouté un adorateur de Goar, le dieu mauvais. Pardonne-moi d'avoir été chez les Boamiens et délivre-moi du mal... »

La prière l'apaisa. Il se sentit moins seul et moins sale. Goar n'était pas un vrai dieu, mais un ange révolté, qui avait quitté l'Éclat éternel pour créer sa propre lumière : un misérable quinquet. « Si le Sombre me protège, je ne crains rien de Goar ni de ses démons taniens... » Il ne se sentait qu'à moitié rassuré. D'abord, il avait trahi l'Unique Seigneur de la Terre et des hommes. « Est-ce qu'il me pardonnera jamais ? Et même s'il me pardonne... » Un doute affreux s'insinua dans son âme. Comment expliquer le mal ? Boris avait vu tant de souffrance et de malheur autour de lui, parmi les siens, dans sa famille même. Et les gens du pays, les Galliens, étaient à peine moins touchés par l'adversité que les réfugiés. On voyait l'adversité et la misère chez les Gémelliens, les Gandariens, les Aubiciens et chez ceux du Ser Viller. Les Boamiens, avec leur faux dieu, s'en tiraient plutôt mieux que les autres.

Et pourquoi le Sombre Éclat avait-il permis au froid de descendre du nord ? En tant que déité de Dieu, qu'est-ce qui l'empêchait d'arrêter le froid et la mort ? Pourquoi n'amenait-il pas l'Âge d'Or tout de suite, au lieu de le faire attendre des années et des années encore ?

— Sombre Éclat, pardonne-moi mon manque de foi ! dit-il à voix

haute, répétant la formule préférée de son père qui était un mécréant. D'ailleurs, les croyants sincères ne disaient jamais « Sombre Éclat » mais « Seigneur » en s'adressant à la déité de Dieu.

Un possédé l'entendit et le regarda d'un air furieux.

— Il prie le Maudit... Sale petit gecko !

— Il n'est pas dangereux, dit un autre.

— Ah ? Pourquoi ?

— Il joue la comédie. Un véritable adorateur du Maudit l'aurait appelé « Seigneur » ou « Mon Dieu ».

— Ce n'est qu'un enfant.

— Raison de plus !

— Le Maudit ne l'aidera pas s'il n'est pas un des siens.

— Si, peut-être... Pour le convertir !

Boris ferma les yeux. Les Boamiens nommaient « Maudit » le Seigneur, le vrai Dieu. Et lui avait blasphémé le saint Nom par étourderie, en répétant les mots que prononçait son père. Mais son père était un esprit fort qui dissimulait son incrédulité sous une bonne dose d'humour. « S'il était croyant, il ne m'aurait jamais laissé aller chez le vieux Boamien ! » La détresse de Boris s'accrut encore. Il pensa à sa mère qui esquissait discrètement le signe de lumière lorsque son père avait offensé le Seigneur, par parole ou par action. Elle seule pouvait encore le sauver. Il tourna sa prière vers elle : « Toi, Maman, pourquoi m'as-tu laissé aller chez le vieux Boamien ? Si tu m'entends, aide-moi ! » Il soupira. Elle ne pouvait pas l'entendre. Seul le Sombre... le Seigneur pouvait l'entendre. Et les démons boamiens allaient s'emparer de son corps et de son âme pour l'emmener au jugement de Goar.

La voix de sa mère lui répondit soudain. Il reconnut le ton bienveillant et fataliste qu'elle prenait toujours pour lui parler des choses graves de la vie. Elle dit : « Je vais prier pour toi, Boris. Je ne peux rien faire d'autre... » Comment était-ce possible ? Par quel miracle avait-il pu communiquer avec elle ? Il chassa le doute qui lui venait. « Prions ensemble, Maman ! »

Il se rendait compte que les émanations des moisissures avaient un effet nocif sur son cerveau. Mais il ne soupçonnait pas que le délire le guettait... La végétation déasienne était un poison inventé par les Boamiens pour s'emparer de la Terre en détruisant les plantes naturelles. Oui, il avait entendu raconter cela plus d'une fois. Mais il ne l'avait pas cru. Il avait confiance aux Boamiens : ils lui semblaient plus doux, plus humains, et compatissants que les gens du pays... de

tous les pays qu'il connaissait, y compris le sien, d'où le froid avait chassé sa famille. Il trouvait aussi les Boamiens plus intéressants que les autres. Une aura de mystère les accompagnait jusque dans la vie quotidienne. Ils connaissaient des histoires étranges et passionnantes. Ils étaient souvent des conteurs habiles.

Et aussi... On évitait d'en parler, mais ils gardaient bien des secrets techniques que les fidèles du Sombre Éclat devaient oublier pour avancer vers l'Âge d'Or et qui étaient pourtant si utiles dans l'existence actuelle.

« Pardonnez-moi, Seigneur ! »

Les possédés ne s'occupaient plus de lui. Il eut un moment d'espoir. Puis le vieux hurla à travers son bâillon. Le cœur de Boris sauta dans sa poitrine. Ils étaient en train de brûler les pieds de Lori avec la cire ! « Sales taniens ! Démons ! » La colère et la haine l'étouffaient. Les larmes coulaient à grosses gouttes sur ses yeux et se mêlaient à la sueur. Il faisait une chaleur humide et grasse dans la petite pièce bourrée d'êtres humains en proie à la colère et à la peur et de moisissures déasienues en cours de fermentation. Boris regrettait la pluie glacée mais saine qui devait tomber en ce moment sur la campagne de Terraube. Il cessa de se débattre en tirant sur ses liens. Ceux-ci, noués à la hâte par des mains maladroites, cédaient à ses efforts. Mieux valait faire semblant de renoncer. Et si les possédés ne se méfiaient pas, il pourrait se libérer bientôt. Il avait repéré sur le mur un panneau décoratif supportant des armes blanches anciennes. Une épée, un fleuret, une dague... La famille d'un collectionneur défunt avait été heureuse de les apporter à la nécropole pour s'en débarrasser.

Non, impossible. Ces objets avaient une grande valeur, De plus leur utilité ne cessait de croître, à mesure qu'on approchait de l'Âge d'Or et que les armes à feu ou à rayon se faisaient rares... Le vieux domologiste avait dû se tromper ou mentir. Autant que Boris pouvait en juger, dans la pâle clarté des bougies, les lames n'étaient pas trop rouillées. Il évalua la hauteur du panneau : deux bons mètres. Mais un bahut, haut d'un mètre environ, se trouvait juste au-dessous. En prenant appui sur ce meuble, il devait être facile de saisir une arme, de bondir et de se retourner pour... Non. Surtout pas se retourner. Il avait une chance d'arriver à la porte du fond avant les possédés. Une chance de s'enfuir hors de la maison, sinon de la nécropole.

En abandonnant Lori ? Il ne pouvait rien pour son vieux maître... Si, il pouvait s'échapper et aller chercher du secours. Il se rendit compte tout à coup que les majordomes étaient partis. Les majordomes ? Ses idées se brouillaient un peu. Il avait de plus en plus de mal à réfléchir. Quelle importance si les majordomes étaient

partis ? Ah oui, ces individus, bien que possédés aussi, paraissaient doués d'une force et d'une adresse extrêmes. C'étaient des possédés volontaires. Ils prêtaient leur corps aux taniens par esprit religieux. Ainsi, les morts assuraient eux-mêmes, à leur guise, le service de la nécropole. Le vivant et les taniens qu'il accueillait coopéraient pour maîtriser son cerveau, ses nerfs, ses muscles, et cela donnait des résultats que Boris avait pu apprécier. Avec les possédés forcés, c'était tout le contraire. Il s'agissait sans doute de visiteurs, de promeneurs, que les taniens avaient soumis sans leur consentement. Les vivants résistaient à cette *dépossession* d'eux-mêmes. Ils résistaient de façon active ou passive suivant leur force d'âme ou leur vigueur physiologique. Alors, les esprits dominateurs avaient beaucoup de peine à commander le système nerveux de leurs esclaves. D'où le comportement bizarre des possédés qui ressemblaient parfois à des robots hors d'usage.

Le vieux se trompait encore lorsqu'il affirmait que les taniens ne pouvaient soumettre que des vivants consentants. Peut-être était-il lui-même assez fort pour interdire l'invasion de son âme. Mais ce n'était sûrement pas le cas de n'importe qui. Les envahisseurs attaquaient sans doute en nombre, en choisissant les humains les plus faibles ou les plus timorés. En tout cas, on voyait que ces pantins obéissaient mal à leurs maîtres et fonctionnaient le plus souvent comme des mécaniques déglinguées, à bout de souffle.

Boris se dit qu'à la faveur d'une diversion, certains pourraient peut-être se libérer. Quelle diversion ? Sa propre fuite et, à coup sûr, la lutte du vieux qui continuait de résister. Presque tous les possédés étaient occupés avec lui. De temps en temps, un cri étouffé montait du coin où ils l'avaient emmené. Et Boris se trouvait seul de son côté, sous la surveillance d'un homme et d'une femme qui se tenaient à deux ou trois mètres de lui et le regardaient à peine.

Le jeune garçon espérait maintenant de tout son cœur que le vieux saurait tenir tête aux taniens, par la volonté ou par la ruse. Peut-être connaissait-il un moyen d'échapper à la douleur. Il avait fait plusieurs fois allusion à quelque chose de ce genre. Alors, s'il criait, c'était pour donner le change à ses tortionnaires.

Boris guettait la scène avec une extrême attention, malgré le vertige qui lui troublait la tête. Il se préparait à bondir à l'instant propice... Le petit homme en noir se penchait sur Lori en essayant de lui parler. Une bougie qu'il tenait d'une main tremblante l'éclairait de pleine face. Ses lèvres bougeaient sans que le moindre son parvînt à en sortir. Cela ressemblait de plus en plus à un cauchemar. À la fin, le petit homme réussit à articuler ;

— Unde nous... un seul... je te promets... va entrer dans ton...

cerveau.

Il s'adressait à Lori qui se tordait sur le sol, maintenu par deux ou trois possédés.

— La tanienne qui... vit en toi... pourra rester si... elle veut. Elle pourra dormir... ou s'en... aller.

Le ton se fit lénifiant.

— N'aie pas peur... Lori Lazan. Nous sommes tes... frères. Nous ne te... voulons aucun... mal. Nous t'aimons... et nous te... respectons. Mais nous... avons besoin d'un... domologiste de... grand renom pour... nous aider... pour convaincre nos frères vivants... d'accepter plus... d'un esprit tanién chacun.

Les possédés enlevèrent le bâillon du vieux Boamien qui se mit à supplier sur un ton plaintif bien imité :

— Non, non, pas ça ! Je ne peux pas !

— Il le faut ! dit le petit homme.

— Il le faut ! psalmodièrent les autres.

Lori essaya de se relever et n'y parvint pas tout de suite. Boris était presque sûr qu'il feignait une grande faiblesse pour mieux se battre quand il jugerait le moment venu. C'était d'ailleurs un trait que l'on prêtait aux Boamiens.

L'odeur de la cire et de la chair brûlée se mêlait encore à celle de la déase-base. Tous les possédés entouraient maintenant le domologiste, qui s'écria d'une voix sourde, brisée :

— Frères, si j'acceptais... si mes mœurs se répandaient, ce serait la fin de la race boamienne, déjà bien dégénérée, hélas... Nous deviendrions un peuple de fantômes, de morts-vivants, voué à une extinction prochaine.

— Non, non, répondirent les possédés. Il le faut !

— Torturez-moi si vous voulez, jeta le vieux d'une voix raffermie, je ne peux aller contre la loi de Goar !

Boris avait les mains libres et plus personne ne le surveillait. Il fit glisser les liens très lâches de ses chevilles et se releva lentement, en faisant jouer ses muscles. Il attendit encore quelques secondes, luttant contre l'ankylose, puis il respira très fort et s'élança vers le panneau d'armes. Il se hissa d'un bond sur le bahut, saisit l'épée. Trop lourde. Il la laissa tomber, prit le fleuret et la dague. Un concert de vociférations éclata derrière lui.

— Sauve-toi, Boris ! hurla Lori. Ne les... Ils ne... Je...

Les possédés écrasèrent la bouche du domologiste et Boris ne put

entendre la suite. « Ne les... ils ne... » Le jeune garçon ne saurait jamais ce que son maître avait voulu lui dire. Il avait la certitude qu'il ne le reverrait pas... Les deux possédés qui avaient la charge de le surveiller se lancèrent à sa poursuite en trébuchant et en grommelant. L'homme se cogna au bahut et resta une seconde étourdi. Boris lui piqua la main de son fleuret puis, après un instant d'hésitation, il lui transperça la gorge. Le pantin s'effondra en piaillant comme une bande d'oiseaux attaquée par un chat. Boris sauta vers la porte du fond, que dessinait dans l'ombre une faible clarté. Une latte du plancher s'enfonça sous son poids. Il tomba en arrière. La femme qui le poursuivait se jeta sur lui et le couvrit de ses jupes. Il la frappa d'un coup de dague à la cuisse. Elle cria et roula de côté. Il se trouva en face d'elle et distingua sa poitrine nue sous le corsage délacé. « Pute de Boamienne ! » Il lui donna un violent coup de dague entre les deux seins. Elle l'enserra, ils retombèrent ensemble et elle l'écrasa un instant sous son poids. Blessée, elle mollit soudain et il se dégagea. Il avait le visage et les mains mouillés par un liquide chaud et gluant qui devait être le sang de la femme. Il eut envie de vomir. Pas le moment ! Il serra les dents.

Et puis un autre possédé se dressa devant lui et leva un, bras armé d'une barre de fer qui lui échappa au moment où il l'abattait. « Pantin ! » Boris voulut le frapper au côté avec sa dague, mais l'autre se déroba et lui laissa le passage.

Le fugitif poussa la porte qui n'était pas fermée et se trouva dans une pièce faiblement éclairée par la lumière du jour. L'air y était tout aussi empuanti par la déase-base. Il renifla avec dégoût. La tête lui tournait. Il lutta contre le vertige. Il écouta une seconde les cris, les plaintes et les glapissements en provenance de la pièce voisine : comme si les possédés se battaient entre eux maintenant. C'était un peu ce qu'il avait espéré. Il courut vers la porte-fenêtre, masquée par un épais rideau, qui donnait sur le jour et la liberté. La liberté ? Pas encore. La nécropole était vaste, cernée par de hauts murs et sans doute infestée de possédés... Il écarta le rideau. Il tira sur la poignée de la porte qui s'ouvrit. Il fit tomber son fleuret, perdit quelques instants à le ramasser. Un de ses poursuivants le rattrapa, lui donna un coup à l'épaule, lui passa le bras droit sous le menton pour l'étrangler. Boris tenait sa dague dans la main gauche. Il frappa son agresseur au hasard. La lame glissa sur la manche de l'homme, puis entra dans le muscle près du coude. Le possédé cria et lâcha prise.

Les êtres soumis par les taniens faisaient de piètres combattants... Boris surgit dans un jardin minuscule. Rien que des plantes vert foncé ou brun noir, du lierre déasil, des feuillages grimpants, visqueux, pareils à des serpents enlacés. Il s'engagea sur un chemin pavé où

l'eau du ruissellement courant sur la mousse, les lichens et les moisissures se colorait aussi en vert. Il glissa, tomba, se blessa au genou et brisa son fleuret. Il abandonna les morceaux et s'élança le long d'une avenue déserte, sans doute parallèle à une autre, plus large, par laquelle il était arrivé avec le vieux et les majordomes à la maison-piège. Il parcourut une cinquantaine de mètres et s'arrêta pour reprendre son souffle.

La nécropole s'étendait, immense et sombre, tout autour de lui. C'était la ville mortuaire, un sinistre labyrinthe de rues, d'esplanades et de jardins envahis par la végétation déasienne, la flore monstrueuse que les fidèles du dieu Goar avaient ramenée de la planète Boam... Boris respira l'odeur sirupeuse que la pluie semblait exalter. Il écouta une rumeur mystérieuse qui provenait peut-être d'une bâtisse au toit pointu, cachée derrière un rideau d'arbres noirs. Des voix humaines en train de psalmodier les versets d'une prière boamienne ? Un pas claqua dans un escalier, à une vingtaine de mètres devant lui. Une silhouette apparut en contrebas, se hissa très vite au niveau de l'avenue. Boris crut reconnaître un des deux majordomes qui l'avaient accueilli avec le vieux et conduit à la maison-piège. Tout était danger pour lui, les vivants et les morts. Il hésita. De quel côté fuir ?

— Va-t'en, petit gecko ! Sauve ta vie si tu peux !

L'homme tendit le bras en direction d'une allée perpendiculaire. Était-ce la voie du salut ou un nouveau piège ?

— Les Boamiens ne sont pas tes ennemis ! cria le majordome.

S'il n'avait rien dit, Boris aurait peut-être suivi l'indication donnée par son geste, d'instinct. Mais il n'aurait plus jamais confiance dans un Boamien, le vieux excepté, et encore. Il rebroussa chemin et passa devant la maison, où son maître était sans doute encore prisonnier. Deux possédés surgirent et se lancèrent à sa poursuite en zigzaguant, comme ballottés par le vent qui soufflait fort. Boris était fatigué. Les autres gagnaient du terrain. Il déboucha, haletant, sur une grande avenue où quelques visiteurs se hâtaient sous la pluie. Tous les Boamiens, reconnaissables à leurs vêtements sombres, brodés de fils multicolores, aux jupes à volants des femmes, aux foulards rouges et verts des hommes. Il croisa trois jeunes femmes très belles qui s'abritaient sous d'immenses parapluies.

— Petit gecko... voleur ! cria un possédé derrière lui.

« Salaud ! pensa Boris. Sale renard ! » Les femmes se mirent à piailler sur des tons aigus et se joignirent à la poursuite. Un autre groupe, composé surtout d'hommes, arrivait en face. Boris tourna à gauche pour l'éviter. « Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! » criaient les poursuivants. « Petit gecko... voleur ! » Il prit une ruelle étroite, serrée

entre de hauts murs. Il glissa de nouveau sur le sol couvert d'une pellicule visqueuse. Il réussit à garder son équilibre en s'accrochant au mur, mais il laissa tomber sa dague et la chercha à tâtons dans la pénombre. Il perdit ainsi une bonne demi-minute. Il la récupéra enfin et la mit à sa ceinture. Il repartit et tenta de courir les bras écartés en prenant appui sur les deux murs, distants d'un mètre environ. Il était maintenant à l'abri de la pluie, mais ses vêtements trempés collaient à son dos, à ses cuisses, à son ventre. Il se sentait glacé, avec la tête et la gorge brûlantes. Les autres, il ne savait qui exactement, couraient en criaillant derrière lui. Il regarda par-dessus son épaule et distingua un garçon de quinze ou seize ans et une petite fille dont seule la tête blonde émergeait de l'ombre. Une voix féminine appela la petite fille qui n'en tint pas compte.

Boris fuyait, toutes ses forces tendues pour échapper à un sort qui lui semblait pire que la mort. Il ne se souciait pas des battements désordonnés de son cœur ni de la douleur qui battait à ses tempes. Il glissa encore, se releva aussitôt. Un seul poursuivant, le garçon de quinze ans, gagnait du terrain sur lui. Les adultes restaient loin en arrière. Il porta la main à sa dague.

CHAPITRE III

En ce début du long retour à l'Âge d'Or, deux espèces végétales nouvelles disputaient la biosphère terrestre aux plantes chlorophylliennes : les suntropes clairs, dont l'élément essentiel était l'acide déasique, et les taniphiles sombres, qui devaient leurs caractères à la déase-base. Beaucoup de Terriens croyaient que les Boamiens avaient ramené ces végétaux de leur monde d'origine. Mais, selon toute probabilité, il s'agissait d'espèces créées par l'ingénierie génétique terrestre, entre la fin du Moratoire et le commencement du retour à l'Âge d'Or. Il existait d'ailleurs une flore inclassable, pur produit des manipulations, plantes bizarres, hybrides monstrueux, chimères régressives, prototypes ratés, que les paysans galliens nommaient avec humour « fraisiers à prunes »...

La déase-base se comportait dans certaines conditions comme une éponge psychique. Elle pouvait fixer la pensée ou tout autre manifestation mentale comme une bande magnétique fixait les signaux sonores ou lumineux. Seuls les Boamiens possédaient encore le secret de cette technique, qui semblait proche de la magie. Les Terriens considéraient la déase comme un poison et la détruisaient avec soin dans leurs champs ou autour de leurs lieux de vie. Les Boamiens avaient développé sa propriété la plus spectaculaire qui jouait un très grand rôle dans leur religion et leur culture : une atmosphère imprégnée de déase-base attirait les âmes des morts, que l'on appelait « esprits taniens » ou « images matricielles de vivants ». Une quantité infime de cette substance dans le sang d'un être humain permettait aussi d'accueillir un ou plusieurs esprits taniens dans son cerveau... Les habitations et les villes boamiennes, imbibées de déase-base, formaient des aires taniennes, où les morts séjournèrent longtemps avant leur passage dans l'univers-ombre, en attente de la réincarnation ou du Jugement, suivant les doctrines. Dans les dernières années précédant le retour à l'Âge d'Or, les Boamiens avaient développé une civilisation où les vivants et les morts étaient associés étroitement. Où même, disait-on, les morts l'emportaient sur les vivants. Cela sans nul doute contre la tradition que les sages, les « domologistes », conservaient avec un soin jaloux... De plus, les moisissures déasiennes proliféraient sur et dans les murs, à l'intérieur des maisons, sur les meubles, les étoffes, le linge, la nourriture. Elles rongeaient, corrodaient tout, finissaient par détruire les bâtiments et

par réduire des villes entières en une bouillie verdâtre. Là où on ne les contenait pas par l'incendie ou grâce à l'acide déasique des suntropes, elles occupaient peu à peu tout l'espace et tout le volume qu'on leur abandonnait... Ainsi, la merveilleuse déase-base, peut-être la plus originale création de la science terrestre, était-elle en train de désagréger la dernière société humaine qui eût osé lui confier son destin.

Depuis longtemps, les Terriens qui dépendaient des nations et Maisons de race pure avaient cessé de cohabiter avec leurs morts, en utilisant la déase-base ou de tout autre manière. Depuis si longtemps qu'ils niaient l'avoir jamais fait. Nous jurons devant le Seigneur unique de la Terre et des Hommes que nous nous sommes toujours tenus éloignés de telles horreurs. Ce sont des mœurs de Boamiens, honteuses, écœurantes et sacrilèges. Nous jurons que ces pratiques nous répugnent !

Les paysans ou les bourgeois qui faisaient appel en secret à un sorcier boamien pour garder auprès d'eux un cher défunt étaient presque partout passibles de sanctions religieuses ou civiles, qui variaient suivant les pays, les législations et les maisons, mais qui avaient tendance à devenir de plus en plus lourdes. Les Terriens considéraient depuis toujours les Boamiens avec suspicion, envie et mépris à la fois. Le retour vers l'Âge d'Or avait entraîné une rupture presque totale entre les deux communautés, dont l'idéologie et les idéaux divergeaient par trop.

Dans certaines régions de passage, ouvertes à l'afflux des réfugiés, comme la Terraube et d'une façon générale tout l'est du pays gallien, on les tolérait mieux qu'ailleurs, à condition qu'ils ne se mêlent pas trop à la vie et à l'activité des gens du pays. On ne leur disputait pas leurs villages, leurs quartiers, ni leurs maigres territoires. Du moins officiellement. En fait, avec l'arrivée des réfugiés du Nord, la population augmentait sans cesse. La pénurie de logements s'accroissait. Les Boamiens pauvres – c'est-à-dire ceux qui refusaient l'accumulation des richesses, suivant la pure doctrine – se voyaient peu à peu refoulés hors des villes et des villages galliens. Ils allaient vivre avec leurs morts dans les vastes nécropoles, qu'on appelait « châteaux du crépuscule » ou « châteaux pourris ». Là, proliférait une végétation déasienne touffue de huppeloques, de lierre déasil et de moufles de velours, tandis que la faune classique des villes et des égouts cohabitait plus ou moins pacifiquement avec les rongeurs hume-pierre. Quelques nécropoles avaient été transformées en forteresses, à la grande colère des chefs de Maison. Ce serait même le *casus belli* que la plupart de ces dirigeants recherchaient avec les Boamiens.

Rien n'arrêtait la croissance des végétaux taniphiles... sinon celle de leurs concurrents, les suntropes. Dans la civilisation boamienne, les vivants et les morts se partageaient le sol. Il y avait peu de place dans cet équilibre pour les végétaux neutres, les chlorophylliens... et pour les humains non-Boamiens. Ce qui permettait aux défenseurs de la race pure, aux sectateurs du Sombre Éclat, de proclamer : c'est eux ou nous !

En réalité, l'acide déasique ne détruisait pas les plantes chlorophylliennes : il présentait seulement une faible compatibilité avec elles. De plus, les suntropes se montraient en général les meilleurs dans le « *struggle for life* ». La concurrence se révélait donc catastrophique pour les neutres. La déase-base était plus accueillante avec ceux-ci. Elle s'infiltrait dans leur sève comme un esprit tanien dans le cerveau d'un hôte. Les taniphiles se mêlaient ainsi à la flore classique, la métissaient, l'aidant à survivre et à se défendre contre les suntropes. Le lierre déasil, qui abondait dans les forêts sombres de l'est et qu'on trouvait dans les nécropoles au milieu des taniphiles, était le meilleur exemple d'hybridation réussie. Mais ce n'était que du lierre, un parasite sans aucune utilité autre qu'ornementale, et la réussite ne suscitait guère l'enthousiasme des populations.

Néanmoins, les doctrinaires terriens avaient tort : un réel équilibre s'était établi avant le retour à l'Âge d'Or, entre suntropes, taniphiles et neutres. À l'avantage d'une association taniphiles-neutres dans l'Est et le Nord : ainsi, les seuls suntropes que l'on rencontrait en Terraube étaient les jolis *safrans des tourbières*, dont on tirait une liqueur et une teinture. En Europe du Sud et en Afrique du Nord, les suntropes l'emportaient, sans occuper beaucoup plus de cinquante pour cent du terrain. Ce qui semblait déjà un peu trop...

Le peuple boamien jouait un rôle certain, encore qu'obscur, dans le maintien de cet équilibre. Or, peu après le commencement du Retour, persécutions et pogroms s'étaient multipliés, du fait surtout de la Maison de Gandara qui étendait désormais son influence du Maghreb à l'Ibérie et jusqu'en Aquitania. Les Gandariens venaient d'Asie centrale. Ils vénéraient la reine Lha-Antella, qui voyageait dans un mystérieux aéronef et s'était fixé pour tâche d'éliminer tous les Boamiens, les *chiens goars*, de la surface de la Terre. Les Boamiens fuyaient donc devant les forces de Gandara, vers le sud, vers le nord, vers l'ouest, n'importe où. Ceux qui ne pouvaient s'échapper à temps étaient exterminés ou réduits en esclavage, en attendant leur supplice.

Avec eux, périssaient en grande partie les plantes taniphiles et les moisissures qui les entouraient et retenaient leurs morts. Les suntropes en profitaient pour se répandre et foisonner, dans une joyeuse débauche de jaune, de rouge et d'orangé, les couleurs solaires. Les

Gandariens avaient d'abord favorisé leur expansion, allant jusqu'à cultiver certaines variétés fruitières, qui produisaient des citrons gros comme des melons et des courges au goût de pamplemousse. Les suntropes étaient gros producteurs d'agrumes et d'espèces sucrières. Mais ils ne pouvaient assurer à eux seuls l'alimentation humaine, ni même celle du bétail. Aucun système digestif ne résistait longtemps à un régime de provenance suntropic exclusive. Des carences se manifestaient très vite... En outre, les suntropes les plus vigoureux étaient des variétés florales, magnifiques mais peu utiles et parfois toxiques.

Les Gandariens avaient déchanté. Ils n'avaient pas pour autant changé de politique vis-à-vis des Boamiens. La reine Lha-Antella avait décidé d'employer le feu sur une grande échelle, pour refouler ou détruire les suntropes avant de réimplanter la végétation classique. Ses armées créaient ainsi, chaque année, des milliers d'hectares de désert... où renaissaient bientôt les suntropes.

Telle était la situation en Europe occidentale vers 2012 avant l'Âge d'Or, tandis que deux événements historiques majeurs se préparaient : la bataille du marais poitevin, entre Gandara et les maisons du Nord, et la première *Croisade sombre*, qui allait réunir toutes les forces galliennes contre les envahisseurs suntropes.

CHAPITRE IV

Boris Antgordine avançait maintenant dans une obscurité presque complète, entre deux murs gluants, de plus en plus rapprochés. En outre, une végétation de pendeloques et de huppeloques obstruait à moitié l'étroit espace qui s'ouvrait devant lui. Les petites boules attachées aux tiges s'écrasaient sous ses mains, contre son corps, en laissant suinter un liquide visqueux et collant, à l'odeur de champignon pourri.

Il entendait le jeune Boamien piétiner et dérapier quelques mètres en arrière. Il n'apercevait plus la moindre lueur de jour nulle part. Il fut pris de terreur à l'idée que les murs se rejoignaient plus loin et qu'il allait rester coincé au fond d'un goulet d'étranglement, sans pouvoir avancer ni reculer. Il mourrait là, de faim et de soif, étouffé par les taniphiles ou asphyxié par la déase-base... Ou pire : les taniens enverraient un de leurs esclaves le chercher ; il serait capturé et deviendrait à son tour un possédé !

« Seigneur de la Terre et des Hommes, pria-t-il, faites que je puisse passer et que les Boamiens ne me conduisent pas à la damnation ! »

« Tue celui-ci, répondit le Sombre Éclat dans sa tête. Ce n'est qu'un sale Boamien ! »

Non, non... le Sombre Éclat n'avait pas répondu à sa prière. Même à ses fidèles les plus méritants, il ne parlait jamais ainsi. Il se révélait par ces étranges miroitements que les guetteurs spécialisés observaient à longueur de vie. « J'ai eu une hallucination, c'est tout... » Il appela sa mère et les larmes montèrent à ses yeux. Il se mordit féroce ment la lèvre. « Arrête de pleurnicher, imbécile ! Si tu n'avais pas suivi un Boamien, rien ne serait arrivé. Essaie de te conduire comme un homme ! » Il s'arrêta. L'autre était maintenant tout près : à deux ou trois mètres. Il l'entendait haleter. « Petit gecko... » Il se retourna et devina dans l'ombre une silhouette vague.

— Sale gecko !

— Sale renard ! cria Boris.

Il reprit sa marche tâtonnante, les bras collés au corps. Une lueur incertaine reparut au sommet des murs qui se resserraient pourtant à la base. Plus grand et plus gros que Boris, le jeune Boamien ne pouvait presque plus avancer. À quoi bon l'attaquer maintenant ? Des cris

aigres s'élevèrent loin derrière, à l'entrée de la ruelle. « Les possédés, se dit Boris. Ils ne passeront pas non plus. Nous allons tous être coincés dans ce trou ! » Le jeune Boamien dut penser la même chose, car il se mit soudain à reculer, en soufflant et en gémissant. Boris décida de continuer encore un peu. De toute façon, la retraite lui était coupée. Il n'avait qu'une chance de s'en tirer : aller jusqu'au bout. Quand les murs seraient encore plus près, il essaierait de se hisser jusqu'en haut en s'arc-boutant, le dos d'un côté, les pieds de l'autre. Non, il ne réussirait jamais, à cause des moisissures qui rendaient les murs aussi glissants que le sol même. « Tant pis. Tu essaieras. Et si tu te casses le cou, tu ne seras jamais possédé ! »

Il progressait avec une extrême difficulté, en forçant un passage à travers les taniphiles. La ruelle faisait un léger coude et rétrécissait encore. Mais les plantes devenaient moins épaisses. Il pensa qu'il n'irait pas beaucoup plus loin. Son cœur battait trop vite et trop fort. Son souffle devenait brûlant. Il crut apercevoir une faible clarté, un peu tremblante, au ras du sol. Non... Si. Encore une hallucination ? Il ferma les yeux. Les rouvrit. Rien... Puis la lueur revint, disparut, revint encore. C'était comme un reflet d'une flamme soufflée au vent, minuscule ou très lointaine.

Comment pouvait-elle apparaître ainsi, tout en bas des murs ? Il y avait peut-être une sorte de soupirail donnant sur une cave éclairée. Oui ! Boris aperçut l'ouverture devant lui, à trois ou quatre mètres. Il crut qu'il ne l'atteindrait jamais. La ruelle n'était plus qu'une cheminée et il progressait en crabe, le dos au mur de droite. Un adulte n'aurait sûrement pas pu passer. Par chance, la végétation se faisait rare. Il pensa tout à coup : « C'est voulu : ça doit être une bouche d'air. Il ne faut pas qu'on puisse arriver jusqu'au soupirail. » Mais il était menu pour son âge. Il paraissait plutôt dix ans que douze... « Je vais y arriver ! » Il préférerait ne pas songer aux horreurs qu'il pourrait découvrir dans le sous-sol de la ville des morts. Sa seule préoccupation était maintenant d'atteindre le soupirail et de s'y glisser pour échapper au piège.

Il y fut enfin. Il ferma les yeux, respira. Il sentait un courant d'air presque tiède sur sa jambe nue. Et si on allait l'apercevoir depuis la cave ? Non, il était dans l'obscurité. Et puis il s'en moquait. Il avait lutté jusqu'à la limite de ses forces. Il était trempé jusqu'au fond du corps par un mélange aigre d'eau de pluie, de sueur et de sucés déasien. Il tremblait de froid et d'épuisement. De peur ? Même pas. Il lui semblait qu'il n'aurait plus jamais peur s'il survivait à cette aventure. Des choses terrestres, en tout cas. Par contre, il redoutait plus qu'autrefois la colère du Seigneur. Il se remit à prier. « Seigneur... Seigneur... Seigneur... » Il avait renoncé à préciser ses vœux. Ce n'était

plus qu'un appel au secours et Dieu ou le Sombre Éclat, ou n'importe qui ou quoi veillait là-haut sur le destin de la Terre et des hommes, savait mieux que lui ce qu'il avait à faire. « Serre les dents ! » se dit-il. Puis il songea que le Seigneur pouvait se méprendre.

« Oh, mon Dieu, ce n'est pas à vous que je le dis. Ce n'est que pour moi... » Une formule de son père qu'il avait appris à répéter et à appliquer.

D'ailleurs, il n'avait pas le choix. Il devait se laisser glisser dans le soubirail, les pieds en avant, pour gagner le souterrain où il se cacherait en attendant de trouver une autre sortie. Et surtout, ne pas essayer d'imaginer les horreurs qu'il rencontrerait peut-être sous la nécropole... Le dos au mur, il leva les genoux l'un après l'autre et renoua les lacets de cuir de ses sandales. Puis il ramena ses jambes l'une contre l'autre et chercha une bonne position pour entrer dans l'ouverture, conduite d'air ou bouche d'égout, ou les deux. Il décida de s'y prendre en glissant sur le ventre. Il pivota avec difficulté, en s'aidant des lianes gluantes qui pendaient autour de lui. Il pensa : « Allons-y ! En avant... ou plutôt en arrière ! » Un adulte n'aurait jamais pu pénétrer dans ce trou. Boris s'estimait assez mince et assez souple pour avoir ses chances.

Il fit des pieds et des mains, d'abord. Puis s'aida des hanches. Il passait. De justesse... Il tourna un peu le cou, fit jouer une épaule, puis l'autre. Sa tête aussi était à l'intérieur. Il respira très fort. « J'y suis tout entier ! » Il eut un bref sentiment de victoire. Ce qu'il redoutait le plus ne s'était pas produit. Il n'avait pas été précipité dans le vide, pour aller s'écraser tout au fond d'une caverne ou d'un puits. Il se trouvait bien à l'intérieur d'une conduite en forme de cylindre aplati que son corps obstruait complètement. Il se démena de toutes ses forces et avança – en reculant – de dix ou vingt centimètres. Ses mains touchaient encore le sol gluant de la ruelle. Il pouvait même se retenir à une tige végétale, grasse et visqueuse, mais bien plantée. Se retenir, oui. Remonter : jamais... Et descendre ?

Autant qu'il pouvait en juger, ses pieds étaient encore dans le conduit, lequel se révélait plus long que prévu et semblait bien se rétrécir vers la base. « Pris au piège, petit gecko ? » Il ne put s'empêcher de trembler. Le souffle lui manqua. Est-ce qu'il n'allait pas s'étouffer ? Au-dehors, la pluie tombait. L'eau ruisselait dans la ruelle et commençait à s'écouler dans la conduite. Boris prit conscience d'un nouveau danger pour lui : la noyade. Si l'eau montait de quelques centimètres dans la ruelle...

D'un autre côté, les sucS déasiens qui imprégnaient l'eau de ruissellement allaient peut-être lubrifier les parois de la conduite et aider sa progression. Il but volontairement une gorgée d'eau, qui avait

un goût de sirop pourri. Puis une autre sans l'avoir voulu. Pire : au moins la moitié de déase-base. « Saleté ! jura-t-il. Saleté de pisse de Boamien ! » Ses yeux étaient mouillés par les infiltrations, mais il ne pleurait pas. Non, par le Sombre, il n'allait pas pleurer. Jamais !

Son père était un pauvre réfugié, sa mère une fille de serf. Il avait connu une enfance rude. Il était habitué à serrer les dents. À serrer sa ceinture aussi, dans un monde de plus en plus pauvre, où l'écart se creusait entre les privilégiés et les autres. À serrer les poings devant l'injustice... Et même à serrer les fesses, car la peur était une compagne de tous les jours, dans un pays livré aux guerres féodales, aux affrontements raciaux et aux aléas d'une nature en train de redevenir sauvage et hostile. Le retour à l'Âge d'Or, c'était pour une bonne part le retour aux lois de la jungle. Le jeune Boris en savait long sur la dureté de la vie en l'an de grâce 2021.

De plus, il était aventureux et plutôt imprudent. Il s'était déjà mis plusieurs fois dans une situation fâcheuse et sans issue apparente. Coincé au fond d'une grotte obscure et humide par un éboulis, assiégé au sommet d'un arbre par une bande de chiens-loups, isolé au milieu d'un marais, de la vase jusqu'au ventre... Une fois, il avait eu simplement de la chance. Une autre fois, il avait fait preuve d'une ingéniosité et d'un courage bien au-dessus de la moyenne. N'importe comment, il s'en était toujours sorti. Il pensa : « Je m'en sortirai ! » Il eut envie de le crier avec force. Mais il s'abstint. La lumière qu'il avait aperçue par le soupirail indiquait une présence humaine dans le souterrain. Il ne voulait pas attirer l'attention des Boamiens. Une impulsion contraire lui vint.

Sa seule chance de ne pas mourir dans le piège était peut-être d'appeler tout de suite au secours. De se livrer à ses poursuivants ou à leurs frères. D'accepter la loi des possédés. De capituler, en somme. Il réfléchit en luttant contre la panique insidieuse qui le gagnait. Non, il n'avait pas tout tenté. Il devait au moins attendre que les parois du conduit deviennent plus glissantes. Il effectua encore divers mouvements de natation et de reptation, se déhancha et donna des coups de pied en tout sens. Aucun résultat et il respirait de plus en plus mal. Qu'est-ce qui l'empêchait donc de passer ?

Et soudain, il s'aperçut avec humiliation que des larmes baignaient ses yeux, coulaient sur son nez et ses joues, se mêlant aux gouttelettes de pluie qui l'aspergeaient depuis le soupirail. En même temps, ses muscles se relâchaient, son cœur se calmait, la tension s'en allait de son corps et de son esprit. Il pensa avec rage qu'il allait s'évanouir comme une petite fille affolée... En fait, il n'avait jamais vu une fille s'évanouir. Une fois seulement un garçon de vingt ans à qui on arrachait une dent sans anesthésie. À la campagne, seuls les Boamiens

connaissaient encore les anesthésiques. « Mon vieux, tu es en train de tourner de l'œil ! »

Un extraordinaire bien-être l'envahissait. Il ressentait aussi une curieuse excitation... indéfinissable... presque sexuelle... quelque chose qu'il connaissait mal. Un rire nerveux lui échappa. Puis il reçut comme un coup de poinçon derrière la tête. La douleur fut vive, mais très brève. Le bien-être devint si grand qu'il eut l'impression d'être dans un lit chaud. Il voulut replier ses jambes, il ne le put. Alors, il s'étira, ferma les yeux. « Oh que je suis bien... »

— Tu es bien, dit une voix douce.

— Qui a parlé ? Je rêve, hein ?

— Tu ne rêves pas, Boris Antgordine. *Il y a quelqu'un.*

— Quelqu'un ? Où ?

— Tais-toi. Pense et je t'entendrai. *Je suis en toi.*

« Seigneur, je suis évanoui et je rêve, pensa Boris. Ou alors c'est un coup des Boamiens ! »

— Si c'est plus commode pour toi, parle-moi tout bas. Je suis Tella.

Tella ? La compagne intérieure du vieux Lori... un esprit tanién... Une jeune fille morte qui survivait dans le cerveau du domologiste. Tout Boamien était un porteur d'âme : un des possédés l'avait dit. « Mais ce n'est pas possible. Je ne suis pas boamien. Et puis pourquoi Tella aurait-elle quitté Lori ? » La voix frêle et un peu chantante qui parlait dans son étrange sommeil répondit aussitôt à la question.

— Lori Lazan est en train de mourir, Boris. *Ils l'ont tué.* Ne sois pas triste. Il n'avait peut-être plus envie de vivre. Il était très, très vieux, tu sais. Et il n'a pas souffert. Il savait contrôler la douleur... Il est déjà mort aux yeux des vivants. Pour les taniens, il y a une marge de quelques minutes et je vais en profiter pour...

« Sois calme et écoute-moi. Si tu préfères croire que tu rêves, c'est bien. Lori et moi, nous t'aimons. Il avait de grands projets pour toi. Il espère bien te retrouver un jour. Moi aussi. Je t'ai aimé dès que je t'ai vu. Je suis morte à dix-sept ans. Tu es mon petit frère. Si j'avais vécu, j'aurais peut-être eu un enfant et... Je t'ai adopté, Boris. Avant Lori.

« Et maintenant, lui et moi allons partir. Mais nous reviendrons. Je vais te donner mon *sac de vie*. Mais avant, il faut que je t'explique : depuis ton arrivée à la nécropole, ton sang s'est chargé en déase-base. Surtout depuis que tu es dans la ruelle. Il y en a dans l'air que tu respires, dans l'eau qui ruisselle sur ta peau. Tu en as moins qu'un Boamien en bonne santé, mais assez quand même pour que je puisse communiquer avec toi et rester en toi un certain temps.

« Je sens que tu en veux beaucoup aux Boamiens pour ce qui est arrivé. Lori aussi se mettait souvent en colère contre les siens. Il vivait à l'écart de la communauté boamienne, tu le sais. Mais ceux qui l'ont tué ne sont pas responsables. Le destin du peuple de Goar dépasse nos malheurs individuels, notre vie et notre mort. Tu le comprendras un jour. Pardonne aux Boamiens, Boris...»

— Je ne sais pas si je te crois, dit Boris. Je suis coincé dans ce trou et je vais peut-être y mourir. Alors, ça n'a aucune importance !

— Tu vas sortir du trou. Tu es malin. Et puis je t'aiderai avant de partir. Je n'ai que quelques minutes. Mon sac de vie...

— Supposons que je te croie, Tella. Qu'est-ce qu'un sac de vie ?

— Lori ne t'en a jamais parlé ? C'est difficile à expliquer à un non-Boamien... à quelqu'un qui n'a jamais eu un tanien dans la tête. C'est la mémoire commune de l'hôte et de son compagnon ou de sa compagne. Non... C'est beaucoup plus que ça. C'est quelque chose qui n'a pas d'équivalent dans le monde des vivants. C'est le *pays d'esprit* de ceux qui n'ont pas de corps à eux. C'est l'univers personnel d'un tanien dans le cerveau de son hôte. Mais l'hôte y a sa part aussi. Oh, Boris, je ne peux pas t'expliquer davantage. Il faut que tu l'acceptes ou il sera perdu. Seigneur Goar, aidez-moi !

Le silence se fit un instant dans la tête de Boris. « Peut-être est-ce un rêve, pensa le jeune garçon. Un rêve bizarre, un rêve merveilleux... un rêve envoyé par Dieu pour m'aider... ou par les Boamiens pour me tromper ? » Il n'avait pas envie de s'éveiller et de se retrouver seul dans le froid, l'humidité, l'extrême inconfort du tuyau où il était prisonnier.

— Parle encore, dit-il. Parle, si tu es Tella. Et même si tu n'es pas Tella... si tu n'existes pas !

— Boris, je n'ai pas le droit de te tromper, car je t'aime. Mon sac de vie te sera très précieux plus tard, beaucoup plus tard. Pour commencer, ce sera une charge et ça ne t'apportera rien. Il faut que tu l'intègres à toi, à ton cerveau, que tu le nourrisses pendant des années avant de t'en servir. Et tu seras obligé de vivre comme un Boamien, de te nourrir de végétaux déasiens, de respirer de l'air imprégné de déase-base... d'éviter les suntropes et de... Non, je crois que tu ne pourras pas, Boris. Je vais donner le sac à un Boamien !

— Attends, dit Boris. Où est-il, ce sac, maintenant ?

— Où il est ? En partie dans le cerveau et dans le sang de Lori... pour une minute encore, peut-être deux, peut-être trois mais pas plus. Et déjà ici... partout, dans l'air de la nécropole, dans l'eau, dans les moisissures de déase-base. Il est... C'est un fil et un brouillard... une

onde et des milliards de corpuscules. Je ne peux pas t'expliquer, Boris. Il faut quelqu'un pour le recueillir, assez près du corps de Lori... pas plus de quelques centaines de mètres... et dans les secondes qui vont suivre sa mort.

— Tu ne peux pas le garder ?

Boris entendit comme un rire dans sa tête. Un rire très doux, comme était la présence de la taniennne en lui.

— Quand on quitte cet univers, on vide son sac ! Lori et moi allons partir très loin de la Terre. Et je n'ai plus le temps de chercher un Boamien qui me convienne. Enfin, je ne crois pas, mais je vais essayer quand même.

— Encore un instant, pria Boris. Je vais... Comment ça sera dans mon cerveau ? Ce n'est pas un truc pour me *posséder* ?

— Tu ne sentiras rien. Pendant des mois, des années peut-être, tu ne sauras même pas que tu as le sac. Seulement quand tu manqueras de déase-base : tu éprouveras un besoin de nourriture déasienne irrépressible. Plus tard, quand il sera tout à fait intégré, tu le découvriras. *Ce sera bon pour toi*. Boris, je t'aime. Lori et moi t'aimons depuis que nous te connaissons. Je serais heureuse que tu le prennes. Lori aussi. Il pourra te rendre visite grâce au sac, quand nous reviendrons. Et moi aussi, bien sûr. Mais tout va trop vite... Nous n'avons plus que quelques secondes !

Quelques secondes ? Boris aurait voulu prolonger le rêve ou l'échange. Rêve ou échange, Dieu seul savait. La pensée de se retrouver dans l'affreux tuyau, humide et glacé, qui l'enserrait de la tête aux pieds, lui causait maintenant un indicible effroi. Seul... Il avait goûté la douceur et la chaleur d'une présence qu'il n'oublierait jamais. La solitude lui était devenue presque unimaginable.

— Attends ! Attends ! cria-t-il avec désespoir, sans souci d'être entendu par les Boamiens du souterrain.

— Impossible, répondit Tella dans sa tête. Tu prends le sac, petit gecko ?

— Oui, je le prends !

Il faillit ajouter : « Je ne suis pas un petit gecko ! » Mais il ne serait jamais qu'un étranger pour les Boamiens. Il répéta : « Je prends le sac, Tella... » Tout à coup, il désirait avec une terrible avidité cette chose mystérieuse qui lui faisait très peur en même temps. Il craignait que Tella éclate de rire et lui dise en s'envolant : « C'était une farce, petit gecko. Tu n'auras pas mon sac et tu ne seras jamais un Boamien ! » Il l'écoula, bercé par la voix tendre qui chantait en lui. Elle disait juste le contraire.

— Tu seras des nôtres, Boris, petit Boamien. Je t'aime. Au revoir !

— Tella, ne t'en va pas ! Ne t'en va pas ! gémit-il. J'ai besoin de toi pour sortir de ce trou. Aide-moi !

Elle n'était plus là. Il se tut prudemment. Il respira un léger parfum de fleur sèche, entêtant et troublant. Il ouvrit les yeux et ne vit qu'un voile noir, semé de points colorés. Il pensa : « Je suis peut-être aveugle. Tant mieux ! » Il n'avait aucune envie de retrouver le monde réel. Il ressentait toujours le même bien-être, traversé maintenant d'une pointe d'anxiété. Peu à peu, un vide pénible se fit au fond de lui. Une douleur sourde lui perça la poitrine. La lumière mouillée, blafarde du soupirail tremblota devant ses yeux. Il réussit à bloquer un éternuement, avala un peu d'eau sale, perdit son souffle. Une crampe douloureuse traversait tout son corps. Il avait l'impression d'être embroché. Les sensations désagréables s'atténuèrent, disparurent de nouveau.

Il fut brusquement plongé dans un autre rêve. Il courait au milieu d'une prairie calcinée. C'était l'été, un superbe été d'avant le froid. Ou bien un pays inconnu, plus chaud, plus sec, presque sans arbres, quelque part vers le sud. Sous la voûte pâle du ciel, le soleil jetait des éclairs blancs... Et Boris courait.

Il se retourna en riant pour attendre les femmes, Marie-Page, sa mère, et Tella sa fiancée. Elles le rejoignirent enfin, haletantes, rouges, le visage couvert de transpiration. Il crut voir une lueur moqueuse dans les yeux de sa mère : une lueur qu'il connaissait bien. Il ne s'en formalisait pas, car il avait une confiance absolue en son amour. Et puis ce qui allait arriver était bien plus important.

— Vite ! Vite ! cria-t-il. Nous n'avons plus que quelques secondes.

Toujours courant, il leva la tête, guettant l'apparition du phénomène au fond du ciel. Mais Tella fut la première à l'apercevoir. D'abord, une simple tache brillante. La tache éclata. Le phénomène devint indescriptible. Mettons que cela ressemblait à un miroitement du Sombre Éclat. L'œil était attiré, mais le regard ne trouvait à saisir qu'une luisance d'écailles et un grouillement de reflets. Et cela tombait, tombait.

— Déshabille-toi ! cria Marie-Page. Tu crois que le sac va se poser sur tes hardes !

— Oui, je me déshabille.

Il avait oublié. Aurait-il le temps d'arracher ses vêtements ? Le sac tombait à une vitesse folle. Il courut encore pour se placer au point de chute. Il ne lui fallut pas plus de quelques secondes pour se mettre tout nu. Il s'arrêta enfin, le visage offert au vent et à la lumière.

L'objet planait maintenant à la verticale. On eût dit une sorte de filet, aux mailles très lâches, pareilles à de fines nervures argentées.

Boris redoutait la sensation qu'il allait éprouver quand le sac s'abattrait puis se refermerait sur son corps. Ce fut une caresse parfumée, légère, légère. Sa peau fut recouverte de la tête aux pieds. Les nervures devinrent aussitôt plus sombres et plus serrées. Une résille couleur de plomb l'enveloppait totalement.

À côté de lui, Marie-Page et Tella riaient très haut. Boris avait la gorge un peu serrée, mais il se força à rire avec elles.

— Je suis bien, ça va ! lança-t-il.

— C'est merveilleux, dit Marie-Page.

Il regarda sa mère avec tendresse.

— Tu ne vieilliras pas, dit-il. Grâce au sac, je te garderai en vie toujours !

— Jeune ?

— Jeune ! fit-il sur un ton triomphant.

Un bonheur immense l'envahit, tandis que le sac pénétrait dans son corps et devenait invisible. Soudain, il s'étonna : il ne voyait plus les deux femmes. Où étaient-elles donc passées ? Il se rappela qu'il était en réalité prisonnier dans un tuyau, sous la nécropole des Boamiens. Comment en sortir ? « Tu es assez malin pour trouver un moyen, petit gecko ! »

Aussitôt, il trouva le moyen.

« Tu n'as qu'à imaginer que tu es un serpent qui s'étire et s'amincit. » Il lui fallait se dépêcher : quand il serait complètement réveillé, ça ne marcherait plus. Vite ! Il se concentra avec force. Non, pas comme ça. Tout doux. « Tu rêves. Tu es un gros serpent argenté. Un serpent couleur de miroitement. Tu t'étires, tu t'amincis. Tout doux... » Rien ne se passait. Il rêvait. Il rêvait avec son corps. Et son corps devint tout à coup d'une étrange souplesse. Il ressentit un léger malaise qu'il réprima. Il envoya une onde dans ses muscles, tendit les mains en avant. Non, il n'avait pas de mains. Il était un serpent. Il s'aplatit, roula ses anneaux, les déroula, tordit le cou, entra la tête dans les épaules. Non, il n'avait pas d'épaules. Il était...

Il glissa. Très vite. Son poids l'entraînait. Il était passé. Il tombait. « Colle-toi au mur, tu es un serpent ! » En agitant les pieds, il toucha un mur. Il se trouvait dans un angle. Cette disposition lui permit de s'accrocher un peu à la brique et de freiner sa chute. Il se reçut simplement sur un sol meuble et humide, environ quatre mètres plus bas.

Il s'éveilla. La lumière qui l'avait intrigué dans la ruelle provenait d'une grande salle toute proche. Il entendit plusieurs voix, masculines et féminines, qui psalmodiaient des prières ou des incantations en langue boamienne. Personne ne semblait avoir remarqué sa présence. Il s'avança et observa.

CHAPITRE V

Épuisé, tremblant de froid et de fièvre, suffoquant dans l'atmosphère chargée du souterrain, Boris perdit aussitôt conscience. Il tomba en avant, sa tête cogna contre un mur. Il roula dans la boue, assommé. Mais il avait eu le temps d'apercevoir, à quelques mètres de lui, sous la lumière dansante des torches, une scène monstrueuse, un rite boamien de folie et d'horreur.

L'évanouissement bienheureux effaça de sa mémoire la folie et l'horreur. Il oublia.

Il fut retrouvé le lendemain par la garde civile de Terraube, errant à proximité de la nécropole, aux trois quarts nu, choqué, amnésique. Paul Geronimo, le chef de village d'Arc-du-Loup, avait attendu en vain ses deux passagers devant la porte de la nécropole, à l'heure dite, comme convenu. En vain. Une heure, deux heures. Il avait trouvé le courage d'entrer dans la nécropole pour chercher le vieux Boamien et son jeune compagnon. Lori Lazan servait de médecin au village et Paul Geronimo comptait parmi ceux qui lui devaient la vie. Le chef se sentait en outre responsable du fils de son ami Gregori Antgordine. Il tenait à les ramener tous deux à Arc-du-Loup.

Dès qu'il fut à l'intérieur de la nécropole, la peur superstitieuse que lui inspiraient les Boamiens lui serra le ventre et lui coupa les jambes. De plus, l'odeur de la déase-base lui donnait la nausée. Il n'insista pas et reprit sa faction à la porte. Encore une heure ou plus. Le soir tombait. Il fit le tour de la nécropole avec sa vieille guimbarde moteur-à-tout. C'était une véritable petite ville. Pas moins d'une centaine d'hectares, calcula-t-il. Des milliers de Boamiens vivants devaient s'y terrer, en compagnie de milliers ou de dizaines de milliers de taniens. Comment chiffrer la population des morts ?

Au fur et à mesure que se prolongeait cette vaine attente, son hostilité grandissait : saleté de Boamiens ! Pourquoi ne pas ouvrir la nécropole aux réfugiés qui logeaient dans de misérables cabanes, sous des tentes ou, au mieux, entassés comme du bétail sous les toits percés des bâtiments en ruine ? « Non, se dit-il, les réfugiés ne voudraient pas vivre dans un cimetière, ni respirer cette atmosphère puante et étouffante. Il faudrait raser, reconstruire, nettoyer la végétation et cantonner les Boamiens dans un secteur à eux, une réserve... »

Ces réflexions occupaient toujours son esprit lorsqu'il se rendit à la commanderie de la garde pour signaler la disparition de Lori et Boris... Il regretta aussitôt cette démarche. Il aurait dû retourner à Arc-du-Loup, prévenir Gregori et les autres, rassembler une troupe nombreuse pour explorer la nécropole. Il y avait au village des hommes moins timorés que lui, il en convenait. Des hommes qui ne craignaient pas les Boamiens ni leurs esprits et qui n'auraient pas hésité à passer toute une nuit au fond d'un cimetière. Jomberg Vendrederen aurait pu commander ces volontaires... Trop tard, le mal était fait.

Pour les autorités locales, c'était une excellente occasion de s'introduire dans la nécropole, de la visiter de fond en comble et de commencer un *nettoyage* que la population réclamait depuis longtemps et que souhaitait Ser Juventus, Seigneur de Haute-Maison. Ainsi fut fait. Terrorisés, les gardes pénétrèrent l'arme au poing dans le royaume des esprits taniens. Ils se vengèrent sur les vivants de la peur qu'ils avaient des morts. Ainsi commencèrent en Terraube persécutions et pogroms.

En fait, Boris se souvenait de tout ce qui était arrivé jusqu'à sa chute dans le souterrain. Il s'était à demi assommé en tombant. Et puis... Était-ce un cauchemar ou la réalité ? Avait-il vu quelque chose de tellement horrible que sa mémoire refusait de se rappeler ? Ou avait-il rêvé tout cela ?

Et le sac... le *sac de vie* de Tella existait-il dans sa tête, dans son sang ? Devait-il le garder en lui... le nourrir ? Il préférerait oublier, oublier... Devant les gardes et les officiers qui l'interrogèrent, il joua l'amnésie totale. Non, il ne se rappelait pas ce qui s'était passé à la nécropole. Il ne se souvenait même pas d'y être allé avec le vieux Boamien. Il avait juste accompagné le chef Paul Geronimo en ville pour faire des achats avec lui...

De retour au village, il trouva plus commode de s'en tenir à cette version. Il s'efforçait de ne plus penser aux Boamiens, à leurs coutumes mystérieuses et à leurs terribles pouvoirs.

Il avait pris froid au cours de son équipée. Il eut à la suite une très grave bronchite et Lori n'était plus là pour le soigner. Sa mère lui posa des cataplasmes et lui fit boire des tisanes. Ses amis Nina et Gros-Ben lui tinrent compagnie tour à tour. Il demanda à Nina de lui rapporter des baies de lierre déasil. La jeune fille courut à la forêt sombre et remplit son tablier de petits fruits blêmes qui ressemblaient à des boules de gui. Il s'en gava, au grand effroi de ses amis. « Seigneur de la Terre et des hommes ! s'écria Gros-Ben avec son emphase

habituelle. Tu vas t'empoisonner et mourir en crachant tes boyaux... Par le haut et par le bas ! » précisa-t-il pour impressionner Nina. Mais Boris se trouva bien de cette nourriture bizarre.

Dès qu'il fut un peu rétabli, il ressentit l'irrésistible attraction de la forêt sombre et de ses végétaux à forte teneur en déase-base. Il partit à l'insu de tous et trouva au bord d'une clairière, à trois ou quatre kilomètres du village, une mare boueuse où poussaient des plantes à bulbe, aux feuilles grasses, en forme de cœur, et aux larges fleurs blanches, très sucrées. Il commença par goûter les fleurs, puis mâcha quelques feuilles. Enfin, il croqua deux bulbes. Puis il repartit dans la forêt et se laissant guider par son instinct, il repéra des baies couleur de miel qu'il dévora aussi.

Quand il revint au village en se cachant, une douce chaleur coulait dans ses veines. Il ressentait ce bien-être mêlé d'excitation qu'il avait connu lors du contact avec Tella, à la nécropole. Encore une chose qu'il aurait préféré oublier. Mais il savait désormais que c'était impossible.

Situé dans une région très boisée, à la limite nord du territoire de Terraube, le village d'Arc-du-Loup comptait environ cinq cents habitants. Les trois quarts appartenaient à une communauté serve, c'est-à-dire qu'ils étaient libres en tant qu'individus, mais que la communauté était liée à la Haute-Maison et devait au Seigneur Juventus la moitié de sa production, plus dans certains cas. Avec un minimum sous lequel il était interdit de descendre à peine de graves sanctions. Et le chef de village devait maintenir la population à un certain niveau. La communauté était surtout constituée de paysans qui exploitaient la terre et la forêt, cultivaient du blé, du seigle, des pommes de terre, élevaient des chevaux, des vaches, des moutons, ainsi que diverses espèces de poissons dans les étangs fortement déasés qui entouraient le village. Les artisans, assez nombreux, travaillaient le bois, fabriquaient des briques, des objets de poterie et entretenaient de leur mieux un matériel mécanique rare et voué à la disparition par le retour de l'Âge d'Or.

La vie était dure à Arc-du-Loup, de plus en plus dure. Pour de nombreuses raisons. Le froid, bien sûr. La belle saison rétrécissait d'année en année. On ne pouvait même plus parler d'été. Et la mauvaise s'allongeait en rapport. L'hiver 2018-2017 commença en septembre et s'acheva en mai, avec un pauvre printemps, venteux et gris. La récolte de céréales fut catastrophique. L'année suivante, la neige recouvrit le sol pendant une période continue de près de quatre mois. Il fallut abattre une partie du bétail.

Ensuite, l'afflux des réfugiés. Moindre que vers 2030-2035, car le gros de la vague était passé, mais pas tout à fait tari encore, avec des groupes qui allaient et venaient en tout sens à travers la campagne gallienne. Certains remontaient même du sud, refoulés par des Maisons peu accueillantes, qui subissaient elles-mêmes la poussée gandarienne. Malgré la mortalité croissante, la population augmentait tandis que les ressources diminuaient.

Cette situation entraînait naturellement la multiplication des conflits frontaliers, surtout dans les régions riches ou réputées telles. Arc-du-Loup dépendait de Terraube, mais les redoutables Gémelliens lançaient des expéditions jusque dans les forêts voisines, qu'ils pillaient volontiers. Ils avaient leurs cités plus au sud et leur territoire prenait la forme d'une pieuvre aux tentacules mobiles, souples, toujours en mouvement. Slanvar occupait les meilleures terres, à l'est, par la négociation ou par la force. Le Ser de Viller-Lévy, qui protégeait les Boamiens, s'installait au nord avec de faibles troupes, mais de gros moyens techniques. On le disait à demi boamien et il semblait peu se soucier du retour à l'Âge d'Or.

Les soldats de Terraube ne se montraient plus dans les villages isolés, pour accompagner les collecteurs de taxes et de récoltes. Les communautés serves n'avaient pas le droit de former des milices armées. Paul Geronimo décida de tourner la loi, avec le consentement des pleins-sujets, qui étaient une centaine à Arc-du-Loup, et des réfugiés les mieux intégrés, au nombre de deux cents environ. Il créa une petite garde d'une trentaine d'hommes, plus autant de réservistes. Un plein-sujet en reçut le commandement nominal. Un serf doué pour les armes, Jomberg Vandrederen, en devint l'entraîneur et le véritable chef. Déjà très appauvrie, la communauté dut financer un budget d'autodéfense... Sur ces entrefaites, le maître d'école se fit tuer par des pillards. On ne le regretta guère, car c'était un fanatique guetteur de miroitements, qui négligeait les devoirs de sa charge et refusait les enfants qui ne lui plaisaient pas ou ceux dont les parents ne lui semblaient pas assez bien-pensants. Sa femme tenta de lui succéder, puis s'en alla en ville, découragée. On sacrifia donc l'instruction à la défense. Beaucoup de gens pensaient qu'il ne servait à rien d'apprendre aux enfants la lecture, l'écriture, le calcul, puisque l'Âge d'Or était proche et qu'ils vivraient bientôt dans une sorte de paradis terrestre, où le Sombre Éclat pourvoirait à tous leurs besoins. Certains enfants refusaient même de participer aux travaux des champs. Ils préféraient guetter les miroitements. Ceux-ci étaient de plus en plus fréquents, ce qui confirmait sans doute la proximité de l'Âge d'Or.

Boris était le plus instruit des garçons de son âge, même en comptant les enfants des pleins-sujets, car il avait étudié avec Lori

Lazan. Il ne s'en vantait pas : sa mère lui faisait la leçon à ce sujet. Il savait lire, écrire, calculer. Il avait des notions de science, d'histoire et de géographie. Il connaissait un peu la tradition des Boamiens, comprenait leur langue et savait mille choses vraies ou fausses mais intéressantes sur le monde. Ses amis Nina et Gros-Ben trouvaient sa conversation fascinante. Avec les autres, tous les autres, il se taisait. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir mauvaise réputation... Le moment était venu pour lui de choisir une activité, compte tenu qu'il participerait comme tout le monde aux travaux des champs quand ce serait nécessaire. À la surprise de ses parents et de ses amis, il demanda à devenir élève milicien sous les ordres de Jomberg Vandrederen.

Comme tous les jeunes du village, il aimait aussi guetter les miroitements. Dans l'espoir de devenir guetteurs reconnus, beaucoup de ses camarades se vantaient de succès nombreux et étonnants. Le doyen des guetteurs les interrogeait toujours longuement et une analyse serrée, menée par un homme d'expérience, dégonflait en général la plupart des témoignages. Les tricheurs et les imaginatifs n'abandonnaient pas pour autant. Bien des adultes se mêlaient au jeu, dans l'espoir d'en remonter aux guetteurs qui n'annonçaient jamais assez d'observations au goût du public, ou peut-être parce qu'ils prenaient leurs désirs pour des réalités... Boris souhaitait autant que n'importe qui voir une manifestation du Sombre Éclat. Nul n'aimait avouer qu'il n'avait jamais surpris le moindre clin d'œil du Seigneur. Chacun soupçonnait les autres de mentir et mentait un peu plus. Sauf exception rare, les miroitements du Sombre Éclat n'apparaissaient qu'aux hommes et aux jeunes garçons. Il n'y avait pas de guetteuses reconnues. Les femmes et les petites filles se rattrapaient avec leurs apparitions privilégiées, lesquelles n'étaient pas cependant interdites aux hommes : le Grand Vieil Hiver, la Bouche du Cheval, la Bête Havette, le Poisson d'argent, la Tête de Boamien... On discutait sans fin dans les chaumières sur le sens exact de ces visions. Le Grand Vieil Hiver annonçait-il l'approche de l'Âge d'Or ou une nouvelle glaciation ? La Bouche du Cheval, disait-on, indiquait une prochaine révélation du Sombre Éclat aux humains. Demain ou dans mille ans ? Et comment la déité de Dieu parlerait-elle aux misérables créatures ? Le Poisson d'Argent était la forme que le Seigneur prenait pour se reposer. En principe, un signe favorable. Mais pourquoi le Seigneur se laissait-il voir en train de dormir, alors que les hommes avaient tellement besoin qu'il s'occupe d'eux ? Tout le monde, il est vrai, se déclarait d'accord sur le caractère néfaste de la Bête Havette (un loup géant) et de la Tête de Boamien (une tête de Boamien !), toutes les deux annonciatrices de malheurs et de calamités.

La plupart des hommes, les guetteurs reconnus les premiers, niaient

le sérieux de ces apparitions folkloriques. Le Grand Vieil Hiver excepté : un phénomène météorologique assez fréquent, mais qui ne portait aucun message du Seigneur. Seuls les miroitements sacrés, rares et plus difficiles à observer que le peuple ne croyait, indiquaient en toute certitude la présence du Sombre Éclat. C'étaient des signes chargés d'espoir qui aidaient les gens à vivre et à prendre leur mal en patience. Moins de vingt ans de patience. Dix-huit, dix-sept, seize... Qu'est-ce que seize ans quand le paradis est au bout ? Plus personne ne mentionnait la doctrine orthodoxe qui situait l'Âge d'Or en l'an zéro, c'est-à-dire dans deux bons millénaires. C'eût été, partout, l'émeute.

Boris n'avait vu que le Grand Vieil Hiver, deux ou trois fois. Pas de quoi être fier. Même Gros-Ben avait vu le Grand Vieil Hiver. Le fils de Gregori et Marie-Page n'aimait pas se vanter et mentir comme les autres garçons. Il évitait de parler des miroitements et de toutes les choses divines. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit une réflexion du vieux Lori : « Ah ! ah ! le Sombre a tant fait *miroiter* des merveilles aux imbéciles, depuis que le monde est monde. Cette fois, il a vraiment réussi son coup ! » Pour les Boamiens, bien sûr, le Sombre avait usurpé la déité de Dieu. C'était un demiurge mauvais qui trompait les hommes de toute éternité. Mais pourquoi *diable* faisait-il ça ?

Boris n'avouait jamais ces pensées sacrilèges, même à ses amis Nina et Gros-Ben à qui il se confiait avec tant de joie. Même à son père, dont il connaissait pourtant les doutes. Il aurait tant aimé voir de ses yeux un miroitement authentique. « Mais, se disait-il, supposons que tu en voies un. Qu'est-ce ça prouvera ? »

Oui. Que prouvaient au juste les miroitements ? C'était la grande question. Boris avait entendu Maître Witz, le doyen des guetteurs, dire à un autre : « Ces jeunes idiots viennent te raconter qu'ils ont vu pendant une minute un miroitement qui tenait un quart du ciel ou la surface d'un petit étang et ils ne sont même pas émus ! » Le second guetteur avait répondu sur un ton pensif : « Oui, c'est bien le premier signe du mensonge. Nul ne peut voir un miroitement de deux ou trois secondes sans être bouleversé. Et je ne crois pas qu'on soit jamais blasé... »

Il était très difficile d'accéder à la fonction de guetteur reconnu, une sorte de prêtrise qui dispensait les élus de tous travaux matériels. La plupart des garçons qui avaient de bons yeux et l'âme fervente rêvaient de s'inscrire au cours de théologie de Maître Witz. Car guetter ne suffisait pas pour être *reconnu*. Il fallait savoir ce qu'on guettait et savoir aussi l'expliquer. Et bien d'autres choses encore sur Dieu, le monde et les hommes. Même lire et écrire, ce qui paraissait à

beaucoup tout à fait superflu.

Boris avait toutes les connaissances de base nécessaires à un apprenti-guetteur. Il ne s'en vantait pas non plus. Il doutait lui-même que ces connaissances pussent l'aider à vivre ou, au moins, à survivre jusqu'à l'Âge d'Or, si l'Âge d'Or arrivait. Et puis les gens d'Arc-du-Loup semblaient par chance ne plus se souvenir qu'il avait été l'élève choisi du vieux sorcier boamien aujourd'hui disparu. Mieux valait éviter de leur rafraîchir la mémoire.

Alors qu'il commençait déjà à fréquenter le camp de la milice, un terrain conquis sur les buissons, avec deux ou trois cabanes bâties à la hâte, à quelques centaines de mètres du village, Boris fut convoqué à la petite maison du Seigneur (la Grande Maison était l'univers entier...) par Maître Witz, le doyen des guetteurs.

— Gamin, je suis content de te voir !

Maître Witz s'adressait ainsi à tous les moins de quarante ans. Était-il aussi vieux que Lori Lazan ? Il avait plus de cent ans... C'était un grand et gros bonhomme, lourd mais encore solide et qui ne dédaignait pas les jeunes femmes. Il avait la peau tannée, le visage osseux sous de longs cheveux raides et gris, avec un regard vif, perçant et doux qui rappelait à Boris celui du domologiste. Il s'habillait par coquetterie comme un travailleur. Sous un poncho camouflé de forestier, il portait un gilet à pièces, avec un gousset à pitance sur la poitrine. Ses vêtements de cérémonie, gris métallisé, étaient pendus à l'entrée de la petite maison. Avec lui, les gens de la communauté ne se sentaient pas méprisés.

— Gamin, répéta-t-il, j'ai entendu dire que tu étais le plus savant des garçons de ton âge à Arc-du-Loup. Comment cela t'est venu, je ne veux pas le savoir...

Il eut un rire amical, presque complice, montrant qu'il n'était pas dupe. Boris se souvint qu'il entretenait autrefois d'excellents rapports avec Lori Lazan, malgré la rivalité religieuse qui l'opposait au Boamien.

— Et puis on m'a raconté que tu courais par monts et par vaux et que tu n'avais pas les yeux dans ta poche. Les oreilles non plus, d'ailleurs, mais je crois que c'est moins important. Je voudrais donc te faire passer un petit examen, comme c'est la règle. Mais je suis sûr d'avance du résultat. Tu as d'autres qualités que j'apprécie. Tu es sensible comme une fille et taiseux comme un vieil ours. Il n'y a pas de place pour les bavards chez nous... Tu trouves que je parle beaucoup ? Il faut bien que je t'explique, diable ! Je n'ai pas tous les jours l'occasion de m'adresser à un garçon intelligent et qui sait écouter. Oui, tu feras à coup sûr un bon élève-guetteur. Et tu iras

certainement jusqu'au bout de la formation, ce qui n'est pas le cas de tous.

« Je ne te dirai rien des avantages immédiats de la profession. Tu les connais car tu nous vois vivre. Sache bien, quand même, que notre tâche est difficile. Le peuple ne s'en rend pas toujours compte. La difficulté n'a jamais rebuté un caractère bien trempé, n'est-ce pas ? Elle te stimulera. Et si tu es doué comme je le pense, tu ne resteras peut-être pas longtemps à guetter dans un village perdu. Devenir guetteur de Haute-Maison, ça te plairait ? C'est une belle position qui équivalait à un grade d'officier supérieur dans l'armée : colonel ou général... Avec plus de pouvoir réel, en conseillant les grands. Moi-même, j'aurais pu... Enfin, il est trop tard pour moi. Et pour toi, on n'en est pas encore là. Ce qu'il faut dire, c'est que notre rôle sera de plus en plus important dans les années qui viennent. Le Seigneur se manifestera davantage, c'est évident, à mesure que l'on approchera de l'Âge d'Or. Et même quand l'Âge d'Or sera venu, notre action se poursuivra. Nous deviendrons les interlocuteurs privilégiés du Seigneur, alors que les autres hommes n'auront qu'à se laisser vivre. »

Maître Witz eut un sourire rêveur, comme s'il ne croyait qu'à moitié au paradis pour tous dans moins d'une génération. Il se reprit.

— Bien, bien, bien. Je serais désolé de t'enlever à Maître Jomberg Vandrederen, jeune Boris. Mais je ne pense pas que ta vocation soit celle des armes. Et puis dans une communauté serve, tu ne pourras rien faire de mieux qu'un bon sergent archer. Les garçons aptes à ce métier ne manquent pas au village, à ce qu'il me semble. Veux-tu que nous commençons l'examen ?

Boris hocha la tête en un geste vague, qui ne signifiait ni oui ni non. Maître Witz ajouta, comme si cela pouvait faire pencher la balance du bon côté :

— Il y a aussi ton nom. Boris Antgordine : ça sonne bien.

— Oui, Maître Witz, dit Boris.

Le vieux guetteur considéra cela comme une sorte d'accord. Il posa tout de suite les questions rituelles.

— Qui est le Sombre Éclat ?

— Le Seigneur Unique de la Terre et des Hommes, marmonna Boris sans enthousiasme.

— Quelle est sa nature ?

— La déité de Dieu.

— Pourquoi le nomme-t-on ainsi ?

— Parce qu'il est à la fois l'ombre et la lumière.

— Explique-moi cela.

— On ne peut pas l'expliquer, car c'est incompréhensible à l'intelligence humaine. C'est le mystère profond de la déité.

— O.K., fit le vieux guetteur avec bonhomie. C'est enfantin. Maintenant, passons si tu veux aux choses sérieuses. Tu es prêt ?

— Je ne sais pas, Maître, avoua Boris.

Il n'ignorait pas les avantages du métier de guetteur. Avantages matériels et moraux. Il voyait d'abord les seconds : une promotion sociale immédiate qui emplirait ses parents de joie et d'orgueil. Une assurance de sécurité dans un monde où les prêtres du Sombre Éclat disaient la loi et tenaient le haut du pavé... Les avantages matériels n'étaient pas négligeables. Argent, nourriture, vêtements, logements, livres... Ses parents en profiteraient aussi. De plus, il n'aurait pas besoin d'aller travailler dans les champs ou dans la forêt. Ni de se battre en première ligne si le village était attaqué. (Mais si le village était attaqué, il se battrait de toute façon en première ligne...) Et puis il aurait toutes les filles qu'il voudrait. Même les hautaines demoiselles des pleins-sujets. Même des jeunes femmes pour toujours inaccessibles à un fils de serfs, à un paysan ou à un milicien. (Mais il ne voulait que Nina et les autres ne l'intéressaient pas pour le moment.)

Assis dans son fauteuil, les jambes étalées et les mains douillettement croisées sur son ventre, Maître Witz le regardait d'un air bienveillant et inquiet. Oui, inquiet, comme s'il doutait d'avoir été assez persuasif. Boris baissa les yeux. « Si je refuse, il pensera que je suis un mécréant ! » Mais pourquoi aurait-il refusé une proposition aussi avantageuse et honorifique ? Il allait avoir quinze ans. Son apprentissage pourrait commencer n'importe quand. Dans trois ans, il serait un guetteur reconnu, un personnage admiré et envié.

Il frissonna. Cette perspective l'effrayait au lieu de l'enflammer. Peut-être était-ce à cause du sac de vie qu'il avait en lui ? En quoi le sac pouvait-il l'empêcher de devenir guetteur ? Question de loyauté, peut-être. Entrer au service du Sombre Éclat, marqué comme il l'était par les Boamiens – taché, souillé... – n'était-ce pas un sacrilège ?

La tentation d'accepter pour Marie-Page était grande. Ce serait une joie immense pour sa mère. Il faillit céder. Ainsi, il prit conscience de ses sentiments profonds. Il ne souhaitait pas devenir guetteur *reconnu*. Il guetterait toute sa vie... enfin tant qu'il y aurait quelque chose à guetter. Mais il ne voulait pas en faire un métier, fût-ce le plus brillant de la terre. Oui, il était différent des autres garçons de son âge, pour le meilleur et pour le pire. Il était à moitié boamien. Cela, bien sûr, il ne pouvait le dire au doyen des prêtres du Seigneur. Arc-du-Loup était encore une oasis de tolérance. Et Maître Witz affichait vis-à-vis de tous

une bienveillance égale à celle du chef Geronimo. Mais Boris avait l'intuition que cela ne durerait pas. Intuition renforcée chaque jour par les mises en garde et les conseils de prudence de sa mère. Il pensa : « Je dois jouer serré ! »

— Je suis content d'être apprenti-milicien, dit-il à voix basse. J'aime le... euh, le métier des armes.

Maître Witz ne put s'empêcher de ricaner.

— Le métier des armes ! Milicien dans ce trou... tu appelles ça le métier des armes ?

Boris se tut, le cœur battant et les joues rouges. Il chercha un autre argument, puis renonça par tactique. Pour qu'on ne le soupçonne pas d'être un mécréant ou une forte tête, il devait s'en tenir à cette explication : il *voulait* être soldat. Il avait failli dire : « Je n'ai pas de si bons yeux... » Il prit le contre-pied de cet argument.

— De bons yeux, c'est utile aussi pour être un, euh... un tireur d'élite, Maître !

Maître Witz se mit en colère ou fit semblant.

— Par le Sombre ! Ce petit imbécile veut être tireur d'élite. Tireur d'élite... on croit rêver ! Bon, bon, bon, ne nous fâchons pas. Si près de l'Âge d'Or, ce serait une offense au Seigneur. Je vois bien que tu n'es pas mûr pour commencer tes études de théologie, Boris Antgordine. Nous en reparlerons... Mettons dans un an. Tu reviendras dans un an. Espérons que la providence me gardera en vie d'ici là. Entre-temps, je verrai ton maître actuel et je me tiendrai au courant de tes exploits ! Au revoir, gamin !

En sortant de son entrevue avec le doyen Witz, Boris éprouva une curieuse impression de soulagement. Il n'habiterait jamais la petite maison du Seigneur. Mais la porte de la Grande Maison lui resterait ouverte : le monde serait à lui. Dieu sait comment. On verrait. Il se sentait libre et heureux.

Tout à coup, il eut faim de déase-base et courut dans la forêt où il se rassasia. Il ne parla pas à ses parents ni à ses amis de la proposition de Maître Witz. Sa visite à la petite maison du Seigneur avait été remarquée, mais il n'y eut pas de commentaires au village. Il continua son apprentissage au camp de la milice. Il se révéla médiocre en équitation, mais assez adroit au tir à l'arc. On ne gaspillait pas les munitions pour entraîner les jeunes recrues au fusil.

— Je te garde, lui dit Jomberg Vandrederen après six mois. Ton père aurait trop de peine si je te renvoyais chez toi !

Gregori Antgordine fut tué quelques jours plus tard d'une balle dans le dos par des inconnus, braconniers, pillards ou francs-tireurs d'une

Maison voisine. Le meurtre n'avait pas eu de témoins. Le père de Boris n'aurait pas dû être seul... mais il l'était. Du moins c'est ce qu'affirmèrent ses deux compagnons bûcherons. Ils n'avaient rien vu. Gregori était mort au fond de cette forêt où son fils cueillait des végétaux déasiens pour nourrir son sac de vie.

— Je veux devenir sergent archer pour venger mon père ! dit-il à Maître Jomberg.

CHAPITRE VI

À la fin du triste et bref été 2013, Boris prit part aux patrouilles de la milice d'Arc-du-Loup : patrouilles de jour seulement et à proximité du village. Jomberg Vandrederen ne lui permettait pas encore de sortir la nuit ou le jour en forêt profonde. « Ce n'est pas que je n'aie pas confiance, disait le chef. Mais ta mère a besoin de toi. Elle ne me pardonnerait pas si je te faisais tuer ! »

Marie-Page travaillait maintenant à la petite maison du Seigneur. Elle s'occupait du ménage des quatre guetteurs reconnus, dont Maître Witz, qui vivaient là. Deux autres habitaient des maisons indépendantes, parmi les plus belles du village, avec leurs compagnes, parmi les plus belles aussi. Deux femmes et deux jeunes filles aidaient la mère de Boris dans son service. Outre le linge et la cuisine, il y avait depuis peu un jardin et une serre, créés par Maître Witz. « Il n'est pas juste que nous nous fassions entretenir par la communauté comme des chevaux de Haute-Maison, disait le doyen. Nous devons produire au moins une partie de notre nourriture. » Il n'allait pas toutefois jusqu'à travailler de ses mains... Marie-Page avait donc la charge des cultures. Elle essayait de faire pousser des arbustes et des légumes subtropicaux. Un visiteur de l'Église avait apporté plants et semences au doyen. Boris observait de loin ces espèces végétales qu'il savait dangereuses pour lui. Les subtropicaux pouvaient tuer son sac de vie... Et après ? Il aurait bien voulu se débarrasser de ce monstre affamé, tapi au fond de son corps. Il pensait : « Si les subtropicaux des guetteurs donnent des fruits, je me laisserai peut-être tenter. » Mais il ne doutait pas que le sac de vie se défendrait et que son agonie serait longue et douloureuse.

Marie-Page et son fils partageaient le premier étage d'une grande cabane de bois avec deux autres familles, les Pray et les Paderborn. Ces derniers étaient des réfugiés envahissants et accapareurs qui ne prononçaient pas cinq mots de gallien par jour. En tout dix personnes. La veuve et l'apprenti n'avaient droit qu'à un coin minuscule et obscur. Les animaux, vaches, moutons, porcs, une jument et un mulet, occupaient tout le rez-de-chaussée. Ils servaient de chauffage aux humains, mais leurs odeurs étaient pénibles... Maître Witz, connaissant cette situation, invita Marie-Page à s'installer avec le gamin à la petite maison du Seigneur... qui n'était pas si petite. Les guetteurs voulaient bien se serrer un peu pour faire de la place à leur

servante dévouée, encore jeune et fort belle de surcroît. Marie-Page pensait que Maître Witz voulait surtout coucher avec elle. N'importe quelle femme du village aurait été fière de ce choix. Elle ne pouvait pas rester toute la vie fidèle à un mort. Elle accepta en soupirant. Boris fut heureux de quitter la promiscuité de la cabane. Il savait que le doyen avait au moins autant de visées sur lui que sur sa mère. Le piège se refermait. Il ne vit qu'une parade : devenir très vite un *très bon* milicien.

Il se montrait assidu et docile à l'entraînement, bien qu'il s'y ennuyât fort. Il aurait naturellement préféré se distinguer sur le terrain. Jomberg Vanderderen ne lui en donnait pas souvent l'occasion. Il croisait parfois Maître Witz dans la cour de la petite maison du Seigneur, le matin ou le soir. Le doyen des guetteurs lui disait avec un clin d'œil : « Je me tiens au courant de tes exploits, gamin ! » Des exploits, Boris souhaitait en accomplir de si grands qu'on ne pourrait plus se passer de lui à la milice d'Arc-du-Loup. Il priait Dieu de le mettre à l'épreuve le plus tôt possible. Dieu : le Sombre et Goar réunis, sans oublier quelques anciennes divinités de la Terre, comme Allah ou Géova. Il allait être exaucé bien au-delà de ses espérances.

Les pillards à deux et quatre pattes hantaient les abords du village avec toujours plus d'audace. Les routes n'étaient pas sûres. « La faim fait sortir le loup du bois », disait Jomberg avec sa placidité habituelle. Tous ne sortaient pas du bois : beaucoup y restaient. Les hommes n'allaient plus en forêt que par groupes de quatre au minimum, armés ou accompagnés de miliciens. Les femmes avaient renoncé à la cueillette des baies, des châtaignes, des fâines et des champignons. C'était une perte grave pour la communauté.

Les rôdeurs n'étaient pas toujours des vagabonds crevant de faim. Il y avait aussi les petits commandos gémelliens qui opéraient de plus en plus près des villages terraubiens. À l'est et au sud, plusieurs de ces villages avaient été annexés par Gemel, Slanvar ou d'autres Maisons rivales. Arc-du-Loup figurait sans nul doute dans les visées de Gemel. L'étau se resserrait. Le chef de district Romvo Lakdal, qui représentait le Ser Juventus dans ce qui restait des possessions terraubiennes à la lisière nord-est du territoire, s'en allait chaque soir au chef-lieu de Maison avec une escorte de gardes et de massas. Les pleins-sujets fermaient leurs bicoques pour se réfugier dans les villes. Les paysans et artisans de la communauté serve n'avaient pas le choix. Ils restaient sur place en essayant de sauvegarder leur demi-indépendance, les armes à la main s'il le fallait.

En s'en allant, les pleins-sujets emmenaient naturellement leurs massas, quand ils en avaient. Un massa gourdin était un singe adapté

ou un humain animalisé. Ou encore un mélange des deux. Son apparence se situait à mi-chemin. Son intelligence l'apparentait plutôt à un anthropoïde peu doué. Comme son nom l'indiquait, la seule chose qu'il savait faire, c'était tenir un gourdin et taper. Il y avait eu des massas au cerveau plus développé, adaptés à des tâches physiques et manuelles complexes. Tous étaient des produits du génie génétique de la période précédente. « Damnées inventions de Boamiens ! » disait la voix du peuple. Mais rien ne le prouvait. Les espèces intelligentes paraissaient dangereuses. On les avait pourchassées et exterminées au début de Père du Retour. On n'avait gardé que les massas gourdins, parce qu'ils étaient fidèles comme des chiens et faisaient de bons gardes du corps. En outre, ils passaient pour inoffensifs. Leur fidélité allait plus au lieu qu'au maître et quand ce dernier les emmenait avec lui dans un nouvel habitat, ils s'enfuyaient parfois pour revenir à l'endroit où ils avaient longtemps vécu.

C'était arrivé à Arc-du-Loup... La communauté serve n'avait pas le droit de posséder ce genre de bétail, d'ailleurs méprisé par les paysans. Quelques pleins-sujets en avaient un ; certains parmi les plus riches deux ou trois. À l'époque de la grande prospérité, le village en comptait une bonne centaine. Vers 2013 il en restait une quinzaine, propriété des pleins-sujets qui n'étaient pas partis, et peut-être autant qui erraient aux alentours à la recherche d'un maître pour remplacer celui qu'ils venaient de quitter. Ils ne se laissaient pas facilement approcher et encore moins adopter. Ils avaient même tendance à devenir sauvages.

La même chose se passait dans les villages voisins. Sans cesse chassés par les groupes de pillards et par les commandos gémelliens ou autres, des centaines de massas commençaient à se rassembler en petites bandes pour piller les récoltes, les silos, les réserves. On racontait même qu'ils n'étaient plus tout à fait végétariens.

Une tâche de la milice était donc de les éloigner et, si nécessaire, de les abattre. Très vite, « si nécessaire » devint « si possible ». Mais Jomberg Vandrederen répugnait à faire tirer sur ces demi-humains, grandes victimes avec les Boamiens du Retour à l'Âge d'Or. Boris soumit à son chef l'idée de les attirer au camp ou ailleurs, d'en capturer quelques-uns et de les apprivoiser pour en faire des aides-miliciens. Personne ne croyait que ce fût possible. Il y eut quand même une discussion générale à ce sujet. Le chef de village, Paul Geronimo, et Maître Witz furent consultés.

L'opinion du doyen des guetteurs fit en fin de compte l'unanimité. On arriverait peut-être à capturer et même à apprivoiser deux ou trois massas. Au prix d'efforts qui seraient de toute façon hors de proportion avec ce maigre résultat. On parviendrait peut-être même à

en faire des simulacres de combattants... et la milice deviendrait la risée de toute la population. Oui, c'était vraiment la chose la plus idiote qu'on puisse imaginer. Maître Jomberg, qui ne partageait pas tout à fait ce point de vue, s'inclina de mauvaise grâce.

— Personne ne veut de ton idée, dit-il à Boris sur un ton affectueux. C'est peut-être dommage. Mais on a déjà bien assez de bouches à nourrir !

Assez de bouches à nourrir ? L'allusion visait clairement les guetteurs reconnus et les pleins-sujets qui, pour la plupart, ne fichaient rien de leurs dix doigts.

— Si on essayait quand même ? avança Boris avec espoir.

— Tu y tiens donc tant ? Essaie tout seul, si tu veux. Tu verras comme c'est facile !

Boris serra les poings. Jomberg était un bon chef et un ami sûr. Il ne lui en voulait pas. Mais la bêtise de tous les villageois l'écoeurait. Il s'était persuadé qu'on pouvait constituer une troupe de massas gourdins, nombreuse, loyale et combative, qui rendrait Arc-du-Loup imprenable et découragerait d'avance tous les ennemis tapis aux frontières.

— Il y a des milliers de soldats sans chef dans la forêt ! dit-il à son ami Gros-Ben.

Celui-ci répéta docilement : « Il y a des milliers de soldats sans chef dans la forêt... » Il répétait toujours, sur un ton d'adoration, ce que disait Boris. Il n'en savait pas plus.

— Si on pouvait les rassembler et les armer pour nous, on serait invincibles.

— Si on savait les rassembler...

— Tais-toi. Laisse-moi réfléchir. Je t'aime bien, mais tu n'es pas beaucoup plus malin qu'un massa gourdin !

— Un peu plus, répondit Gros-Ben sur un ton modeste mais fier.

Vint l'hiver 2013-2012, qui fut plus doux et plus court que les précédents. Était-ce un simple répit dans le processus de glaciation ou le début d'un réchauffement ? Les Terriens ne possédaient plus assez de chercheurs, de techniciens, d'universités et de laboratoires pour répondre ; de façon scientifique. Les théologiens ne connaissaient qu'une explication : « C'est l'Âge d'Or qui arrive. »

La guérilla aux frontières de Terraube s'apaisa, les cinq Maisons qui s'affrontaient dans la région – outre Terraube elle-même, il y avait Gemel, Ordentrag, Viller-Lévy et Slanvar – ayant conclu une trêve.

Chacune – saut Terraube en pleine déconfiture – tentait de renforcer ses positions en vue d'étendre son territoire au détriment de la plus faible – Terraube – le moment venu.

Pourquoi Terraube était-elle en pleine déconfiture ? Pour deux raisons au moins. Avant l'ère du Retour, les Boamiens représentaient plus d'un quart de la population des villes et des villages de la Maison : le quart le plus instruit, le plus actif, l'élément moteur de la société. À cause de cela, les persécutions avaient commencé plus tard qu'ailleurs. Elles avaient été moins cruelles que dans les Maisons de Gemel, Ordentrag et Slanvar. On s'était contenté d'enfermer les Boamiens dans des ghettos, qui étaient en général les nécropoles, ou de les forcer à partir vers le sud ou le sud-ouest : le Marais Poitevin était devenu une enclave boamienne... De toute façon, en se privant d'eux, de leur savoir et de leur activité, la société terraubicienne se suicidait. Ainsi déliquescence, elle fut incapable d'intégrer les réfugiés que les autres lui renvoyaient en masse. De plus, elle comptait de nombreuses communautés serves. Et ses pleins-sujets avaient pris l'habitude de se laisser entretenir et de vivre dans l'oisiveté. Ils étaient bien incapables de prendre la place des Boamiens.

Une température plus clémente et quelques mois d'une paix précaire en attendant l'invasion : il n'en fallait pas plus pour qu'on en vînt à saluer la *Trêve de Dieu*. D'autant que les guetteurs, reconnus ou non, notaient une augmentation certaine des miroitements et des apparitions. Des sceptiques invétérés, comme Jomberg Vandrederen, n'osaient plus ricaner en parlant de l'Âge d'Or prochain.

Ces circonstances favorables permirent aux habitants d'Arc-du-Loup, ainsi qu'à des millions d'êtres humains, de survivre au moins jusqu'à l'année suivante, alors qu'à la fin de l'été 2013, la situation était désespérée. Le printemps s'annonça. « Il sera pourri ! » prédisaient les mauvais prophètes. Or il fut précoce et beau.

Les massas gourdins sortirent d'hibernation. On leur avait attribué la faculté de vivre au ralenti par pure commodité, pour pouvoir les mettre en sommeil quand on n'avait pas besoin d'eux. Beaucoup de ceux qui vivaient maintenant à l'état sauvage se sauvèrent en s'enterrant pendant l'hiver sous la neige ou Dieu sait où. Quelques-uns avaient tout de même péri. Moins nombreux, les survivants se montraient aussi moins audacieux, moins actifs dans la recherche de nourriture. Les hordes tardaient à se reconstituer. Des bagarres éclataient entre individus ou petits groupes pour une châtaigne ou un navet. La milice avait repris ses expéditions. Cependant, Maître Jomberg recommanda à ses hommes de ne plus gaspiller leurs munitions sur des bestioles sans défense. « Les *autres* s'en chargeront bien ! » ajoutait-il. Les autres, c'étaient naturellement Gemel,

Ordentrag et Slanvar, les Maisons rivales qui pourchassaient avec autant de férocité massas et Boamiens.

Boris pensait toujours à son projet. Il ne voyait pas mieux comment le réaliser : l'approche des massas se révélait encore plus difficile qu'avant l'hiver... Un jour, en milieu d'après-midi, alors qu'il s'entraînait au tir à l'arc, sous la surveillance du sergent Bert Djendry, Nina se précipita vers lui en faisant voler sa jupe, haletante, échevelée, bégayant son nom.

— Cette fille a besoin de toi, je crois ! dit Bert Djendry d'un air méprisant.

Les trois garçons qui s'entraînaient avec Boris étaient torse nu comme lui. Bert Djendry avait gardé sa tunique boutonnée jusqu'au cou. Il paraissait insensible à cette chaleur inhabituelle qui accablait tous les autres. D'un geste machinal, Boris ramassa sa chemise de toile posée sur une barrière et s'en servit pour se frotter la poitrine et les bras.

— On ne s'essuie pas avec sa chemise, espèce de cochon ! dit le sergent.

Nina observait la scène à quelques pas, en reprenant son souffle. Décidé à devenir un bon et fervent milicien, Boris ne pouvait se rebeller et devait accepter toutes les avanies de la discipline.

— Excusez-moi, sergent, dit-il sur un ton déférent.

Il commença à enfiler sa chemise.

— Où vas-tu ? demanda Djendry.

— Sergent, je me permets de vous faire remarquer que je ne suis pas en service !

— Parfait. Alors, tu ne reviendras pas t'entraîner ici quand tu ne seras pas en service. Va donc retrouver cette petite pute qui est visiblement en chaleur !

Boris fit semblant de ne pas avoir entendu. Il se savait protégé par Maître Jomberg qui n'aimait pas Djendry. Il rejoignit Nina et l'embrassa tendrement devant le sergent et ses camarades, attentifs et moqueurs. Il voulait qu'on le croie engagé avec cette fille. Mais ce n'était encore qu'un jeu.

— Tu sens la sueur ! fit-elle.

— Toi aussi. Bouche-toi le nez et prie le Sombre de transpirer comme ça toute ta vie !

Elle rit.

— Tu sens le massa ! Justement, je venais te dire qu'il y a un massa blessé à la forêt des Harles... dans les houx sombres, près de la

fontaine perdue... Tu vois ?

— Je vois, dit Boris avec calme. Mais tu vas pas me raconter que tu es allée seule à la forêt des Harles ?

— J'en viens. Mais il y a Gros-Ben et Noëlla.

— Et qu'est-ce que vous foutiez là-bas, à presque cinq kilomètres du village, sans escorte ?

— Les champignons se trouvent ! cria Nina. Tu ne peux pas savoir. Des russules comme tu n'en as jamais vu. Et d'autres, des bolets, de tout.

— Si ça vaut la peine, on fera une patrouille pour vous accompagner. Et on vous aidera à la récolte. Parle-moi de ce massa. Blessé, tu dis ?

— Dans les épineux, au fond d'un trou. Il a perdu beaucoup de sang. Il ne bouge pas, mais il respire encore... Gros-Ben le surveille.

— Gros-Ben le surveille ? Tu veux dire qu'il dort tranquillement à côté. Où est Noëlla ?

— Elle est revenue avec moi. Mais elle ne veut pas retourner là-bas. Elle a peur des massas. Arrêtons-nous une minute, j'ai un point de côté.

— Tu vas rester là. J'irai seul.

— Non !

Boris savait par expérience qu'il ne servait à rien de discuter avec Nina. Il soupira. Il ne pouvait l'évincer alors qu'elle avait fait un gros effort et pris des risques pour le prévenir. Il la prit par la taille en se retournant pour voir si le sergent les guettait. Ce Djendry était un fléau. Mais Boris savait qu'il dépendait de lui pour longtemps encore. Il se taisait donc, grinçait des dents et serrait les poings.

— Écoute, dit-il à Nina, nous allons faire semblant d'aller vers le bois ensemble. Puis nous reviendrons sans nous montrer. Nous irons à l'écurie de la milice prendre mon cheval. Tu monteras en croupe. On sera à la fontaine perdue en un peu plus d'un quart d'heure.

— Non, dit Nina.

Boris n'insista pas. À ce moment, Djendry le rappela.

— Laisse ton arc ici, Antgordine.

Boris secoua la tête d'un air furieux.

— Obéis, souffla Nina. C'est pas le moment d'avoir des histoires avec ton chef.

« Mon chef ! » grogna Boris. Il soupira et revint aux baraques. La plus solide, au milieu du camp, servait d'armurerie.

— Tu n'en as pas besoin pour ce que tu veux faire, dit le sergent sur un ton sarcastique. Je suppose que tu as ton instrument avec toi !

Boris blêmit. Djendry le dominait d'une tête. Grand, maigre, les mains sur les hanches, il se donnait volontiers des airs de grand baroudeur. Mais ses doigts caressaient distraitemment l'étui du pistolet attaché à sa ceinture. L'arme était sa propriété personnelle. Une arme à rayons qui faisait de lui un des hommes les plus redoutés d'Arc-du-Loup. Il ricana.

— Tu as dit « Sergent » ? Quoi ? Continue ?

— Moi, j'ai dit « Sergent » ? Oh, Sergent, excusez-moi de vous avoir manqué de respect !

— Ah bon ? Tu m'as manqué de respect ?

Le sergent fronça les sourcils, se balança d'une jambe sur l'autre, incapable de cacher sa surprise et son hésitation.

— En pensée ! dit Boris et il s'en alla poser son arc à l'armurerie.

— Tu me paieras ça, sale petit Boamien ! gronda Djendry.

Boris retrouva Nina et ils s'engagèrent en courant dans un sentier de la forêt. Il méditait la menace du sergent. « Sale petit Boamien... » Des paroles en l'air ? Pas sûr. Djendry lui en voulait et se vengerait un jour d'une façon ou d'une autre. Il calcula : « Est-ce qu'on aura le temps de ramener le massa avant la nuit ? » Le ramener où ? Comment ? Il n'en savait rien. Il ne savait qu'une chose : il serait mal accueilli et il aurait de nouveaux ennuis. Jomberg ? Il était le chef des miliciens : pouvait-il défier l'opinion de ses hommes et s'opposer à Djendry qui avait un clan à lui ? Sa mère l'aiderait. Maître Witz accepterait peut-être d'accueillir un massa à la petite maison du Seigneur. C'était un homme intelligent et... « Non, décida Boris. Je ne demanderai rien aux guetteurs ! » Il prit le bras de Nina.

— Pourquoi tu n'as pas voulu venir à cheval avec moi ?

— Parce que, dit-elle. Parce que tu n'as pas le droit de prendre ton cheval sans être en service et que Djendry attend la moindre faute pour te chasser de la milice...

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais parce que Djendry s'intéresse à moi et que... je le sais ! Fais-moi confiance. Et puis il fait très chaud. C'est pas ton avis ? Alors, je suis nue sous ma robe. Voilà ? Je... J'étouffais. Je ne peux pas me tenir à cheval comme ça. Ne regarde pas. Il n'y a rien à voir !

— Garde ton souffle ! dit Boris.

Mais il posa tout de même la question qu'il avait sur les lèvres.

— Qu'est-ce que tu as fait de ta culotte ?

— Je l'ai donnée à Gros-Ben qui l'a mise dans sa poche. Il faudra que je pense à la reprendre.

Boris serra le bras de sa compagne et freina sa course. Nina se laissa retenir comme elle s'était laissé entraîner. Elle se retourna en souriant.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ne fais pas l'idiote. Tu as deviné. Je pense que le massa nous attendra. Puisqu'il est blessé et ne bouge pas... De toute façon, on ne peut rien faire pour lui maintenant. Je propose qu'on s'arrête un tout petit moment.

— Ah bon. Et pourquoi ? demanda Nina moqueuse.

— Pour faire un échange de sueur ! répondit Boris.

Ils firent l'amour sous la surveillance d'une demi-douzaine de harles, des sortes de dindons sauvages, carnivores et agressifs, qui semblaient se demander pourquoi ces corps étendus sur la mousse, un instant immobiles, pareils à des cadavres, se mettaient soudain à bouger avec frénésie. Les harles étaient des animaux stupides, mais ça faisait quand même plaisir de voir qu'ils avaient survécu à l'hiver.

— On a pris de l'avance sur l'Âge d'Or, nous deux ! dit Nina en se relevant.

— J'espère que ça durera mille ans pour nous ! dit Boris.

— Mille ans ?

— Djendry m'a traité de sale petit Boamien. Il paraît que les Boamiens sont immortels...

— Bêtises ! dit Nina.

Les harles s'éloignèrent écœurés.

Quand Boris et Nina arrivèrent à la fontaine perdue, Gros-Ben dormait en toute quiétude sous un taillis, au milieu d'un tapis de champignons verts. Nina le réveilla en lui mettant le gros orteil dans une narine. Il toussa et se dressa avec un bâillement sonore.

— Oh, vous êtes là ? Vous avez fait drôlement vite. Personne n'est venu. J'ai été bien tranquille.

Boris éclata de rire.

— Et le massa ?

— Il a dormi tout le temps.

— Tu es sûr ?

Gros-Ben acquiesça en riant, moins qu'à moitié dupe de lui-même. Il frotta son épaisse tignasse rousse avec ses mains calleuses et puissantes. Il propulsa, non sans une certaine agilité, sa lourde

carcasse jusqu'au bord d'une falaise dominant un chaos de blocs granitiques. Entre les rochers, le houx déasien, très sombre, hérissé de longues épines noires, formait des fourrés enchevêtrés, impénétrables. Le massa était bien là, dans un creux moussu, au pied de la falaise. Il donnait en effet l'impression d'être endormi. Il y avait quelque chose d'enfantin dans sa posture. De longues traînées sanglantes maculaient son pelage ras, brun foncé. Le rocher au-dessus de lui projetait une ombre sur sa tête qu'on voyait mal. Boris jugea qu'il appartenait à la grande espèce, la plus proche de l'homme par l'aspect général, malgré sa fourrure épaisse et sa face prognathe.

Boris évalua la distance : une quinzaine de mètres. La falaise, un gros talus de rocaïlle, semblait facile à dévaler. Le massa s'était-il blessé ainsi en tombant ? Non, il avait dû être attaqué par des animaux. Peut-être des chiens, des loups ou des ours. Boris penchait pour les loups. Mais pourquoi ceux-ci avaient-ils abandonné la poursuite au moment où leur proie était à merci ? Peut-être avaient-ils perdu sa trace beaucoup plus loin ? Non, impossible avec le sang que perdait à coup sûr le massa blessé. Des hommes ? Non, ce n'étaient pas des blessures infligées par les armes des hommes.

L'être s'était recroquevillé en chien de fusil. Étendu de tout son long, ou campé sur ses fortes jambes un peu arquées, il devait mesurer plus de deux mètres. Et il pesait au moins cent vingt kilos. Un colosse à l'intelligence bornée d'anthropoïde. Ou même sans intelligence du tout, comme le pensaient la plupart des gens. Un singe abruti ou pire... Boris cherchait à se souvenir d'une réflexion que lui avait faite Lori Lazan, le vieux Boamien, au sujet des massas gourdins. Une réflexion importante, sans doute. Mais il l'avait oubliée... En tout cas, il avait depuis longtemps le sentiment que ces êtres étaient beaucoup plus proches de l'homme qu'on le croyait.

Accroupi au bord de la falaise, il observait de toute son attention la forme sombre couchée devant les épineux. Une main serrait encore une grosse branche lisse, une branche de bouleau peut-être. Un massa gourdin ne lâchait jamais son gourdin. Un fait curieux que nota Boris : on eût dit qu'au moment où il était tombé il se dirigeait vers la falaise, comme s'il avait décidé de rebrousser chemin. « Oui, c'est ça. Il s'est aperçu qu'il ne pourrait jamais traverser les épineux... » Le cœur de Boris battait fort. Le jeune milicien d'Arc-du-Loup se sentait vivre avec une extrême intensité. C'était comme l'amour avec Nina, mais plus fort, plus exaltant. Il avait conscience d'engager sa destinée. À cause de cette menace que Djendry lui avait jetée, il n'éprouvait plus aucun scrupule à se retrancher de la communauté qui était la sienne. Il se sentait tout à coup étranger. Il oubliait sa mère, ses amis, Nina. Plus rien ne comptait pour lui que ce monstre blessé, mourant peut-être,

qu'il devait sauver. Et après ? Il se secoua, sortit avec peine de son rêve éveillé. Nina et Gros-Ben restaient silencieux, à côté de lui, un peu en retrait, respectant sa méditation.

— Je ne sais pas si nous pourrons sauver le massa, dit-il enfin. De toute façon, je reste ici cette nuit.

— Tu es complètement fou ! s'écria Gros-Ben.

— Boris, tu n'as que ton couteau ! fit Nina sur un ton à la fois tendre et sévère.

— Et qu'est-ce que tu vas manger ?

— Boris... les loups !

— T'auras froid, cette nuit !

— Et les ennemis... les commandos de Gemel, de...

— Et les massas... Y a peut-être toute la bande qui le cherche par là !

Boris sourit à ses amis comme s'il découvrait leur présence avec une surprise joyeuse. Nina et Gros-Ben avaient raison, bien sûr. Il savait qu'il allait risquer sa vie. Tenter sa chance aussi. Il ne deviendrait jamais le Boris Antgordine qu'il rêvait d'être s'il ne tentait pas sa chance maintenant. Nina s'agenouilla près de lui et le regarda dans les yeux. Elle avait compris qu'il ne céderait à aucune prière.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda-t-elle d'une voix très douce.

— Tu rentres avec Ben. Tu préviens ma mère et rien qu'elle.

— Je reste ici avec toi, dit Gros-Ben.

— Non. Tu vas avec Nina. Ne discute pas.

Le ton de Boris ne souffrait d'ailleurs aucune réplique. Gros-Ben baissa la tête et n'insista pas. Il avait toujours obéi à son camarade. Il continuerait. Jusqu'à la mort.

— Demain matin, reprit Boris pour Nina, tu raconteras tout à Jomberg. Tu lui demanderas de ma part de te faire accompagner dans la forêt par une petite patrouille pour continuer ta cueillette, avec Noëlla et qui voudra venir. Vous m'apporterez à manger. Tout ira bien.

— J'ai peur pour toi, dit Nina.

— Tu n'as pas confiance en moi ?

La jeune fille se releva avec un gros soupir, lança un coup d'œil au massa endormi, tourna les yeux vers le ciel qui déjà s'assombrissait entre les feuillages.

— Oh si, j'ai confiance en toi, Boris Antgordine. Mais... plus j'ai

confiance et plus j'ai peur. Bon, je t'obéis. Viens, Ben, on s'en va. On sera ici demain à l'aube avec des hommes et de quoi manger.

Boris les regarda s'éloigner puis il commença à dévaler la falaise. Il sentit qu'il entrait dans une nouvelle phase de sa vie et il serra les poings pour se donner du courage.

CHAPITRE VII

Il était bien moins sûr de lui qu'il avait voulu le paraître devant ses amis. Une sourde révolte l'animait, qui faisait sa force. « Sale petit Boamien ! Vous allez voir de quoi il est capable, le sale petit Boamien... » Il examina de près le massa qui respirait sur un rythme saccadé et rapide. Une sorte de halètement retenu. Il se mordit la lèvre, incommodé par l'odeur et se pencha pour mieux voir les yeux de l'être grands ouverts, fixes, fiévreux.

— Tu me vois, camarade ? Je vais t'aider.

Le massa ne parut pas remarquer sa présence. Il devait être tout à fait inconscient. Ses blessures avaient beaucoup saigné, mais elles semblaient superficielles. Elles étaient plus nombreuses sur les membres que sur le torse, comme si l'être avait protégé son ventre et sa poitrine avec ses bras.

Boris regarda sa montre. Le seul héritage que son père lui ait laissé. Il en était très fier. Presque cinq heures et demie. Il lui fallait se débrouiller pour prendre la situation en main avant la nuit. Il lutta contre la fièvre qui le gagnait. Il s'admonesta avec une fraternelle bienveillance. « Ne t'énerve pas, Boris Antgordine. Tu vas avoir besoin de tout ton sang-froid et même un peu plus ! » Prononcer d'un coup les cinq syllabes un peu magiques de son nom lui donnait une force singulière, une foi invincible en sa destinée.

Le soleil était déjà très bas, au ras d'une colline qui se profilait entre les troncs et au-dessus des houx sombres. Il allait bientôt s'enfoncer derrière les fourrés. L'ombre envahirait aussitôt le petit ravin au pied de la falaise. Boris estima qu'il avait une demi-heure pour étudier les traces, chercher de la nourriture et repérer la source qu'il entendait chanter à proximité. C'était le moment de se hâter avec la calme lenteur des hommes d'action. « Suppose que Jomberg Vandredere soit à ta place... » Il sourit. Maître Jomberg était trop prudent pour jamais se mettre dans une situation pareille. À propos de traces, il avait une idée, que l'observation attentive des lieux confirma totalement. Le massa n'était pas arrivé par la falaise. Il venait de l'autre côté, fuyant les chiens, les loups, les hommes. Il s'était jeté dans les fourrés de houx déasiens, qu'il avait traversés en se déchirant à leurs épines noires et vénéneuses. Ses blessures n'étaient ni très profondes ni très graves, mais par elles un suc déasien à forte teneur

en déase-base avait pénétré dans son sang et l'avait empoisonné.

Boris connaissait ce phénomène pour l'avoir subi de façon atténuée, en respirant et en avalant des suc déasiens, lorsqu'il tentait d'échapper aux possédés dans les ruelles et les souterrains de la nécropole. Il avait lui aussi perdu conscience et il ne se rappelait pas ce qui s'était passé après son évanouissement... Le massa, asphyxié, assommé par une dose quasi létale de déase-base, risquait-il de ne jamais se réveiller ? Boris songea soudain à un autre danger. Si les poursuivants du massa étaient des chiens et des loups, ils n'avaient pas osé traverser les fourrés épineux dont ils pressentaient d'instinct la nocivité ; mais cela ne voulait pas dire qu'ils avaient abandonné la piste. Ils pouvaient reprendre la chasse dès la tombée de la nuit et, attirés par l'odeur du sang, contourner l'obstacle pour surgir du côté de la falaise. Boris dut admettre que sa propre situation était précaire.

Mais la proximité du danger l'excitait. Il allait enfin se battre. Il fit un effort pour calmer son cœur et ses nerfs. « Est-ce que ça te sert à quelque chose de danser sur place comme un ours qui s'est brûlé les pieds, petit gecko, petit Boamien ? » Il décida de fouiller son sac de vie dans l'espoir y trouver une idée, une aide. Depuis quelques mois, une tiède présence, pleine de bruits ténus et de douce lumière, se déployait au fond de lui. Le sac s'intégrait peu à peu à son hôte. Boris avait découvert, par hasard ou non, un geste qui agissait comme un signal ou une clé. Lorsqu'il serrait le poing droit, il lui fallait enfoncer très fort son médius en un point précis au milieu de sa paume. En même temps, il fermait les yeux. Un bourdonnement léger, un peu chantant, éclatait dans sa tête. Des centaines de mouchérons lumineux défilaient sous ses paupières closes en grésillant.

Alors, parfois, il réussissait à saisir un insecte ou une tache, un bâtonnet, ou quelque chose de ce genre, et à le rapprocher de sa vue intérieure. De plus près, cela ressemblait à un ballon aux parois distendues, à demi gonflé de lumière pâle. Il pouvait le percer par un simple effort de volonté. Ouvert, le ballon laissait couler un flot d'images qui formaient comme un kaléidoscope ruisselant dans la conscience de Boris. Quelques-unes étaient des pensées, des souvenirs, des bribes d'information, qui s'éclairaient une seconde à la surface de son esprit avant de tomber dans les profondeurs de sa mémoire. Dieu sait ce qu'étaient les autres.

Il ne parvenait pas encore à identifier les ballons ou à détecter leur contenu. La méthode était donc hasardeuse. Il voulut quand même tenter la chance. Tenter la chance était dans sa nature. Il essaya de se concentrer, serra le poing, ferma les yeux. Non, ça ne marchait pas. Une forte vibration métallique remplaçait le bourdonnement habituel. Les mouchérons lumineux filaient comme des aérolithes, dans une

noirceur glacée et sans fond. Impossible de les arrêter. Boris se rendait bien compte qu'il était trop énervé, ce qui le mettait en colère et aggravait son état. Il savait par expérience qu'une grande tranquillité était nécessaire pour réussir cette opération. La période la plus favorable se situait au milieu de la nuit, entre deux sommeils. Il se rendormait en faisant l'inventaire d'un ballon, tandis que l'enveloppe vide s'éloignait dans le néant, portée par le souffle doux d'une paisible rêverie...

Bon. Il ne réussirait pas dans l'état de tension où il se trouvait. Il renonça.

Depuis des mois, le contenu des ballons qu'il ouvrait se déversait dans sa mémoire. D'autres ballons s'ouvraient peut-être tout seuls, à son insu même. Son expérience de la vie et du monde s'enrichissait ainsi de jour en jour, sans qu'il en fût tout à fait conscient. Il devait avoir en lui, désormais, mille ressources inconnues et précieuses.

Il écouta un moment le ressac mystérieux de son âme et il sourit. « Tu es déjà presque une moitié de renard, Boris Antgordine. Montre-leur à tous que tu es aussi malin que Goar-le-Renard ! » Goar-le-Renard était le personnage légendaire qui avait ramené les Boamiens sur la Terre, leur patrie. Selon le vieux Lori, il n'était pas aussi malin qu'on le racontait. Il avait peut-être été trompé par les dieux Boaras, à moins que ce ne fût par le Sombre Éclat... Boris ne prenait pas trop au sérieux les légendes boamiennes. Mais le sac de vie était une réalité. Il ne lui fallait qu'un minimum d'attention pour sentir sa présence, sa chaleur, son poids, sa... Aucun mot ne pouvait décrire l'exacte sensation. Il pensa à haute voix : « Tu es *plus* malin que Goar-le-Renard. Le Sombre ne t'aura pas ! » Il s'aperçut qu'il venait de proférer un abominable blasphème. Oserait-il regarder dans les yeux sa mère si croyante ?

En fait, c'était un appel secret au petit dieu qu'il imaginait tapi au creux du sac. Dieu ou diable. Il était presque prêt à vendre son âme pour gagner la partie qu'il venait d'engager et devenir le grand Boris Antgordine... Il n'attendait pas de réponse consciente. La réponse viendrait dans l'action. Ou ne viendrait pas. D'un regard, il prit la mesure du ravin chaotique, au fond duquel il veillait le massa blessé. Vers le sud, il s'élargissait, mais les fourrés de houx le fermaient complètement. Vers le nord, il se rétrécissait jusqu'à une faille où un homme mince pouvait peut-être se glisser. « Gros-Ben n'aurait aucune chance de passer ! » songea-t-il. Environ soixante mètres de longueur et moins d'une quinzaine dans la plus grande largeur, entre la falaise et les houx. Rien d'intéressant du côté sud, décida-t-il. À l'ouest, les fourrés. Il y avait peut-être des passages qui permettaient de se glisser à l'intérieur pour s'abriter. On verrait. Il avança du côté de la faille. La

source devait couler par là.

Quand il revint de son expédition, le crépuscule noyait déjà le sous-bois dans une obscurité brumeuse. Le passage s'était avéré difficile, presque acrobatique. Mais quelque chose attirait Boris vers la source qu'il devinait de l'autre côté de la faille. Il avait soudain reconnu une sensation familière : la faim de déase-base. Il n'avait pas nourri son sac depuis des jours. Il sauta dans le ruisseau qui naissait au pied de la faille et s'ouvrait un lit sinueux entre les houx et les rochers. Plus loin, le ruisseau formait avant de disparaître sous les fourrés un petit bassin de trois ou quatre mètres de longueur sur un mètre de largeur. Tout autour et à l'intérieur, dans l'eau même, plusieurs variétés de plantes aquatiques déasiennes poussaient en abondance. Il y avait les plantes à bulbes, aux feuilles en forme de cœur, dont les fleurs se préparaient à éclore. Et aussi des navets d'eau et une sorte de cresson.

Boris mâcha les bulbes, les feuilles et les boutons de fleurs avec cette gloutonnerie dont il ne pouvait se défendre quand il se rassasiait de déase-base. Après, il avait la bouche pâteuse et l'estomac brûlant ; mais une sensation d'apaisement se répandait dans son corps. L'odeur douceâtre des végétaux taniphiles, qu'il avait à peine sentie en mangeant, lui leva soudain le cœur. Il résista à la nausée et une idée lui vint. Qui sait – une idée tombée de son sac de vie... Cette odeur de déase devait couvrir toutes les autres, même celle du sang et, en tout cas, troubler le flair des chiens et des loups. Pourquoi ne pas badigeonner le corps du massa avec des feuilles grasses écrasées ? « Il en a déjà trop dans le sang ? Un peu plus, un peu moins... » Au pire, cela pouvait prolonger son sommeil, son coma, de quelques heures. Et Boris ne souhaitait pas qu'il se réveillât dans la nuit. Il tenterait alors de s'échapper et, s'il n'y parvenait pas, il risquait de devenir agressif. « Bon, j'essaie ! » décida Boris.

Il arracha des feuilles, des bourgeons, des bulbes, qu'il jeta de l'autre côté du passage pour éviter de faire plusieurs voyages. Il but longuement puis remplit sa gourde à la source jaillissante. Après, il traversa la faille dans l'autre sens et revint s'installer près du massa qui n'avait pas bougé. Un creux de rocher lui servit de récipient, un gros caillou de pilon : il écrasa les végétaux et en fit une bouillie épaisse qu'il étendit tant bien que mal sur les plaies de l'être. Aussitôt, l'odeur sui generis fut chassée comme il s'y attendait. Serait-ce suffisant pour tromper l'odorat des bêtes ? Il le saurait demain matin.

À la nuit, les premiers hurlements des loups montèrent au loin. Au loin... ou un peu plus près ? Difficile d'en jurer. La forêt étouffait les sons. Des chiens répondirent aux loups. Ils semblaient tout aussi lointains. Les paillements des harles se firent entendre à proximité,

presque rassurants par comparaison. Mais ces oiseaux stupides attiraient sur eux les prédateurs. Leur voisinage n'avait rien d'intéressant.

Boris eut envie d'allumer un feu. Son briquet ne le quittait jamais et quelques arbres penchés au sommet de la falaise laissaient pleuvoir des branches mortes sur le ravin. Ainsi, le combustible ne manquait pas. Il se demanda si les flammes le protégeraient des bêtes. Elles effraieraient les loups, mais il ne faudrait pas les laisser éteindre. Et les chiens... Non, le tout petit feu qu'il pouvait s'offrir ne ferait pas reculer une bande de chiens. Par contre, la lueur, même cachée au creux du ravin, pouvait être aperçue par des chasseurs ou des rôdeurs humains... Mieux valait s'abstenir.

Le froid ? Gavé de déase-base, il ne le sentirait pas de quelques heures. D'ailleurs, la nuit serait plutôt tiède.

Il n'avait pas eu le temps de repérer une trouée ou un passage dans les fourrés de houx. Non pour les traverser, mais pour se glisser à l'intérieur et s'y abriter. Par chance, il avait des *yeux de Syge*, comme disaient les Boamiens. « Ah bon, songea-t-il, les Boamiens disent ça ? J'avais oublié. »

Pour avancer à travers les fourrés de houx, il n'existait qu'un moyen : ramper en se plaquant au sol et en protégeant sa tête. Il jugea qu'il pourrait pénétrer d'une dizaine de mètres à l'intérieur, soit assez loin pour être à l'abri de n'importe quel agresseur. Mais il aurait peut-être dû rester toute la nuit à côté du massa, en se tenant prêt à le défendre contre les massas et les loups... et aussi contre ceux de sa race et contre les hommes. Il ignorait comment se comportaient les massas devant un de leurs congénères blessé. On racontait que la disette les rendait parfois cannibales... Il possédait un couteau et un briquet. Un peu mince comme arsenal. Il n'avait aucune chance contre les hommes et bien peu contre une horde d'animaux féroces.

L'obscurité recouvrait le ravin d'une chape de feutre, lourde, moite, dense. On eût dit qu'une noirceur mauvaise montait des fourrés et suintait des rochers. Boris distinguait à peine le ciel à travers les troncs et les feuillages. Il avait l'impression d'être au fond d'un puits. Le croissant de lune qui devait se trouver quelque part au sud-est, donc au-dessus de la falaise, lui était caché totalement. Aucune lueur ne filtrait... Mais il n'avait pas peur. Pas plus qu'il n'avait conscience de la fraîcheur qui tombait. Soûlé de déase-base, il se sentait très euphorique et disposé à affronter tous les fauves de la Terre.

Il mêla soudain sa voix au concert animal qui déchirait le silence trouble de la forêt. Les piailllements imbéciles des harles répondaient aux appels lugubres d'un loup solitaire. Lui éclata de rire. « Idiot !

Comment n'y as-tu pas pensé plus tôt ? » De toute évidence, il était immunisé contre le poison des houx déasiens, puisqu'il absorbait de la déase-base depuis des années. Le venin des épines de houx n'était que de la déase très concentrée, avec peut-être d'autres sucs que tous les végétaux déasiens contenaient aussi, à plus faible dose... « Comment tu le sais, Boris Antgordine ? » Il le savait. Encore une bribe d'information tombée du sac de vie... Il était immunisé tout comme les Boamiens. « Tout ce que tu risques, c'est de te piquer un peu. Attention quand même à tes yeux... »

Il tira son couteau de sa ceinture et le brandit en retenant un cri de triomphe. C'était une belle arme, avec un manche de corne incurvé, une large lame effilée et affûtée comme un rasoir. Une lame capable de trancher le bois le plus dur comme un navet d'eau ! Il avança vers le fourré le plus proche, le coutelas au poing. À tâtons, il se mit à couper de menues branches qu'il laissait tomber à ses pieds. Non, ça n'allait pas. Il perdait du temps et se piquait beaucoup trop. Il alluma un feu pour s'éclairer et reprit son travail à la lueur des flammes. Il eut rapidement déchiqueté une bordure de fourré et entassé une masse énorme de branches, toutes hérissées d'aiguilles noires. Le plus dur serait de construire un abri pour le massa et lui-même.

Deux heures après, c'était fait. Le sang ruisselait sur ses mains et sur son visage, mais il n'était pas du tout incommodé. Il s'offrit en outre le luxe d'un lit de mousse et il s'étendit près de son compagnon immobile. Il était trop excité pour dormir. Il se sermonna affectueusement. « Boris Antgordine, tu ne seras un homme d'action que si tu peux trouver le sommeil dans n'importe quelle situation ! » Il ne savait pas s'il avait envie d'être un homme d'action. Il voulait être Boris Antgordine : la même chose en mieux. Il allait avoir vingt et un ans. Il se sentait beaucoup plus vieux. Un effet du sac de vie, sans doute. L'expérience de Tella et celle de Lori Lazan se mêlaient peu à peu à la sienne. Tella était morte très jeune, mais elle avait vécu une longue demi-vie comme compagne intérieure du vieux Boamien... Il s'endormit.

Il fut réveillé une première fois par une pluie de ballons crevés qui se vidaient dans sa mémoire. Il eut un sourire d'extase. C'était merveilleux de songer à toute cette richesse qui coulait en lui et devenait une part de son être profond. Dans la distraction du demi-sommeil, il en remercia le Sombre Éclat. Le vieux domologiste lui avait dit une fois : « Les prières arrivent toujours quelque part. Tant pis si on se trompe d'adresse ! » En se rendormant, il s'aperçut de l'erreur. Trop tard pour rectifier. Il rêva que Goar et le Sombre Éclat se rencontraient par son entremise et que leur réconciliation s'amorçait. La face du monde en était changée... Mais avait-il envie de changer la

face du monde ?

Un mouvement brusque de son voisin le réveilla une deuxième fois, haletant, le cœur fou. Les yeux du massa, grands ouverts, étaient fixés sur lui et brillaient dans l'ombre à moins d'un mètre de son propre visage. Deux boules de feu doré qui roulaient dans leurs orbites... Il redevenait une seconde un enfant terrifié par un monstre de cauchemar. Mais après ce qu'il avait vu dans le souterrain de la nécropole avant de s'évanouir, rien ne pouvait l'effrayer bien longtemps... Des spasmes brefs secouaient le corps du massa. Pour un peu, c'eût été drôle. Boris retint son souffle et se força à l'immobilité. Ce qu'il craignait était en train d'arriver : le massa sortait de son sommeil comateux. D'ici à quelques heures au plus, il serait sur pied, conscient, affolé et furieux. Comment le calmer alors ? Comment le retenir jusqu'à l'aube ?

Boris songea sans trop d'amertume qu'il avait maintenant bien des chances de perdre son pari un peu fou. Tant pis... Il aurait regretté bien davantage de ne pas l'avoir tenu. À la grâce de Dieu, de Goar et du Sombre Éclat réunis !

La respiration du massa se régularisa, tandis que son crâne cognait avec bruit contre le rocher sur lequel il s'appuyait. Il se détendit, ses muscles mollirent et il parut se replonger dans un sommeil bienheureux. Boris pensa qu'il s'était peut-être assommé. « Voilà la solution. S'il revient à lui trop tôt, je lui donne un coup sur la tête avec une pierre. Non, c'est une idée stupide. Il se souviendra que je l'ai frappé et il m'en voudra à mort quand il se réveillera pour de bon ! » Attendre et espérer : il ne pouvait rien de plus. Une idée précieuse et lumineuse tomberait peut-être du sac de vie qui en contenait sans doute des millions.

Une idée lumineuse comme les aiguilles de sa montre qui se traînaient sur le cadran avec une lenteur minérale. (Il savait que l'idée en question tournait dans sa tête, bien plus vite, si vite qu'il ne pouvait l'arrêter...) Environ deux heures et demie. Encore quatre heures au moins avant l'arrivée du renfort, si tout allait bien. Si Nina et Gros-Ben avaient réussi à convaincre Maître Jomberg... L'effet tranquillisant de la déase-base commençait à se dissiper. Il songea qu'il était maintenant trop tendu pour se rendormir et... un bruit familier et sinistre le réveilla une troisième fois.

Il regarda sa montre aussitôt. Presque quatre heures. Il avait dormi une heure et demie de plus. Toujours ça de gagné. L'aube approchait, mais les chiens étaient là. Il avait été réveillé par des jappements. Il écouta. Les bêtes grondaient, glapissaient, se chamaillaient au sommet de la falaise. La horde avait suivi la piste des humains, Nina, Gros-Ben et Boris lui-même, non celle du massa venu à travers les fourrés. Elle se tenait à l'endroit où Boris avait dévalé la falaise. Du moins, la

plupart des chiens semblaient rester là. Mais d'autres fouinaient plus loin, à la recherche peut-être d'un passage pas trop abrupt pour rejoindre la proie qu'ils avaient sentie à proximité. « Mon sang, pensa Boris. Voilà ce qu'ils ont senti ! » Quelques-unes des blessures qu'il s'était faites en coupant et en rassemblant les houx suintaient encore.

« Les chiens sauvages sont pires que tout ! » racontait-on au village. À voir. En tout cas, ils étaient moins intelligents ou moins bons chasseurs que les loups. On pouvait peut-être tirer parti de l'avantage.

Il posa la main sur le manche de son couteau. Le massa bougea près de lui. Il ne voyait pas ses yeux. Aucun doute pourtant : l'être était à moitié réveillé. Ou bien tout à fait.

« S'il se lève, pensa Boris. Il va se cogner au toit de l'abri, se piquer affreusement, hurler comme un fou et tout renverser. » Mais il se tenait allongé et presque immobile, soit qu'il n'eût pas encore la force de se dresser, soit qu'il fût assez intelligent pour comprendre qu'il ne devait pas bouger. Il faisait entendre un drôle de bruit doux et chuintant. Boris comprit qu'il humait avec dégoût l'odeur des chiens. Les chiens étaient les ennemis mortels des massas. Et vice-versa. Même à l'état domestique où il existait entre les deux espèces une vieille rivalité pour la garde des humains et de leurs biens.

Boris s'aperçut qu'il avait souhaité au fond de lui reculer l'épreuve jusqu'à l'arrivée des hommes du village. Et jusqu'à l'arrivée tant espérée de Jomberg Vandrederen... « Bon, tu vas être obligé de te débrouiller tout seul, comme un grand ! » Le seul être humain qui aurait pu l'aider... c'était le Boris Antgordine qu'il serait un jour s'il en réchappait. Et ce Boris-là préexistait en lui. « Tu m'entends, camarade ? »

« Les chiens vont peut-être se décourager, pensa-t-il sans trop y croire. Ou si un de la bande lève un misérable lapin, tous les autres vont cavalier derrière. Je gagnerai au moins une heure. L'aube n'est plus très loin. À la première lueur du jour, je suis sauvé... » Sauvé ? Rien n'était moins certain. Il toucha par hasard le dos velu de son compagnon qui eut un gros frisson et s'écarta un peu de lui. Le cœur de Boris faillit chavirer. « Avoue que tu as aussi peur du massa que des chiens sauvages. Oui, peur. Toi, Boris Antgordine, tu crèves de peur en ce moment même ! »

Il se mordit la lèvre, essaya de penser à cette idée lumineuse et mystérieuse qui glissait à toute vitesse sous la surface de sa conscience. Comment la retenir, la saisir ? Peut-être grâce aux images qu'elle traînait derrière elle... Oui ! Des images terribles : la scène rituelle des Boamiens, dans le souterrain de la nécropole, qu'il avait observée deux ou trois secondes avant de s'évanouir. Il n'était pas

encore prêt à accepter ce souvenir. Mais les images importantes ne concernaient pas le rite. Juste avant, il avait vu... Qu'avait-il donc vu ? Ah, des massas... des massas gourdins qui montaient la garde dans le souterrain. Rien d'extraordinaire. Les Boamiens connaissaient les massas mieux que personne. On disait qu'ils les avaient créés. Il y avait les massas gourdins, les *massasofis*... et d'autres. Les Boamiens pouvaient se faire comprendre et obéir d'eux grâce à une langue codée qui s'était perdue...

Voilà. Une langue codée qui s'était perdue et qu'on pouvait retrouver. Où ? N'importe où. Dans un sac de vie, par exemple. Le cœur de Boris sauta au creux de sa poitrine. « N'y pense plus pour le moment. N'y pense plus ! » Le meilleur moyen de chasser un souvenir moins qu'à demi conscient, c'était de se lancer à sa poursuite, l'esprit tendu et les dents serrées.

Il attendit en maîtrisant sa respiration.

Une querelle de chiens éclata au bord de la falaise. Il y eut des coups de dents, des cris de douleur, des chutes de pierres. Puis une bête tomba aussi et gronda en s'accrochant au rocher. Boris distingua le crissement des ongles qui raclaient la pierre. Il en eut la chair de poule. Le choc sourd du corps s'écrasant au fond du ravin lui serra l'estomac : c'était un molosse énorme. Il devait être mort ou grièvement blessé. Les chiens comme les loups dévoraient ceux d'entre eux qui ne bougeaient plus ou ne pouvaient plus se défendre. Il ne tarderait pas à découvrir un passage pour gagner le ravin.

Près de Boris, le massa gronda, changea de position et empoigna son gourdin. Boris devinait ces gestes plus qu'il ne les voyait. Il pensa qu'il aurait dû enlever le gourdin. Ou peut-être pas. En retrouvant son arme, en la prenant dans sa main puissante, le massa domina sa peur. Il tordit le cou et se tourna vers Boris. Celui-ci croisa pour la première fois le regard des yeux dorés, à quelques centimètres des siens. Un regard qui exprimait la souffrance, une sorte de supplication. La main de Boris se crispa sur son couteau. Si le massa pris de panique l'attaquait et le blessait, non seulement son plan s'effondrait, mais il avait peu de chances de sauver sa vie.

Quelque chose de tout à fait imprévu se produisit alors. Le massa parla, d'une petite voix plaintive et humble.

— Massa, fit-il. Massa !

— On dit monsieur ! lança Boris à pleine voix pour se donner du courage.

Une vingtaine de minutes avaient passé. Les chiens assiégeaient

l'abri. Le plus audacieux ou le plus affamé avait tenté de bondir par-dessus les branchages de houx qui formaient le toit de la hutte improvisée. Il était retombé en geignant, mais il avait entraîné dans sa chute quelques rameaux hérissés de piquants, ouvrant ainsi une brèche dans le rempart.

D'autres essayaient de passer dessous en s'aplatissant, mais ils reculaient vite, le muflle déchiré par les dards du houx. Boris avait ménagé un passage entre deux rochers, du côté des fourrés. Il pouvait fuir par là. S'il ne le faisait pas tout de suite, les chiens découvriraient bientôt cette entrée qu'il devrait défendre à coups de couteau. Il tuerait peut-être une bête ou deux, ou trois. Puis il succomberait sous le nombre... En admettant que le massa voulût prendre part au combat, il ne pourrait pas déployer son corps et brandir son gourdin sous l'abri. C'était un piège.

Boris maudissait maintenant l'idée qui lui avait paru excellente quand il l'avait eue. Dominant sa mauvaise humeur, il reconnut qu'elle était bonne. Seulement, il l'avait exécutée à la hâte parce que le temps lui manquait. Et il lui aurait fallu d'autres outils qu'un mauvais couteau. « Un bon couteau ! rectifia-t-il. Ne sois pas injuste. » L'abri lui avait quand même permis de gagner un moment et lui avait peut-être sauvé la vie. Tout dépendait maintenant de l'attitude du massa. Boris songea à fermer le passage avec des branches arrachées au toit. Le toit ne servait pas à grand-chose. Un chien passa à travers et roula sur le sol, à moitié aveuglé par les piqures de houx. Boris bondit, le couteau levé. Mais le massa avait été plus rapide que lui. Il noua ses mains puissantes sur la gorge du chien et serra.

— Massa ! Massa ! fit-il sur un ton triomphal.

Le chien étranglé eut un spasme et mourut. Boris renonça à récupérer les branches tombées du toit pour obstruer le passage. Il allait de nouveau se déchirer les mains : son sang coulerait et les chiens seraient encore exaspérés.

Tout à coup, d'instinct, il prononça un mot inconnu, une simple onomatopée : « Dam ! » Une bouffée de chaleur lui monta au visage. Le phénomène qu'il attendait venait de se déclencher. « Dam... » Un mot important dans la langue codée que les Boamiens avaient inventée pour communiquer avec le massa.

« Dam ! » C'était un signal, une mise en alerte. L'annonce qu'un ordre immédiat allait suivre. Tout cela et un peu plus... Le massa devait répondre par son nom et un mot aussi bref, indiquant qu'il était prêt à l'action. Il se raidit, se souleva à demi, tourna lentement sur lui-même et gronda. Il paraissait hésiter, comme s'il avait oublié le code et peut-être son propre nom. Un massa sauvage gardait-il son nom

d'esclave ? Il fit entendre divers bruits de gorge, puis un son plus net... « Grak ! » Ou : « Grant ! » Enfin, une sorte de soupir presque douloureux : « Raf ! » Il se mit à souffler fort et prit une position d'attente. Boris trouva dans sa mémoire la syllabe qui signifiait : « Suis-moi ! » Il la jeta avec violence, comme un cri de guerre. Le massa répondit par un grondement farouche. Boris bondit vers le passage.

CHAPITRE VIII

Une clarté jaunâtre coulait de la forêt et se déversait dans le ravin par-dessus la falaise. Des rouleaux de brume recouvraient les fourrés de houx et noyaient les formes grises des chiens, tapis autour du rocher sur lequel Boris et le massa se tenaient dressés, dos à dos.

Boris serrait son couteau et le massa brandissait son gourdin. Le rocher ressemblait à un tonneau, posé debout, de guingois, entre le bord des fourrés et le goulet proche de la faille où finissait le ravin. Il s'élevait à un peu plus d'un mètre du sol du côté des fourrés, à près de deux mètres du côté du goulet et de la falaise. Boris et le massa avaient d'abord tourné le dos aux fourrés, se croyant protégés par le rempart des épineux. Mais deux bêtes sanglantes avaient surgi de ce côté et cette attaque imprévue avait failli leur être fatale.

Puis Boris avait tranché les rameaux de houx qui se balançaient sur le rocher et qui étaient une gêne plus qu'une protection. Le sang coulait et poissait le manche de son couteau qui glissait dans sa paume. Il avait été mordu aux jambes comme le massa. Ses mocassins étaient troués et les jambes de son pantalon déchiquetées. Il avait l'impression d'être une statue de plomb perchée sur son socle depuis une éternité. En fait, il avait quitté l'abri de houx pour courir au rocher, le massa sur ses talons, moins de vingt minutes plus tôt... Le massa était sur ses talons : les chiens aussi. La plus douloureuse de ses blessures lui avait été faite à la cuisse, par un molosse famélique, au moment où il se hissait sur le refuge. Il était tombé et sans l'aide de son compagnon, il n'aurait jamais pu atteindre le sommet du rocher.

Il s'entendait bien avec le massa. Leur vocabulaire commun ne dépassait pas une dizaine de mots dans la langue codée des Boamiens. Mais un accord intuitif, ou instinctif, s'était établi entre eux en face du danger. La haine des chiens, ennemis naturels de sa race, avait rapproché le massa de l'homme. Et ils défendaient ensemble leur minuscule forteresse.

Grant – puisqu'il semblait se nommer ainsi – était un géant de deux mètres, aux bras immenses, aux mains énormes. Il dépassait Boris de la tête et du cou. En pleine possession de ses moyens, il aurait pu décimer à lui seul une horde de chiens sauvages. Mais il avait pourtant fui devant ses poursuivants, chiens, loups, hommes. Il était épuisé, blessé, mal remis de son intoxication par les sucs déasiens. Il n'avait

recouvré qu'une faible part de ses forces. Il tenait à peine debout. Il avait l'air de danser sur place, alors qu'il était à la recherche de son équilibre. Il titubait toutes les dix secondes et se cognait contre Boris. D'une minute à l'autre, il pouvait basculer au milieu des chiens qui assiégeaient le rocher avec une vigilance nonchalante. De plus, le gourdin semblait de plus en plus mal assuré dans sa main. Les coups qu'il portait quand un assaillant se manifestait devenaient imprécis au point que Boris se demandait s'il n'allait pas recevoir une volée de massue à travers les épaules ou les jambes.

Lui-même tombait de fatigue. Ses mains et ses genoux tremblaient... Il avait réussi au-delà de ses espérances. Il avait sauvé le massa, communiqué puis fait alliance avec lui. Une camaraderie de combat était en train de naître entre eux, il en aurait juré. Quelques heures plus tôt, il n'osait même pas rêver d'un tel succès. Mais ses chances de gagner le pari jusqu'au bout et de s'en sortir vivant diminuaient de minute en minute. Le massa n'en pouvait plus. Lui-même se sentait brisé. Et il avait honte de son manque de résistance. Quelques larmes de rage se mêlaient peut-être à la sueur qui coulait sur ses yeux. Il voulait vivre pour se servir de cette expérience. La prochaine fois... Mais y aurait-il une prochaine fois ?

Si les chiens avaient eu l'intelligence de se lancer tous ensemble à l'attaque, ils auraient enlevé la position en quelques secondes et ils auraient pu se gaver de chair humaine à s'en étouffer. Mais ils tournaient autour du rocher, flairaient des pistes par-ci, par-là, finissaient de dévorer leurs congénères tués par le couteau de Boris ou le gourdin de Grant ou bien se chamaillaient avec hargne. Repus, quelques-uns s'étaient même endormis. Ils étaient en tout plus de trente. Une demi-douzaine attaquant les deux humains, ceux-ci étaient perdus. Et ils le savaient. Jusqu'à présent, quand une bête bondissait à l'assaut du rocher, les autres observaient. « Mais, pensa Boris, si un seul prend pied sur le rocher quelques secondes, un deuxième suivra, puis la moitié de la bande et... » Il rectifia cependant son point de vue sur la situation. Le soleil avait jailli derrière la forêt. Les secours allaient arriver. « Tes chances de t'en sortir ne diminuent plus. Elles augmentent à chaque seconde. Jomberg et ses hommes sont sûrement en route. Ils sont peut-être à un kilomètre, à cinq cents mètres... »

— Soif ! fit le massa.

C'était le premier mot véritable qu'il prononçait. Il répéta en faisant claquer sa langue : « Soif, soif, soif... » Et Boris pensa : « Si on s'en tire, mon capitaine, je t'offre une bouteille de vin mousseux dans un estaminet de parade ! » Il pouffa. Ce surnom lui plaisait. Capitaine... Il ne savait pas, il ne saurait sans doute jamais pourquoi il l'avait donné à son ami le massa. Il avait au fond de la mémoire toutes sortes de

références qui échappaient à sa conscience.

— Oui, capitaine, dit-il. Moi aussi, j'ai soif. Il faut tenir.

Un mot lui vint dans la langue codée des Boamiens et il le prononça sans en connaître le sens exact : « *Stikit !* » Quelque chose comme : « Ne bouge pas... » Ou mieux : « Tiens bon ! » Mais c'était une consigne dérisoire. « Le pire, songea-t-il, c'est que nous n'avons même plus la force de tenter une sortie vers les fourrés ou vers la faille. » Non, ce n'était pas ça le pire. Boris le reconnut. Il avait perdu la foi. Il ne pouvait plus retremper son espoir, sa confiance dans la prière. Et cela, c'était pire que tout.

Boris eut un coup au cœur. Il avait vu bouger quelqu'un ou quelque chose, sous les hêtres et les érables, au bord de la falaise. Déception : ce n'était qu'un petit chien, qui allait et venait, n'osant pas rejoindre les autres en bas. « Du renfort pour *eux !* » pensa-t-il avec amertume. Il frotta sa paume contre son pantalon, sortit de sa poche un mouchoir brodé, cadeau de Marie-Page, qu'il caressa avec tendresse. Il hésitait à le souiller. Mais déjà des empreintes sanglantes s'étaient imprimées sur l'étoffe blanche et douce. Et il lui fallait essuyer le manche de son couteau pour avoir l'arme bien en main. Il se résigna et en profita pour lancer un message à sa mère, par la pensée. S'il avait été un vrai Boamien, le message serait peut-être parvenu à travers l'espace jusqu'au village.

Des harles se mirent à piailler dans la forêt. Quelques chiens levèrent la tête. L'un d'eux, qui semblait le leader, aboya d'un air agacé. Boris pouvait maintenant observer ses ennemis car le jour avait atteint le fond du ravin. Ils lui paraissaient moins redoutables que dans la nuit. Illusion, sans doute. Et il ne les aurait pas crus si nombreux. « Combien sont-ils au juste ? Quarante ? » Son cœur se serra. Il en voyait maintenant d'autres en haut de la falaise, qui ne demandaient pas mieux que de se joindre à la curée. Il avait espéré un moment qu'une partie de la bande quitterait le ravin pour aller à la chasse aux harles. Mais les dindons sauvages se perchaient à la moindre alerte. C'étaient des proies difficiles. Un renard ou un loup isolé et adroit pouvait les surprendre. Pas une bande de chiens... Et les chiens devaient le savoir. Ils ne faisaient pas mine de se déranger. Ils ne lèveraient le siège que contraints et forcés.

Pourtant, une certaine inquiétude se manifestait parmi quelques-uns. Les plus vieux peut-être. Le jour les avait surpris loin de leur territoire et... « Et qui sait s'ils ne sont pas en train de flairer l'approche des humains ! » Boris reprit espoir. Où se tenaient les chiens sauvages pendant le jour ? Dans la plaine ou dans les ruines.

Jamais en forêt, comme les loups. Ce qui les retenait, c'était l'odeur du sang. Et surtout la présence du massa, leur ennemi héréditaire.

— Stikit, capitaine ! dit-il au massa.

Capitaine répondit : « Yea... » Ce qui ne voulait rien dire. Il vacillait de plus en plus sur ses jambes. Il se mit soudain à genoux, pour ne pas tomber. Boris frémit. Ce geste pouvait donner aux chiens le signal de l'attaque. Oui, la horde tout entière bougeait. Quelques mufles se tendirent, babines retroussées vers les deux assiégés.

Boris regarda sa montre. Elle était arrêtée à quatre heures et demie. Il avait dû la cogner en grim pant sur le rocher. Elle semblait fêlée. Hors d'usage peut-être. Il éprouva un regret poignant, comme s'il avait, en perdant l'ultime legs de Gregori Antgordine, perdu celui-ci une deuxième fois.

Les chiens se rassemblaient en grondant. Ils allaient lancer une attaque massive. Boris examina une nouvelle fois, en toute hâte, la situation. Il pouvait s'en tirer – seul. En abandonnant le malheureux massa à bout de forces... Il pouvait sauter sur un autre rocher, plus petit : un bond de deux mètres, pas très difficile. Et de là, courir en trois ou quatre secondes à la faille qu'il avait franchie la veille. Il avait une chance sur deux d'arriver au passage avant les chiens, qui auraient de la peine à le suivre. À cet endroit, il pourrait s'accrocher à la falaise et trouver une position sûre, bien qu'un peu inconfortable. Et pendant sa fuite, les chiens s'acharneraient sur le massa. Celui-ci n'était pas un véritable être humain. Dommage pour lui, mais...

« Oui, je vais le faire », pensa Boris. La tentation fut très forte. Trop forte... Il aurait pu sauver sa vie en sacrifiant sa destinée. Il le sentait. Il résista.

Il aurait pu aussi s'accrocher à l'une des branches de houx arborescent et sauter en se balançant au milieu du fourré. Cela aussi était faisable. Il lui fallait trouver le moyen de protéger son visage avec sa veste. Le massa le suivrait peut-être de ce côté, s'il lui en donnait l'ordre en langue codée. Mais il se déchirerait le corps et la face en retombant sur les épineux. Il serait alors trop mal en point pour aller plus loin. Et il ne serait qu'à trois ou quatre mètres au plus à l'intérieur du fourré : les chiens pourraient l'atteindre en se glissant sous les branches basses... De toute façon, il mourrait là.

Boris lui-même serait cruellement blessé, mais il réussirait sans doute à se traîner plus loin, hors de portée des chiens. Comme il était insensible au venin déasien, il avait neuf chances sur dix de se sauver. Tant pis pour le massa.

Et les chiens attaquaient. Dans l'esprit de Boris, le temps s'était comme figé. Courbé, tendu, le jeune homme voyait les bêtes bondir au

ralenti. Il se prépara à glisser son couteau dans sa ceinture, pour saisir à deux mains une grosse branche, qu'il avait déjà dépouillée de son feuillage. Capitaine se tourna vers lui la bouche ouverte, le regard suppliant. C'était la première fois que Boris voyait son compagnon en plein jour. Le front bas, les arcades sourcilières avancées, la mâchoire prognathe évoquaient les dessins d'hominidés, ces demi-singes que Boris avait observés chez Lori Lazan, quand il était l'élève du vieux Boamien. Mais le regard qui se fixa sur lui deux ou trois secondes était humain. Pleinement. Plus humain que celui de Bert Djendry, le sergent instructeur de la milice !

Le massa était un homme. Il ne pouvait pas l'abandonner. C'était aussi simple que cela.

Et les chiens attaquaient. Presque en silence. Capitaine abattit son gourdin. Il y eut un bref glapissement. Ils étaient maintenant dix ou plus autour du rocher. L'assaut. La curée. Boris repoussa une bête d'un coup de pied au mufle, il en frappa une autre d'un coup de couteau bien ajusté au défaut de l'épaule. Il se redressa aussitôt, sauta en arrière pour éviter une mâchoire qui avait failli se refermer sur sa cheville. Il réussit de justesse à garder son équilibre. Un maigre berger prit pied sur le rocher. L'air famélique, babines retroussées sur des gencives rouges et des dents aiguës, les yeux exorbités, hargneux et monstrueux. Une bête folle... Le massa, mordu à la main, poussa un cri sauvage, mi-humain, mi-animal. Un cri de souffrance est-il jamais tout à fait humain ?

La plainte trouva un écho profond dans la mémoire de Boris. Sa mémoire seconde, tombée du sac de vie. L'arme du dernier recours : le cri sacré des Boamiens ! Il se souvint : un long appel rauque *qui imitait la voix du dieu Goar*. Qui était à Goar ce que le miroitement était au Sombre Éclat. Il connaissait le cri. Déjà, sa gorge se fermait, sa respiration se bloquait, ses poumons se tendaient pour chasser l'air, en un effort brutal et douloureux. Le son était dangereux, parfois mortel, il le savait. Non seulement pour ceux qui l'entendaient, mais pour celui qui l'émettait et qui en était changé.

Le cri sacré des Boamiens était l'ancien nom du dieu : Goer. On rappelait aussi Goer-de-la-Terre, comme le Sombre Éclat était le Seigneur Unique de la Terre et des Hommes. Mais le mot « Goer » était bien trop terrible pour qu'on pût le prononcer communément. Il avait fallu modifier le nom vulgaire de Dieu, devenu Goar. La puissance du nom ancien avait été ainsi préservée et peut-être exaltée.

Et Boris cria de toutes ses forces : « Goer ! » Ses oreilles se mirent à

siffler. Il fut sourd aux trois quarts. Il lui sembla que le massa hurlait à son tour, imitant le cri sacré, le cri de mort. Le chien qui s'était jeté sur Boris stoppa aussitôt son attaque. Son corps se raidit alors que sa mâchoire mollissait. Il retomba sur le rocher, où il s'aplatit pour ne plus bouger. Deux ou trois autres bêtes, qui avaient entrepris l'escalade, se laissèrent retomber sur le sol. Le gros de la troupe, en bas, s'agita et commença à reculer.

S'il ne tuait pas, le cri secret des Boamiens terrifiait, paralysait, suscitait la panique, déclenchait la fuite ou la soumission, chez les hommes et chez les animaux. Il était la voix du dieu. La seule défense consistait à répéter le cri, à l'imiter, si l'on pouvait. Les chiens ne pouvaient pas. Le massa en était capable. Et il le fit.

Stupéfiant. Une telle capacité d'imitation chez un être qui ne savait que manier le gourdin et bredouiller : « Massa, massa, massa... » Le capitaine Grant était-il à la fois un homme déguisé et un super-singe ?

Boris cria encore, à se déchirer la gorge. Le massa l'imita de nouveau, à la perfection, en produisant un son aussi pur mais plus fort. Le nom ancien et mystique de Dieu monta encore deux fois sur le ravin. Ce fut une déroute totale chez les assaillants. Le leader des chiens rappela sa horde en gémissant et trotta vers le passage, à l'autre bout de la falaise. « Pourvu qu'ils puissent remonter ! » pensa Boris. Et il lança un troisième cri pour les chasser. Il vit le massa se dresser, le poing levé et la bouche ouverte, mais il ne l'entendit pas. Il avait un bruit de forge dans la tête. Un vertige le fit chanceler. Il tomba en tournoyant contre son compagnon, qui le retint pour l'empêcher de rouler dans le fourré.

— Merci, capitaine Grant ! murmura-t-il.

Et il pensa : « Qu'est-ce qu'on ne pourrait pas faire avec une armée de massas ! »

« Écoute-moi, Boamien ! » dit une voix forte dans sa tête.

CHAPITRE IX

Boris resta demi conscient – demi inconscient – plusieurs dizaines de secondes. Peut-être une minute ou deux. Quand son trouble fut dissipé, il eut l'impression que la lumière avait changé. Elle était plus vive, plus claire, plus froide, avec quelque chose de métallique, de... À moins qu'il eût changé lui-même et qu'il la vît d'un œil différent.

Il se souvint de cette lumière. Il l'avait connue en rêve une fois. Et dans son rêve, il se croyait immortel. La mort n'existait plus ou n'avait plus de sens. Il retrouva dans sa mémoire une qualité spéciale attachée à la lumière du rêve d'éternité. Et il la ressentit en même temps. C'était une clarté fraîche et acide. L'aube encore froide d'une chaude journée de printemps... L'opposition chaud-froid rappelait l'opposition lumière-ombre dans la nature du Sombre Éclat.

Presque aussitôt, il VIT.

Il vit quelque chose ramper dans le ravin, au pied de la falaise, à cinq ou six mètres de son rocher. Non, cela ne rampait pas. Cela paraissait glisser très vite mais restait immobile. C'était animé d'une sorte de vibration. C'était un cylindre, un câble, un serpent... constitué d'une multitude de sphères minuscules ou d'anneaux... sombres et brillants... pareils à des boules d'acier... alignées de façon rigoureuse. On eût dit un serpent de mercure, qui semblait glisser en ondoyant à toute vitesse et pourtant ne bougeait pas.

Boris tomba à genoux sur le rocher, amortissant la chute avec ses paumes ouvertes. Il avait lâché son couteau. Il se tint dans cette position, haletant, le souffle perdu, fasciné par le phénomène. *Un miroitement !* Il était en train d'observer son premier miroitement... Il avait appelé Goar à son secours – en lui donnant son nom secret – et le dieu des Boamiens l'avait sauvé. Maintenant, le Sombre Éclat était là, pour tirer vengeance de sa trahison ou pour... Non, non. C'était autre chose, qu'il ne comprit pas tout de suite.

Une émotion ardente, douce et folle explosa dans son corps et dans son âme. Il ressentit une chaleur intense à la racine du nez, un aiguillon de plaisir au milieu de la colonne vertébrale et d'autres pointes d'excitation, vives et fugaces. Il ne sut même pas qu'il pleurait, que les larmes noyaient ses yeux. Il s'étendit sur le rocher comme si son corps se défaisait et coulait. Sans transition, la joie s'envola. Une terrifiante tristesse tomba sur le ravin et l'enveloppa.

À la fois, l'épreuve du jugement et la menace du néant ! *Tu viens du froid et tu retourneras au froid...* Il fut dans les forêts sombres de Boam, où régnaient les syges égorgeurs. Il fut un syge. Puis un loup solitaire sur la neige. Un loup solitaire dans la nuit éternelle, et qui hurle et qui hurle... Les mains crispées sur la poitrine, il essaya de dénouer l'étreinte qui lui broyait le cœur.

La tension s'évanouit d'un coup. La tristesse se dissipa.

Il entendit alors la musique des maîtres du temps, des porteurs d'âme, des Boaras. La musique de Goar. C'était un air de flûte, doux et grinçant, modulé et lancinant. Les notes évoquaient un ululement d'oiseau de nuit, une plainte de métal étiré, le crissement d'un insecte éveillé par le printemps, le murmure d'une fontaine perdue, l'appel désespéré du dernier loup... et bien d'autres sons, familiers, mystérieux, ineffables. Tous les sons de la Terre et de l'éternité.

En un instant, il mourut et il ressuscita. Il fut un Goar de Boam, un fidèle Boamien de Goar. Traversé et emporté par la musique ardente et suave, langoureuse et véhémence... il mourut, ressuscita et connut le nom ancien de Dieu. Puis il fut de retour dans le ravin.

Il sut que les dieux s'affrontaient à côté de lui, pour lui ou par lui. Il comprit que le vaste combat qui se livrait sur toute la Terre était celui des dieux comme celui des hommes. Il connut son destin, la part qu'il prendrait à ce combat, la nécessité de choisir son camp. Il avait choisi Goar, le dieu des Boamiens, dont le nom ancien, le nom secret et terrible était Goer. Mais il ne pourrait jamais renier tout à fait le Sombre Éclat, le Seigneur de sa mère et de son village. Et tout en combattant, toujours, il rêverait à l'impossible paix, à la grande réconciliation des dieux et des hommes.

Le Ravin de la Fontaine perdue serait fameux et révééré comme un des hauts lieux où les puissances qui se disputaient la Terre et peut-être l'univers s'étaient rencontrées pour se reconnaître et se mesurer.

Boris se laissa glisser du rocher, il trébucha sur un cadavre de chien, chercha du regard le massa qui avait disparu. Un lourd silence pesait sur la forêt où les oiseaux et les insectes même se taisaient. Un silence d'outremonde, amplifié pour Boris par le bourdonnement de fièvre qui emplissait sa tête.

Puis la vie se ranima peu à peu. Il entendit un clapotement du côté de la fontaine perdue. Il marcha jusqu'à la faille et il vit le massa, qui avait réussi à franchir le passage, très occupé à laver ses blessures dans le ruisseau.

— Capitaine Grant ! cria-t-il.

Le massa répondit par un geste et un grognement amicaux. Boris le rejoignit et s'agenouilla près de la source. Il s'agenouilla et but dans ses mains l'eau gorgée de sucs déasiens qui pouvait étancher sa soif et nourrir son sac de vie. Épuisé, il s'étendit sur la berge moussue pour dormir.

Il était encore tout hébété de sommeil lorsque surgirent les archers vêtus de pourpoints noirs à parements rouges. Il reconnut avec stupeur les uniformes de la Haute-Maison de Slanvar. Pourquoi ces hommes étaient-ils là, dans cette forêt si proche d'Arc-du-Loup ? Pourquoi Nina et Gros-Ben n'étaient-ils pas revenus, avec Maître Jomberg et ses miliciens ?

Il ne voyait qu'une explication plausible. Ceux du village n'avaient pu traverser la forêt des harles parce que les soldats de Slanvar l'occupaient. Dans quel but ? Slanvar se préparait-elle à envahir Terraube ? Après Gemel et Ordentrag !

Le commando paraissait fort d'une quinzaine d'archers. En plus de leur arc, certains de ces hommes possédaient des fusils à canon court et des lance-rayons. Ils avaient atteint le fond du ravin par le côté le plus abrupt, à l'aide d'une échelle de corde. Deux ou trois avaient franchi la faille ouverte dans l'éperon qui le coupait en deux et examinaient les cadavres des chiens que Boris et Grant avaient tués. D'autres encerclaient le massa, couché par terre au bord du ruisseau et entravé par des liens qu'on lui avait jetés dans les jambes. Boris eut peur pour son compagnon.

— Ne le tuez pas ! cria-t-il. C'est *mon* massa. Il est intelligent. Je suis... un plein-sujet d'Arc-du-Loup. Je... Nous ramassions des champignons. Nous sommes descendus ici pour boire et nous avons été attaqués par une bande de chiens sauvages. Nous nous sommes défendus et... nous les avons mis en fuite.

— *On sait comment tu les as mis en fuite, sale Boamien !* dit le chef des archers avec mépris.

Comme Boris ne répondait pas, il insista :

— Tu vas nier, peut-être ? On t'a entendu pousser le cri de mort des Boamiens. Trois fois au moins !

— Je ne suis pas boamien, dit Boris.

— Tu veux nous faire croire que c'est le massa qui a lancé le cri ? Ou qui encore ?

— Quel cri ?

Le sergent arbora une mine farouche.

— J'ai entendu le cri une fois. Je le reconnâtrai toujours. C'est quelque chose qu'on n'oublie pas. Aucune gorge humaine ne peut produire ce son-là ! ajouta-t-il avec emphase.

Boris prit le parti de nier jusqu'au bout. Il ne voyait pas d'autre moyen de se sauver, maintenant. D'après ce qu'il savait, les gens de Slanvar traitaient les Boamiens avec une extrême cruauté. Alliés de Gandara, ils admiraient la reine Lha-Antella et s'efforçaient d'appliquer ses méthodes de persécution, voire d'extermination.

— Je suis aussi humain que vous, dit Boris au sergent. Je suis un homme ordinaire.

Le chef des archers haussa les épaules.

— Ils disent tous ça. Un de mes soldats est devenu fou. Il s'est enfui dans la forêt. Je ne sais pas si on le retrouvera. Et si on le retrouve, on sera peut-être obligé de le tuer !

— Je n'y suis pour rien, plaida Boris.

— C'est ton cri, renard ! Tu le sais bien. Encore heureux que tu n'aies touché qu'un seul des nôtres. Mais tu le paieras, crois-moi. Tu vas venir avec nous. Je crois que tu es une bonne prise. Il n'y a pas un Boamien sur cent qui connaît le cri de mort. On l'appelle le cri secret. Un secret perdu ou presque. Par chance... Tu t'expliqueras devant le Tribunal Sombre, à la petite maison du Seigneur de Maranover. Maître Shanj en connaît plus que n'importe qui sur les Boamiens. Il te fera parler.

« Oui, tout ce que je sais, et ce n'est pas rien. Je le dois à Maître Shang, le premier guetteur de notre Maison. Tu t'étonnes, petit renard ? Le sergent Forai a failli devenir un guetteur reconnu, avant de se tourner vers la carrière des armes. Une bonne carrière aussi. Sans ma formation théologique, je n'aurais peut-être pas compris que tu étais un sorcier boamien. Et ta capture va peut-être m'apporter l'avancement que je mérite. Tout sert dans la vie... »

— Sergent, dit Boris, si vous pensez que je suis un Boamien et que j'ai lancé le cri secret, le cri de mort... vous ne craignez pas que je recommence et que je vous tue ? Ou bien que je vous rende fou ?

Le sergent Forai éclata de rire. C'était un homme trapu, au visage carré sous un collier de barbe blonde. Ses yeux bleus brillaient de malice. Il devait aimer la bonne chère, la bière, les femmes, les enfants et les animaux. Mais les Boamiens n'étaient pour lui qu'une espèce nuisible à extirper. Il faisait son devoir. Il avait la conscience pure et l'âme en paix.

— Je ne suis pas si bête que tu crois ! D'abord, tu as crié trois fois.

Je connais la loi secrète des Boamiens. Tu ne peux pas lancer un autre cri avant longtemps. Ou si tu le fais, ça ne servira à rien. Ton dieu ne se dérangera pas... Et puis nous, nous tous, t'avons entendu, trois fois aussi. Grâce au Seigneur de la Terre, nous étions assez loin et un seul des nôtres a été touché par ton cri. Maintenant, nous sommes immunisés. Pour longtemps... pour toujours peut-être. Maître Shanj le dira.

« Bon. Seulement tu as posé cette question et ça suffit à prouver que tu es un Boamien ! »

— Mais non, argua Boris, ça prouve au contraire que je ne suis pas un Boamien.

— En tout cas, tu discutes bien comme un vrai Boamien !

— Je suis du village d'Arc-du-Loup. Maître Witz notre doyen des guetteurs pourra certifier que je ne suis pas boamien.

— Je me moque de ton Maître Witz. Tu raconteras tout ça à Maître Shanj quand tu seras devant le tribunal. Maintenant, à l'échelle. Monte ! Et n'essaie pas de nous jouer un tour de renard. Ou plutôt, essaie donc : ce sera une preuve de plus contre toi !

Boris cessa de discuter. Il était trop fatigué. Et le sort de Grant le préoccupait plus que le sien dans l'immédiat.

— Qu'allez-vous faire de mon massa ?

— Il a l'air solide, dit le sergent en souriant. Il n'est peut-être pas aussi intelligent qu'un renard, mais sûrement plus qu'un bœuf. Et presque aussi fort... Nous étions justement à la chasse aux massas. Notre Ser a décidé de les dresser à travailler dans les champs et les fabriques. Bonne idée, hein ? La terre manque de bras, en attendant l'Âge d'Or !

CHAPITRE X

Boris Antgordine entra ainsi, en ce début d'été 2012, à l'âge de vingt et un ans, dans la période décisive de sa vie. Six mois terribles en attendant l'Âge d'Or auquel il ne croyait pas. L'Âge d'Or n'était pas pour les renards... La période la plus noire et aussi la plus chargée d'espérance. Car sa voie, il en avait le sentiment profond, était désormais tracée. Ce serait celle de tous les Boamiens, fidèles de Goar, et elle le conduirait à Boamgoar, la cité mythique de l'avenir, quelque part vers le sud.

Il avait appelé Goar par son nom ancien et secret. Le dieu était venu et l'avait sauvé des chiens. Puis il lui avait dit : « Écoute-moi, Boamien ! Voici : tu te rendras à Boamgoara avec tous les tiens. Je te donne rendez-vous dans cette ville. »

« Avec tous les miens ? »

« Oui, avec tous les tiens. »

« Comment trouverai-je la ville ? »

« Tous les Boamiens du continent sont sur la route de Boamgoara ou y seront un jour. Nul ne pourra ignorer où se trouve la ville. »

« Quand devrai-je partir ? »

« Quand tu seras prêt. »

« Comment saurai-je que je suis prêt ? »

« Quand le temps sera venu, tu le sauras. Il n'est pas utile que tu arrives à Boamgoar avant la date que les infidèles ont fixée pour leur Âge d'Or. »

« 2000 ? »

« Environ... »

Boris se demandait si le dieu des Boamiens lui avait parlé ou s'il avait pris inconsciemment ce souvenir dans son sac de vie. Alors, l'appel ne se serait pas adressé à lui, mais à Lori ou à Tella et il eût été vieux de plusieurs années.

« L'appel était pour moi, pensait-il dans le camion qui l'emmenait à Maranover. Le Sombre Éclat a dû l'intercepter et c'est pour cela qu'il est venu me tenter à son tour par un miroitement. C'est clair. Je dois choisir entre l'Âge d'Or, c'est-à-dire le paradis du passé, et Boamgoar,

le monde du futur. »

En réalité, il n'avait pas le choix. Son sac de vie avait fait de lui un Boamien, pour l'éternité... Il devait aller jusqu'au bout de sa destinée de Boamien.

... Tout en sachant que la tentation du Sombre Éclat et de l'Âge d'Or existerait toujours.

Il devait aller à Boamgoar. Mais il prenait malgré lui un chemin détourné. Le camion l'emportait à Maranover, un bastion de la haute et puissante Maison de Slanvar. Pieds et mains liés, au milieu d'une vingtaine d'autres prisonniers de tout âge et de toute condition, quelques-uns blessés, mourants, la plupart gémissant de faim, de soif, de douleur... Et il méditait sur l'avenir sans pareil qui l'attendait au bout de son destin.

Il échangea quelques mots avec un prisonnier nommé Haroun, qui semblait comme lui très occupé de son univers intérieur et se mettait de temps en temps à psalmodier des litanies bizarres dans une langue inconnue. Parmi les autres, il y avait une famille de Boamiens comprenant un couple, un vieillard et un enfant. Un petit garçon de huit ou dix ans, mince, frêle, avec la peau très claire et de longs cheveux noirs qui tombaient sur son visage couleur de craie et cachaient à demi son regard fiévreux. Il se nommait Jack. Il ne répondait que par des soupirs et des monosyllabes aux questions inquiètes et incessantes de sa mère. Le vieillard maugréait dans sa langue, que Boris comprenait assez bien.

— Tant pis pour nous ! Au lieu d'attendre l'Âge d'Or avec les geckos, nous aurions dû être depuis longtemps sur la route de Boamgoar !

— Taisez-vous, vieux fou ! s'écria la femme. Boamgoar n'a jamais existé que dans la tête de tous ces cinglés de domologistes !

L'homme et l'enfant – le père et le fils – se taisaient. Puis le petit Jack se mit à vomir et se plaignit de la soif.

— Puisque tu es le seul d'entre nous à avoir les mains libres, dit Boris, prends ma gourde à ma ceinture et bois.

La gourde était aux trois quarts pleine. L'enfant se désaltéra, puis sur l'ordre de Boris, donna une gorgée à chacun des autres prisonniers. Un des braconniers ligotés au fond du camion essaya de prendre la gourde. Il ne réussit qu'à la renverser. Ce qui restait du contenu se répandit sur le plancher. Un archer qui veillait sur le capot balança son fouet par un trou de la bâche. Boris eut la joue zébrée. Son œil gauche fut aussi légèrement touché. Puis le Slanvarien appela son camarade et ils descendirent tous les deux de leur perchoir pour

attacher les mains de l'enfant boamien.

— Oh, fit l'un des soldats, ça pue la déase ici !

Il vit la gourde renversée. L'eau que Boris avait puisée à la fontaine perdue contenait en effet beaucoup de suc déasien. L'archer de Slanvar demanda à qui était la gourde. Boris se désigna. Il faillit ajouter : « J'ai puisé cette eau dans la forêt sombre, ça ne prouve rien contre moi ! » Mais par solidarité avec ses compagnons boamiens, qui n'avaient rien à prouver, il se tut.

Le voyage fut long et difficile. Le convoi arriva à Maranover au crépuscule. Les prisonniers n'avaient pas mangé et à peine bu depuis leur départ et, pour certains, depuis beaucoup plus longtemps. Au moment de descendre, le père du petit Jack, qui se nommait Anton, s'adressa à Boris en boamien.

— Le jour du jugement est proche. Je regrette mes fautes. Et toi ?

Boris eut un mouvement de révolte et de colère.

— Je ne regrette rien !

Le sergent Forai reparut et intervint pour que Boris fût placé avec les Boamiens, une dizaine en tout.

— Toi, on va te garder pour la reine ! Vous ne savez pas ? ajouta-t-il en élevant la voix pour être entendu de tous les prisonniers. La reine Lha-Antella vient prochainement nous rendre visite à bord de son grand aéronef... Vous autres, les Boamiens, serez chargés du spectacle. Elle sera sûrement ravie. Il est prévu aussi, à l'occasion, de rouer quelques bracos !

Il remarqua alors l'enfant, s'approcha, lui prit le menton pour l'examiner dans les yeux. Jack, d'instinct, baissa les paupières.

— Dommage, dit le sergent. C'est un bel enfant, dommage que ça soit de la pourriture boamienne au fond !

Boris ne protesta pas au sujet de son identité. Il était prêt à s'avouer boamien pour ne plus quitter Jack et sa famille. Il partagerait le sort des Boamiens, quel qu'il fût. Enfin, on verrait. Il était aussi décidé à s'évader et à sauver en même temps son jeune compagnon. Ne sachant que faire du mystérieux Haroun, les archers le mirent aussi avec les Boamiens.

— Ne t'inquiète pas, dit le sergent Forai à un de ses hommes, il saura bien couiner devant la reine !

Les massas, entassés à plus de trente par camion, débarquaient aussi, en grondant de colère ou de peur. Ils levaient le poing en esquissant le geste de brandir un gourdin. Un gourdin qu'ils n'auraient sans doute jamais plus, puisque Slanvar voulait faire d'eux des

manœuvres, des esclaves. Boris chercha du regard son brave compagnon de la nuit. Il ne le vit pas. Tous lui parurent à la fois grotesques et pitoyables. Il s'efforça d'oublier son grand projet, qui resterait à jamais inabouti. Les massas se mirent en marche vers leur triste destinée, sous la menace des fusils et des lance-rayons, maniés par quelques archers de Slanvar.

Débarrassés de leurs liens, les prisonniers humains furent alignés sur une colonne et ils partirent à leur tour vers une destination inconnue. La plupart traînaient les pieds et boitaient bas. La pluie se mit à tomber, simple bruine du soir pour commencer et bientôt averse drue. Les vêtements trempés de Boris collèrent à sa peau, frottèrent les blessures produites sur tout son corps par les piqûres de houx qui s'étaient enflammées faute de soins. Il aurait fallu les baigner avec des sucs de végétaux déasiens : c'était une forme d'homéopathie que connaissaient les Boamiens. Mais Boris n'avait qu'un seul remède sous la main : l'oubli de la douleur. Les Boamiens y excellaient aussi... À côté de lui, le père de Jack qui tentait de porter son fils commença à trébucher sous le poids de l'enfant. Boris lui prit Jack et le jucha sur ses épaules. Ni l'un ni l'autre ne protestèrent.

— Tu es léger comme une plume de harle ! dit-il à l'enfant.

— Mon père est malade, répondit Jack en boamien. C'est pour ça qu'il ne peut pas me porter. Est-ce que tu comprends notre langue ?

— Oui.

— Tu es un vrai Boamien ?

— Peut-être.

Baissant la voix, l'enfant murmura à l'oreille de Boris :

— Mon père est un noble boamien. Son nom est Serge, comme le grand ancêtre sur Boam. Serge Haden. Mais il est très malade et je crois qu'il va mourir. Oh, ça ne fait rien puisque nous allons tous mourir bientôt. Mon grand-père, ça n'est pas grave, il n'en a plus pour longtemps, de toute façon. Il s'appelle Timothy Haden. Il est très, très vieux. Mais il n'est pas noble.

— Je ne comprends rien à ces histoires de noblesse, dit Boris. Tu crois que c'est important ?

— Non, convint Jack. Mon père est noble par ma grand-mère. Mais elle est morte. C'est son esprit tanien, maintenant. Quand j'aurai douze ans, j'aurai un esprit tanien. Est-ce que tu as un esprit tanien ?

— Tais-toi ! souffla Boris.

L'enfant garda le silence un moment. La colonne s'engagea sur un sentier forestier, entre les troncs serrés des hêtres et des sapins.

L'obscurité devenait de plus en plus épaisse. À l'est, une faible clarté perçait à travers les feuillages, annonçant le lever de la lune. Les gardes slanvariens marchaient le long de la file en balançant de grosses lanternes à alcool. À l'arrière, suivait un véhicule tout terrain, muni d'un projecteur dont le faisceau se posait de temps en temps sur les prisonniers comme un doigt accusateur. De gros chiens-loups au poil fauve allaient et venaient le long du sentier et au bord du bois, grondant et montrant les dents lorsqu'un prisonnier faisait un faux pas ou s'écartait une seconde... Le sentier devint boueux et glissant. Les derniers de la colonne avaient de plus en plus de mal à tenir debout. Boris devait en outre se courber pour éviter les branches basses qui fouettaient le visage du petit Jack.

— Ma mère est jeune, elle, dit soudain l'enfant. Je ne veux pas qu'elle meure !

Boris ne répondit pas. Il songeait à s'évader avec Jack. Il se demanda quelles chances il avait de réussir s'il lui fallait emmener aussi les parents ! Et le grand-père ! Et le massa ? Il aurait bien voulu retrouver le capitaine Grant et le sauver de l'esclavage... Pour le moment, tout cela n'était qu'un rêve fou. Il eut une pensée désolée pour sa mère. Il avait pris des risques, comme si elle n'existait pas. Et ses amis d'Arc-du-Loup ? Au fait de sa disparition, connaissaient-ils exactement son sort ? Même dans ce cas, ils ne pouvaient rien pour lui. Il était maintenant à plus de cent kilomètres de son village, en plein territoire slanvarien.

Maître Witz, peut-être, pourrait intervenir en sa faveur. En tant que prêtres du Sombre Éclat, les guetteurs avaient une certaine influence hors de leur Maison. Ils communiquaient entre eux, d'une région à l'autre. Non, Boris renonça à cet espoir. Maître Witz, au mieux, pourrait certifier qu'il n'était pas boamien. Or il avait choisi d'être un Boamien, solidaire des Boamiens persécutés.

L'enfant se laissa aller en arrière, en s'accrochant aux épaules de Boris : il eut ainsi la bouche près de son oreille.

— Tu nous aideras, toi ?

— Oui ! promit Boris de tout cœur.

— Comment t'appelles-tu ?

— Boris Antgordine.

— C'est pas mal. C'est un nom boamien ?

— Je ne sais pas.

— Si tu es un vrai Boamien, tu dois avoir un esprit tanien ?

— Tout le monde doit en avoir un ?

— C'est dur pour une grande personne de vivre sans un compagnon intérieur, expliqua l'enfant sur un ton docte. Moi, je n'avais qu'un chien. Je crois que les soldats l'ont tué. Quand on sera arrivés, ils vont nous priver de déase. Alors, les esprits taniens mourront... Oh, je dis des bêtises. Ils ne peuvent pas mourir puisque ce sont les esprits des morts !

Il ajusta sa position et poursuivit son babillage.

— Tu sais, mon père se fait appeler Anton. C'est pour cacher qu'il est noble. On ne doit pas dire qu'il s'appelle Serge, comme le grand ancêtre de Boam. Tu le diras pas, hein ?

— Non.

Boris avait compris que l'enfant parlait pour oublier la faim, la soif et la peur. L'obliger à se taire eût été trop cruel.

— Plus bas, lui dit-il. Je t'écoute, mais je ne peux pas te répondre. Il ne faut pas qu'on nous entende !

Un fouet manié par un soldat claqua à proximité. Boris eut les jambes cinglées par le coup. Il serra les dents. Ce n'était qu'un début. Il connaîtrait d'autres supplices que la marche forcée, à jeun sous la pluie... Les soldats guidaient maintenant la colonne sur un sol déboisé, hérissé de chicots de buissons et de copeaux tranchants, entre les troncs abattus et les broussailles déchiquetées et à demi incendiées. Des fumerolles montaient de-ci, de-là. Une faible odeur de déase-base, soulevée par l'averse, flottait dans l'air battu par la pluie et le vent. Boris comprit que les prisonniers étaient employés au nettoyage d'une forêt *sombre*, c'est-à-dire envahie par les végétaux taniphiles. Slanvar imitait Gandara en détruisant de façon systématique la flore déasienne. C'était le plus sûr moyen de faire disparaître la société boamienne. Avec l'extermination des Boamiens eux-mêmes, naturellement !

— À ton avis, Boris Antgordine, demanda Jack, est-ce que je suis noble comme mon père ?

Boris retint son souffle. La fatigue lui coupait les membres et des douleurs en tout genre déchiraient son corps. La soif brûlait sa gorge et les crampes de la faim lui cisaillaient le ventre. Il ne put retenir un mouvement de colère.

— Ne m'emmerde plus avec ça !

L'enfant se mit à rire.

— Je t'embête, hein, avec mes questions ? Mais c'est parce que je vais sans doute mourir. Je voudrais savoir avant !

La marche continua. La colonne atteignant un terrain dégagé, la

progression des prisonniers devint plus facile. Les soldats pressèrent l'allure. Les chiens grondèrent. On commença à apercevoir les lumières d'un camp. La pluie cessa. La lune sortit de sous les nuages et sa clarté huileuse révéla les hautes silhouettes menaçantes des miradors, qui semblaient flotter sur une couche de brouillard.

— J'ai un autre nom que Jack, dit l'enfant. C'est Iano. On ne le dit pas parce que c'est un nom secret. Mais à présent, ça n'a pas d'importance puisqu'on va mourir... Tu veux bien m'appeler Iano ?

— Je veux bien, marmonna Boris.

Comme ils arrivaient au camp, où ils furent accueillis par des cris, des jurons, des aboiements furieux et des claquements de fouet symboliques, l'enfant demanda encore :

— C'est un garçon ou une fille, ton esprit tanién ?

— Je n'ai pas d'esprit tanién !

— Alors, tu n'es pas un vrai Boamien. Mais ça ne fait rien puisqu'on va mourir !

Plus tard, comme on les séparait, Jack-Iano s'accrocha à l'épaule de son compagnon de voyage, le temps de murmurer :

— Pour moi, c'est comme si tu étais un vrai Boamien, Boris Antgordine !

Les prisonniers adultes ne partageaient pas le point de vue du jeune garçon. Boris fut traité avec suspicion par tous les captifs. Nora, la mère de l'enfant, avertit même les autres :

— Méfiez-vous. Cet homme est un gecko qui essaie de se faire passer pour un des nôtres. Ils l'ont mis avec nous pour nous espionner. Il a porté mon fils et il n'a pas arrêté de lui poser des questions !

Boris fut donc rejeté par tous, anciens et nouveaux. Il ne comprit pas tout de suite comment les Boamiens pouvaient savoir qu'il n'était pas des leurs. « Je saurai bien couiner devant la reine, moi aussi ! » Puis l'explication lui parut évidente. « Ce sont les esprits taniens. D'une façon ou d'une autre, ils voient que je n'en ai pas un moi-même ! »

Placé en quarantaine derrière un bat-flanc isolé, dans le coin le plus sombre et le plus puant d'une baraque, il retrouva à côté de lui, le prisonnier nommé Haroun, l'homme aux litanies.

— On pourra couiner ensemble, camarade !

— Couiner, ah donc ? demanda Haroun d'un air candide.

— Tu ne sais pas pourquoi nous sommes ici ? La reine de Gandara,

Lha-Antella, doit rendre visite prochainement à ses amis de Slanvar. Nous devons tous jouer un rôle dans le spectacle qui lui sera offert.

— Ah ? Quel rôle ?

— Tu es idiot ou tu rêves ? s'exclama Boris.

Haroun secoua la tête.

— Pardonne-moi, je voyageais. Je ne suis pas vraiment ici.

Boris dut se contenter de cette explication... Un peu plus tard, Jack-Iano s'échappa pour venir le voir.

— Pourquoi ils t'ont mis là, dans ce coin noir ? Parce que tu n'es pas un vrai Boamien ? Je vais dire à mon père... ou plutôt à mon grand-père que tu es un Boamien et que tu connais le nom secret de Dieu !

— Tu es gentil, fit Boris. Mais si je ne connais pas le nom secret de Dieu ?

— Je vais te le dire, moi !

Il baissa la voix.

— On doit prononcer le nom très bas, très bas, parce que si Dieu t'entendait, tu pourrais mourir ou devenir fou. Enfin, on ne risque rien puisque... Le nom connu, c'est Goar. Le nom secret, ces Goer...« è »... *Goer-de-la-Terre*. Ne le répète pas maintenant, mais souviens-toi.

— Je me souviendrai, promit Boris.

CHAPITRE XI

Les prisonniers étaient assez bien traités en l'attente de la visite royale. Il fallait les garder en bon état pour le spectacle grandiose qui était annoncé.

Les Boamiens recevaient une nourriture spéciale, assez écœurante, mais tout de même mangeable et presque suffisante. Des sucres déasien étaient mêlés à leur eau de boisson. En effet, la privation de déase-base entraînait la fuite des esprits taniens qui luttait cependant, avec l'énergie du désespoir pour s'accrocher à leur hôte. Et celui-ci se tordait de souffrance pendant des heures et des jours, avant de devenir fou et quelquefois – mais pas toujours – de mourir. La reine apprécierait.

C'est ce que le jeune Iano vint raconter à son ami Boris.

— Tu sais, on a vu des Boamiens affamés de déase manger leurs propres enfants ! C'est pour ça qu'on nous garde avec nos parents. Il y a une dizaine de familles boamiennes dans le camp, paraît-il. Quand la reine de Gandara sera ici, on nous gavera de déase – nous, les enfants. Et les grandes personnes en seront complètement privées. Nos parents deviendront fous aussi. On nous enfermera avec eux. Mais ils ne nous reconnaîtront pas... Tu nous vois, Boris Antgordine ? Moi qui crie à ma mère, à mon père : « Maman, Papa ! C'est moi, Jack... Moi, Iano ! Vous ne me reconnaissez pas ? » Et eux qui sont devenus fous et qui se jettent sur moi pour me percer les veines avec leurs ongles et leurs dents ?

— Tais-toi ! supplia Boris.

— Ces gens sont très cruels, n'est-ce pas ? dit l'enfant.

— Je crois qu'ils le sont, avoua Boris.

Les prisonniers travaillaient au défrichage de la forêt sombre, toute proche, et à la construction d'une arène pour le spectacle de Lha-Antella, aux environs de Maranover. Cette corvée passait pour moins dure que l'autre ; mais elle exigeait un déplacement de dix kilomètres à pied, matin et soir, avec les gardes à cheval, qui maniaient généreusement le fouet. Rendus sur place, les Boamiens et les « droits communs » mêlés portaient des matériaux, piochaient ou déblayaient toute la journée, sous un soleil ardent, tel qu'on n'en avait pas vu depuis des années, sans manger et en buvant toutes les trois ou quatre

heures quelques gorgées d'une eau tiède, saumâtre, boueuse. La surveillance des gardiens était constante et impitoyable. Les prisonniers redoutaient surtout les minuscules carreaux à la pointe enduite d'un venin irritant que les archers s'amusaient à tirer sur les rebelles ou les traînants avec des arbalètes spéciales, qui étaient comme l'insigne de leur fonction. Les chiens avaient le coup de croc facile et on ne soignait guère les morsures.

L'été, le premier véritable été que Boris ait connu, passa ainsi, entre espoir et désespoir. Le rythme des travaux décrût sur le chantier de l'arène. Une certaine déception apparut chez les Slanvariens. La visite de la reine Lha-Antella était remise à l'automne. Puis à l'hiver... Les gardiens se vengeaient de leur frustration sur leurs prisonniers, comme il est d'usage. Les brimades se multipliaient... Les Boamiens étaient les plus visés. Ils trouvaient des déjections dans leur nourriture et leur eau était puisée dans les mares déasées, avec la boue, les algues, les têtards et les vers.

Fin août, une épidémie inexpiquée tua plusieurs dizaines de prisonniers. Les Boamiens résistèrent mieux que les autres, peut-être à cause de la déase. Timothy Haden fut très malade et même laissé pour mort, un jour, au fond de la baraque. On emmena les enfants pour les isoler et les soigner. Leur mort, telle que l'avait décrite Iano, serait le sommet du spectacle offert à la reine de Gandara – en hiver comme en été. Il fallait à tout prix les garder en bonne santé jusque-là.

Boris ne voyait plus Haroun que les gardiens avaient emmené sans explication. Sans doute avait-on reconnu qu'il n'était pas boamien et avait-on décidé de le changer de camp. Les gardiens imaginèrent une nouvelle organisation du travail forcé, le courage à la tâche faiblissant chez tous les prisonniers. Ils associèrent pour toutes les corvées un individu fort avec un plus faible. Par exemple, un jeune homme vigoureux avec une femme ou un vieillard. Le plus robuste devait donc aider son partenaire et se charger d'une partie de son travail. Boris, de taille et de corpulence moyennes, semblait un des plus solides de la baraque. On l'associa avec un demi-invalides, le vieux Timothy.

Malgré le surcroît d'efforts qui l'attendait, Boris ne fut pas fâché. Le grand-père de Iano lui avait montré moins d'hostilité que les autres. Il était aussi plus instruit et, malgré les sarcasmes de sa belle-fille, faisait quelquefois allusion aux secrets boamiens. Surtout à la mystérieuse cité de Boamgoar, dont la plupart des autres niaient l'existence... Une certaine entente naquit entre eux, d'autant que Timothy souffrait beaucoup du mépris de Nora, l'épouse de son fils et la mère du petit Iano. Boris ne croyait guère à Boamgoar. Mais il voulait en savoir plus sur le nom secret de Dieu et le cri de mort des Boamiens. Il ne trouvait

pas de réponse à ses questions dans la mémoire du sac. Ce fut le vieil homme qui parla le premier du nom secret.

— Peu m'importe que tu sois boamien, dit-il à Boris. Je connais des Boamiens et des Boamiennes qui ne te valent pas. Et puis si les Slanvariens t'ont mis avec nous, ils ont leur raison. Toi, tu as tes raisons de rester, n'est-ce pas ? Elles ne sont pas forcément mauvaises. Et ce n'est pas une place enviable.

— Je n'ai pas d'esprit tanien, avoua Boris.

— Mais mon petit-fils prétend que tu connais le nom ancien et secret de Goar !

— Secret de renard ! ricana Boris. Toutes les poules le connaissent. Et même les poussins de trois jours !

— Peut-être. Mais les Slanvariens nous torturent pour nous le faire dire.

— Ils t'ont déjà torturé ?

— Non. Mais ils le feront s'ils apprennent que je suis un domologiste !

Boris haussa les épaules. Les domologistes étaient les sorciers et les philosophes boamiens. Lori Lazan portait ce titre quand il l'avait connu. Mais il doutait que le vieux Timothy y eût droit. Le grand-père de Iano n'était-il pas un peu mythomane ? Comment savoir ? En le mettant à l'épreuve ?

— Le nom secret de Goar ? fit-il. Goer de la Terre, hein ? Et le cri de mort des Boamiens, c'est la même chose ?

— Pas si fort ! gémit le vieillard. Si les gardiens nous entendaient... Et si Dieu nous entendait !

Il regarda autour de lui avec anxiété, ne vit grâce à Dieu ni homme ni dieu. Boris et son compagnon de peine étaient assis par terre, derrière une baraque, le dos contre un mur de planches, le regard tourné vers le couchant où une bande nuageuse posée sur l'horizon rougeoyait encore. La nuit était tombée depuis quelques minutes. Bientôt, la cloche grêle, pendue devant la cabane qui servait de P.C. au chef de camp, sonnerait le couvre-feu pour les prisonniers au ventre creux. Le lâcher des chiens suivrait dix ou vingt secondes plus tard. Ceux qui se faisaient prendre hors des baraques à ce moment-là avaient peu de chances de sauver leur peau. Pourtant, ces quelques minutes volées à l'esclavage, ces précieux instants de semi-liberté entre le retour du chantier et le coucher obligatoire sur les planches et les paillasses couvertes de vermine, étaient comme une bribe d'éternité qui aidait les captifs à supporter leur sort. Alors, ceux qui l'osaient rêvaient à la vie, à l'avenir. Boris osait. Mais le rêve ne lui

suffisait plus. Et il regrettait d'avoir tant attendu pour agir.

Agir comment ? Il avait cent idées. Quelques-unes tournaient autour du cri de mort et du pouvoir secret des Boamiens, bien qu'au fond il n'y crût qu'à demi. Il se disait chaque jour : « Je n'attendrai sûrement pas la reine de Gandara ! » Et il pensait aussitôt à ses compagnons de misère, à Timothy, à l'enfant, à toute la famille Haden, à tous les Boamiens, au brave massa capitaine Grant qu'il n'avait jamais revu. Alors, il s'armait de patience. « Tu ne peux pas t'évader seul, Boris Antgordine ! »

Le vieil homme dodelinait la tête d'un air épouvanté.

— Si Dieu nous entendait !

— Que Dieu nous entende ! dit Boris.

— Oh, tu as raison, camarade. Qu'il nous entende l'appeler par son nom public... Seigneur *Goar*, aidez-nous !

Boris murmura à mi-voix : « Seigneur Goer de la Terre, aidez-nous ! » Il avait su lancer une fois le cri sacré et secret, le cri de mort de Goer de la Terre, alors qu'il se voyait perdu, face à la meute féroce des chiens. Peut-être le saurait-il encore devant la reine Lha-Antella, quand l'heure du supplice serait venue pour lui et les autres. Trop tard... Si puissant que soit le cri, il n'abattrait pas le quart de l'armée slanvarienne, rassemblé à ce moment pour honorer et protéger la reine.

Boris voulait apprendre à se servir du cri pour s'évader, sans délai. N'importe quand. Dès qu'il serait prêt. Si possible avec tous les Boamiens. Au moins avec quelques-uns. En tout cas avec l'enfant... Mais il aurait parié que le soi-disant domologiste Timothy Haden n'en savait pas plus que lui. Peut-être moins.

— Comment faut-il crier le nom ? demanda-t-il.

— Quel nom ? fit le vieux d'un air distrait.

— Tu es bien bon... Goer !

Timothy lui serra le bras de toute la force de sa main osseuse et tremblante.

— Attention, camarade. Tu ne sais pas ce que tu fais !

Boris insista.

— Explique-moi... Explique-moi pourquoi les prisonniers ne se mettent-ils pas à crier tous ensemble le nom ancien de Dieu ? Si Goar ou Goer ou n'importe comment... est bien ce que tu dis, nos gardiens seraient balayés, les chiens s'enfuiraient en hurlant de terreur et les barbelés du camp brûleraient comme des fils de soie. Alors pourquoi ?

— Oh, j'y ai pensé, dit Timothy à voix basse.

— Alors pourquoi ? répéta Boris.

— Ce n'est pas possible, avoua le vieux. Presque tous les Boamiens ont perdu la foi... Hélas, ma belle-fille est un parfait exemple de ce que nous sommes devenus !

— Mais toi-même, Timothy Haden ? Tu as la foi... et la connaissance ? Tu sais toutes les choses et leur nom. Pourquoi ne lances-tu pas le cri ?

— * Le cri a été donné aux Boamiens comme moyen ultime de sauver leur vie. Il ne peut être utilisé qu'à la dernière extrémité. Et jamais pour une agression.

— Tu vois beaucoup d'autres moyens de sauver ta vie... et celle de tous les prisonniers ? Et tu crois que si un Boamien attaquait un garde slanvarien, ce serait une agression ?

— Une agression est une agression, quelles que soient les circonstances.

— Alors, il faut attendre pour nous battre d'être jetés dans l'arène, devant Lha-Antella et le bourreau de service ?

— Tu as raison, fit le vieillard d'une voix cassée. Il... faut se... battre... tout de suite ! Je vais... essayer de... lancer le... cri. Aide-moi à... me... lever !

Boris le retint.

— Mais non. Pas si vite. Il faut se préparer, trouver un plan. J'en ai un, mais je crois que nous n'aurons pas le temps d'en parler ce soir.

— Mais le cri..., fit Timothy, ça ne... marchera pas... si on... se prépare. Il faut... agir... d'instinct.

Boris soupira. On n'en sortait pas.

Cette nuit encore, demain, il devrait résister à la tentation de la fuite. Il était presque sûr de pouvoir s'évader, avec ou sans l'aide de Goar ou Goer – ou quel que soit son nom. S'évader seul était facile. Plusieurs braconniers avaient déjà réussi. En raison de la docilité et de l'inertie des Boamiens, la surveillance se relâchait de plus en plus. Ou bien était-ce un piège ? Mais Boris avait décidé de ne pas abandonner ses frères boamiens. Il se sentait de plus en plus proche d'eux, même si tous ou presque le rejetaient.

Il les sauverait malgré eux. Du moins quelques-uns. Iano, son grand-père, ses parents, d'autres enfants... D'abord, il s'échapperait du camp ou d'un chantier. « Oui, je le ferai ! » se disait-il en serrant les poings. Puis il chercherait un repaire dans ce qui restait de la forêt sombre. D'autres évadés le rejoindraient à cette base. Il recruterait des massas qu'il armerait. Il harcèlerait les patrouilles et les postes de Slanvar. Il

attaquerait les camps. Il organiserait une filière d'évasion en direction de Terraube, après avoir repris contact avec les siens. Non, Terraube n'était plus une Maison sûre. Il enverrait les Boamiens vers le sud... ou vers le nord, où se trouvait le territoire du Ser de Viller-Lévy.

Pour avoir une chance de réussir – une chance sur dix ou cent – il lui fallait la confiance et l'entière coopération des Boamiens. Et il doutait de jamais l'obtenir...

De plus, il devait exécuter son plan avant l'hiver, même si l'hiver pouvait faciliter son action, une fois celle-ci engagée. Le temps pressait donc. Et pour remuer les Boamiens, qui lui semblaient étrangement amorphes et résignés, il ne voyait qu'un seul moyen : en appeler à leur dieu, qui était déjà un peu le sien. Si nécessaire, il crierait à tous les vents le nom secret de Goar... Mais n'allait-il pas ainsi sacrifier la seule arme qu'il possédait ?

Le vieux Timothy Haden se révélait incapable de l'aider. Une déception de plus. Il se sentait très seul et regrettait de ne pas avoir un esprit tanién en lui. « Oh, Goer ! » fit-il tout haut. La cloche du couvre-feu se mit à sonner. C'était le bruit le plus sinistre qu'il eût jamais entendu. Il bondit sur ses pieds et aida Timothy à se lever. Les deux hommes avaient de quinze à vingt secondes pour parcourir les vingt-cinq ou trente mètres qui les séparaient de l'entrée de la baraque. Mais le vieux Boamien était épuisé par sa journée de travail et l'ankylose paralysait ses jambes.

Et Boris avait encore quelques mots à dire.

— D'une façon ou d'une autre, je me servirai du nom de Goer. Je n'ai pas le choix. Il faut que tu préviennes les autres.

Il portait son compagnon plus qu'à moitié.

— Les autres ? fit le vieux haletant et hagard, comme s'il n'avait rien compris depuis le début.

— Oui ! s'écria Boris excédé. Les autres... Ta famille et toute ta putain de race ! Vite, accroche-toi à mon cou !

Il courut vers la porte de la baraque, Timothy sur son dos.

— Boris... Boris Antgordine, il faut nous pardonner, souffla le Boamien. Les meilleurs d'entre nous sont partis vers le sud. Vers Boamgoar... Tous ceux qui restent sont dominés par leurs esprits taniens. Nous sommes des malheureux, Boris... Boris Antgordine. Je dois lutter pour te parler, maintenant, pour te dire cela. Il... *elle* veut m'en empêcher. Elle est comme ma belle-fille, mais elle est dans ma tête et elle n'en sortira que lorsque... elle m'aura rendu... fou !

Il se débattait en haletant et Boris craignit qu'il eût une crise cardiaque. Un prisonnier portant un seau d'eau les bouscula. Boris eut

les pieds aspergés et glissa. Il perdit ainsi quelques secondes précieuses. Il entendit les chiens aboyer en tirant sur leurs chaînes. Les gardes étaient en train de les lâcher. « Dans cinq secondes, ils seront là ! » pensa Boris. Son compagnon gémit.

— *Elle* est folle... Elle est morte sous la torture. Ils l'ont rendu folle pour l'éternité, tu comprends !

Les esprits taniens expliquaient la passivité des Boamiens. Lori Lazan, le domologiste, avait bien vu ce danger autrefois. Chaque Boamien obéissait à deux esprits et les morts n'avaient pas toujours le même point de vue que les vivants sur la situation... On n'y pouvait rien. C'était désespérant.

Au moment où il atteignait la porte, Boris, à la pensée d'être enfermé pour une nouvelle – courte – nuit dans la cage des prisonniers, toucha le fond de la tristesse et il crut en mourir. L'instant d'après fut encore pire. Le souffle coupé, il fit un pas de plus et la porte se referma brutalement devant lui. Il poussa en vain, cria : « Ouvrez ! Ouvrez ! » Il n'y avait pas de verrou dans la baraque, ni rien de ce genre, bien sûr. Les prisons ne ferment *jamais* de l'intérieur. Mais trois ou quatre prisonniers devaient s'arc-bouter de l'autre côté pour l'empêcher d'ouvrir.

Il déposa le vieux au pied du mur.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ouvrez ! Ouvrez ! implora le vieux.

Boris se jeta de toutes ses forces contre le battant qui céda à peine d'un ou deux pouces. Il reconnut la voix de Nora qui exhortait les hommes.

— Tenez bon !

— Et le vieux Timothy ? demanda quelqu'un.

— Qu'il crève aussi !

La jeune femme s'affairait sur le misérable loquet en expliquant aux autres :

— Il suffit de le bloquer deux minutes. Les chiens auront le temps de les bouffer !

Oui, les chiens étaient là. Boris poussa Timothy contre le mur et lui fit un rempart de son corps. Il s'étonna de ne trouver dans son cœur aucune haine contre les Boamiens. La nuit était noire, maintenant. Le faisceau d'une lampe maniée par un gardien balaya l'espace nu devant les baraques, puis les parois de planches alignées, et se posa sur les deux hommes. Ébloui, Boris ferma les yeux une seconde.

La peur de la souffrance et de la mort, la peur brute, intense et pure paralysèrent son cerveau et son corps. C'en était donc fini de Boris

Antgordine ?

Le moment était venu de crier le nom secret de Dieu. Il se prépara à un terrible et peut-être ultime combat.

— Attention ! dit-il à Tim, en desserrant à peine les dents. Je vais lancer le cri de mort. Tu le répéteras pour m'aider... et pour te protéger !

Il venait de trouver ce détail dans la mémoire du sac. Surtout, ne pas douter.

Il emplît ses poumons, crispa sa gorge et...

Le destin bascula.

Les chiens attaquaient.

— Mords ! Mords ! cria le garde qui accourait derrière les bêtes en balançant sa lampe d'une main et son fouet de l'autre. Mords ! Mords ! Mords !

Quelque chose se passa.

— Un serpent ! fit Timothy.

« Un serpent ? » Boris retint le cri qui montait à sa gorge et grondait déjà dans sa tête. Un serpent ? Il vit à ses pieds une luisance vague, dans l'obscurité. Une forme incertaine qui rampait et se tordait. C'était...

Oh non !

Le cri mourut dans la poitrine de Boris. Le jeune homme qui avait choisi de ne pas être guetteur venait de voir son second miroitement. Il crut que sa raison lui échappait. Il se préparait à appeler Goar par son nom secret et le Sombre Éclat était venu, comme pour devancer son rival... La lampe du garde se posa alors un quart de seconde sur le serpent, le tourbillon de mercure et de glace en feu. Un éclair métallique jaillit. Ou quelque chose qui ressemblait à un éclair d'orage, qui était blanc comme une aube de neige et plus noir que la nuit. Qui creusait dans l'obscurité un trou sans fond et qui flambait comme tous les brasiers de l'enfer.

Le Sombre Éclat.

Boris songea que le guetteur le plus comblé de visions lui aurait envié celle-là. Il résista au désir de se jeter à genoux pour adorer et prier le Seigneur Unique de la Terre et des Hommes, le Dieu de Marie-Page Antgordine. Il murmura en pensant à *elle* : « Dieu de ma mère... Dieu de ma mère, pardonne-moi ! » À côté de lui, Timothy Haden

râlait de terreur. Le spectacle était d'une indicible beauté pour un croyant et d'une horreur sans nom pour un infidèle. Pendant un autre quart de seconde, Boris ressentit une absurde fierté. Il était un croyant, face aux infidèles, les Boamiens. Ces Boamiens orgueilleux et imbéciles qui l'avaient rejeté. « La Terre aussi a un dieu terrible, Boamiens ! » Timothy tomba inconscient. Mort peut-être.

Le garde lâcha sa lampe et se mit à hurler. Les chiens hurlèrent aussi. Ils paraissaient effrayés et ils ralentirent un peu. Boris les voyait mal. Mais ils auraient dû être là... Les deux ou trois premiers furent rejoints par deux ou trois autres. Ils bondirent tous ensemble à l'attaque. Une meute entière de fauves grondants cernait Boris et son compagnon évanoui – ou mort.

Un chien peut-il voir un miroitement ? Non, pas plus qu'il ne peut reconnaître une équation sur un tableau ou un signe secret dans le ciel.

Deux bêtes se jetèrent en même temps contre la chose immatérielle et indescriptible qui scintillait dans l'ombre, sur le sol boueux. Alors... Il se produisit un phénomène que Boris n'avait jamais entendu décrire. Peut-être n'était-ce jamais arrivé sous les yeux d'un guetteur... Le scintillement s'accrut. On eût dit que l'espace entier vibrait et tremblait, comme les reflets du jour à la surface de l'eau, sous un vent sauvage.

Les chiens furent immobilisés, paralysés, cristallisés. Ils devinrent blancs. Extraordinairement blancs. Puis noirs. Extraordinairement noirs. Changés en carbone pur.

Les diamants de Dieu. Enfin, ils s'envolèrent en fumée. Une fumée presque invisible, sans couleur et sans odeur.

Une pulsation de lumière naquit autour des prisonniers. Un éclair pâle mais vaste qui illumina le camp tout entier, la forêt proche, la ville à l'horizon, le ciel jusqu'à la grande ourse. Boris pensait à sa mère et la remerciait de tout son cœur de lui avoir transmis sa foi au Sombre. Il avait oublié Goar ou Goer ou – quel que soit son nom – le dieu des Boamiens.

L'énorme bulle de lumière se replia. Les autres chiens furent repoussés. Il y en eut au moins un pour s'enfuir en couinant. Quelque chose le poursuivait.

— Va couiner chez la reine de Gandara ! lui cria Boris.

Il s'aperçut qu'il était lui-même sur le point de se mettre à geindre. Il tremblait de la tête aux pieds. Et les chiens qui n'avaient pas pris la fuite tremblaient aussi, figés sur leurs quatre pattes raidies, le poil droit et la gueule tordue, la langue pendante et le regard minéralisé.

Ils vibraient comme des machines lancées à pleine puissance. Autour d'eux, un halo blanc faisait une grosse luciole immobile. Il y avait quatre lucioles pâles et blêmes, qui éclairaient la scène sur un rayon d'une quinzaine de mètres, jusqu'aux deux extrémités de la baraque et plus loin, jusqu'au gardien tombé dans une flaque de boue, au milieu d'une ruelle entre deux baraques.

L'homme tentait de se relever. Accroupi, geignant et bavant, il promenait ses mains sur le sol boueux, cherchant à tâtons sa lampe et son fouet... L'obscurité revint graduellement. Boris eut encore le temps d'apercevoir plusieurs chiens qui couraient en tous sens aux alentours des baraques, *fuyant comme si un ennemi redoutable les traquait.*

Le phénomène devait se reproduire souvent. Il fut bientôt connu sous le nom de « chasse au chien ». Dans l'esprit des Terriens, le chien allait ainsi devenir un animal maudit, comme le serpent l'avait été autrefois. Et le serpent, symbole du Sombre Éclat, serait du même coup réhabilité. Par hasard ou non... Un jour, il y aurait à la place du camp des Boamiens, à Maranover, un musée célèbre où seraient exposés des tableaux de diverses époques. Et les visiteurs pourraient admirer une toile appelée « *La Chasse au chien* », montrant de pâles et innocents quadrupèdes à allure de loups – de loups blancs – fuyant devant une horde de serpents hideux, suspendus en l'air, translucides et presque invisibles. Quelques visiteurs remarqueraient peut-être la signature, dans un coin : Haroun Guerre.

Boris se pencha sur Timothy, chercha le pouls du vieillard et les battements de son cœur. Le corps allongé contre le mur de la baraque ne donnait plus aucun signe de vie. Le vieil homme avait-il succombé à une crise cardiaque ?

Un murmure chantant filtrait à travers les planches : les Boamiens priaient à l'intérieur. Qu'avaient-ils perçu et compris des événements ? Boris songea qu'il ne pourrait jamais revenir parmi eux. Mais il ne le regrettait pas.

Des cris divers, humains et animaux, s'élevaient de toutes parts dans le camp. La cloche de couvre-feu et d'alerte se remit à sonner. Une fusée orange monta au-dessus du poste, fit long feu, retomba sur le toit d'une baraque où s'alluma aussitôt une flamme d'incendie.

Boris bondit. Une chance de s'évader en profitant de la panique et de l'incroyable désordre qui régnaient partout ? Cela valait d'être joué.

Il bondit.

Sur dix mètres environ et il s'arrêta. Il revint s'appuyer contre le mur de la baraque et il attendit. *Il avait décidé de ne pas s'évader.*

Il attendit longtemps, inattentif au remue-ménage du camp. Les chiens ne se montraient pas. Les gardes couraient au loin. Une patrouille d'archers arriva enfin.

Les hommes étaient armés de leurs petites arbalètes à fléchettes urticantes. Mais leur sergent pointait un lance-rayon sur Boris.

Le jeune prisonnier leva les mains en souriant.

CHAPITRE XII

Deux soldats, harnachés à la hâte, concentraient sur lui, en tremblant un peu, la lumière de leurs puissantes lampes de surveillance.

— Ne tirez pas, dit Boris d'une voix suave. C'était un miroitement !

La main du sergent se crispa sur la crosse du lance-rayon et Boris crut voir son pouce bouger. Son pouce posé sur le bouton de feu de l'arme... Il retint son souffle. Un cap mortel à franchir. Le sergent secoua la tête, l'air ahuri.

— Qu'est-ce que tu as fait aux chiens ?

Boris ébloui baissa lentement les mains pour protéger ses yeux. Un cri le rappela à l'ordre. Il battit des paupières.

— Rien, sergent. Ce n'est pas moi. Les chiens se sont jetés sur l'apparition. Ils ne savaient pas que c'était dangereux.

— Dangereux ? répéta le sous-officier, comme s'il ne comprenait pas ce mot.

Puis sur un ton de révolte :

— Un miroitement... une apparition... ici, dans un camp de Boamiens ! Tu mens, renard !

Boris avait quelques secondes plus tôt décidé de changer complètement de stratégie. Le moment était venu de commencer l'exécution de son nouveau plan. Il avait peur. Et il avait mal, parce qu'il allait dans un premier temps renier ses frères boamiens. Mais s'il réussissait, il serait dans une position bien meilleure pour les aider et sauver peut-être beaucoup d'entre eux.

— Vous savez bien que je ne suis pas boamien, plaيدا-t-il. Les Boamiens m'ont toujours rejeté. Au couvre-feu, ils m'ont fermé la porte de la baraque au nez... J'avais perdu du temps à cause du vieux.

Il montra le corps étendu à ses pieds.

— Ils cherchaient depuis longtemps à se débarrasser de moi, d'une façon ou d'une autre. Ils ont sacrifié le vieux pour m'avoir !

— Drôle d'histoire ! dit le sergent.

Il donna l'ordre à ses hommes de faire sortir les occupants de la baraque pour les interroger. Puis il se retourna vers Boris, s'approcha

d'un pas, le lance-rayon toujours pointé.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

Il y avait de la haine dans sa voix, mais aussi du doute et du désarroi. Boris pensa qu'il gardait une chance.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? J'ai fait ce que m'a appris Maître Witz, d'Arc-du-Loup, quand j'étais apprenti-guetteur. C'est aussi ce que me disait ma mère. J'ai prié le Seigneur Unique de la Terre et des hommes !

Le sergent ricana. Mais le cœur n'y était pas.

— Alors, le Seigneur t'a envoyé un miroitement, en plein camp boamien ? Un miracle, quoi !

— Le Seigneur a reconnu que j'étais victime d'une grave injustice, dit Boris.

— Tu te crois assez important pour que le Seigneur s'occupe de ton cas ?

Le sergent abaissa avec une extrême lenteur sa main qui tenait le lance-rayon. D'un geste, il désigna deux de ses hommes, puis deux autres.

— Emmener ce renard... emmenez-le au poste. Attention, il est très dangereux. Au moindre geste suspect, abattez-le !

Puis à Boris :

— Je ferai mon rapport quand j'y verrai plus clair. (Il ricana d'un air malheureux.) Demain matin, si les Boamiens n'empêchent pas le soleil de se lever... Le lieutenant Lovdale t'interrogera. Il n'a pas l'habitude de s'en laisser conter par les sales renards comme toi !

Boris, encadré par les gardes, se dirigea vers le poste central du camp. Il connaissait le lieutenant Lovdale de vue et de réputation. Ce très jeune officier s'était déjà distingué en imaginant des moyens originaux de tourmenter les prisonniers et surtout les Boamiens. Par exemple, en fournissant à ces derniers leur indispensable ration de déase-base sous forme d'excréments humains et animaux. Pour les punitions les plus sévères, il avait fait remplacer le fouet par un bâton hérissé de clous rouillés et souillés de terre et de fumier. L'expérience prouvait que la victime avait de cinq à dix chances sur cent de mourir du tétanos. Quand les signes de la maladie se manifestaient, on l'attachait sur le podium du camp, où les suppliciés étaient exposés, vivants ou morts, et les autres prisonniers profitaient autant que possible de son agonie. En attendant l'Âge d'Or et la reine de Gandara sur son vaisseau aérien !

Le lieutenant Lovdale espérait jouer un rôle glorieux pour la visite

de Lha-Antella. Devenir peut-être le grand ordonnateur des réjouissances... Mais la place serait très disputée et il devait être à l'affût d'un coup d'éclat qui lui permettrait d'attirer sur lui la bienveillante attention des dirigeants de Slanvar.

Boris serra les dents. Le cap Lovdale serait difficile à franchir. Convaincre de sa bonne foi le plus cruel officier du camp et peut-être de tout Slanvar paraissait à première vue un exploit fantastique. Et s'il échouait, il se retrouverait à coup sûr au premier rang pour couiner devant la reine ! Alors, la surveillance autour de lui deviendrait si étroite et impitoyable que ses chances d'évasion seraient réduites à néant.

Au poste quasi désert, il fut enfermé, sans ménagement mais sans brutalité inutile dans une cellule exiguë, obscure et étouffante. Un bon endroit pour la méditation ! songea-t-il. Il décida de plonger dans la mémoire du sac pour oublier sa situation.

Grâce à la mémoire du sac, il pouvait, dans une certaine mesure, modeler le temps ou plutôt la conscience qu'il avait de son écoulement. Il pouvait ralentir ou précipiter la marche du temps subjectif ; il choisit l'accélération. Adossé au mur suintant de la cellule, il s'enfonça dans un des nombreux paysages intérieurs que contenait le sac. Ces paysages étaient encore flous ; mais ils se précisaient peu à peu. Certains étaient assez nets pour qu'il pût les visiter comme un décor réel.

Il remonta dès que la porte s'ouvrit. On le poussa en pleine lumière. Il cligna les yeux, attendit un coup qui ne vint pas.

— Ah ! ah ! fit le lieutenant Lovdale, un spécimen pour la reine !

Boris fut frappé par sa ressemblance avec Bert Djendry, le sergent instructeur d'Arc-du-Loup. Courte chevelure rousse et frisée, visage rond et un peu rouge, avec le nez proéminent, les yeux gris, très enfoncés, la mâchoire de travers, les épaules en avant, l'abdomen sanglé dans une élégante vareuse d'uniforme, noire à parements rouges, les couleurs de Slanvar. Un costume que Bert Djendry porterait peut-être un jour, Boris en avait l'intuition, et qui lui irait bien. Un lien de parenté n'existait-il pas entre les deux hommes ?

La voix du lieutenant était à la fois fluette et mordante.

— Boris Antgordine, dit-il en faisant claquer la langue, comme s'il s'amusait à goûter le nom de son prisonnier. Tu es bien Boris Antgordine ? Je connais ta tête... Une bonne tête de renard. Mais tu prétends être un loup. Et on me raconte que tu as fait peur aux chiens. Tu en aurais même tué deux ou trois... Drôle d'histoire !

Deux mini-arbalètes et un lance-rayon étaient braqués sur Boris, qui

se tenait immobile, les bras collés contre le corps. Le lieutenant se mit à marcher de long en large dans la salle du poste. Il paraissait moins redoutable de près que de loin. Mais Boris savait qu'il ne pouvait se fier à son apparence indécise et presque débonnaire.

— Monser, commença-t-il. J'ai dit...

— Tais-toi ! Tu prétends donc avoir été apprenti-guetteur au village terraubicien d'Arc-du-Loup ? Alors, tu as déserté ?

Ainsi, le sergent avait déjà fait un rapport, verbal sans doute. Boris hocha la tête, ouvrit la bouche pour répondre.

— Tais-toi ! coupa le lieutenant. Tu parleras quand je t'interrogerai. Maître Shanj, doyen de la petite Maison du Seigneur de Maranover, nous avait demandé un rapport sur toi à ton arrivée ici. C'est donc pour ça ? J'avoue que j'ai rien vu de particulier à lui signaler. Pour moi, tu n'es qu'un renard comme un autre. Il est vrai que tes congénères t'ont tenu à l'écart. Mais il y a toujours des animaux rejetés par les autres : ça ne prouve pas qu'ils ne sont pas des animaux !

« Je vais te poser deux ou trois questions avant de t'envoyer à Maître Shanj... si je le juge bon. Peut-être te garderai-je pour le spectacle de la reine. Qu'en dis-tu ? J'ai une idée. Tu es un peu jeune pour avoir des enfants, mais tu as parlé de ta mère au sergent tout à l'heure. Ta mère qui t'aurait appris à prier le Seigneur Unique... C'est bien ça, surtout pour une Boamienne ! Nous pourrions aller la chercher à Arc-du-Loup. Une expédition facile : nous avons des amis dans ton village et il y a même quelqu'un de ma famille... Ta mère serait très contente de te revoir, hein ? On la recevrait très bien ici. On la gaverait de déase. Et toi, pendant ce temps, tu serais sevré. Amusant, non ? Tu comprends ?

« Et puis vous vous rencontreriez devant la reine. Alors, nous verrions bien si tu es boamien ou non. C'est une bonne épreuve. Si tu es humain, tu embrasseras ta mère et nous rirons de l'affaire. Si tu es une bête de Boam, tu la mordras pour boire son sang. Ou tu la *mangeras* comme font ces animaux quand ils manquent de déase ! Que penses-tu de ce projet ? »

Boris haussa les épaules.

— J'approuve votre idée, Monser. Je ne crains pas l'épreuve, puisque je ne suis pas boamien. Et je le prouverai !

Boris soutint le regard de l'officier. Il n'était pas boamien ; mais il avait un sac de vie à nourrir. Qu'est-ce qui se passerait s'il était *sevré*, comme disait Lovdale ? Il avait connu la faim de déase et l'impulsion irrésistible qu'elle provoquait en lui. Il risquait de se comporter

comme les Boamiens dans une situation identique. D'une façon ou d'une autre, il lui fallait éviter toute épreuve de ce genre.

— J'écoute vos questions, Monser, dit-il avec calme.

— Ah oui. Tu avais déjà vu des miroitements avant ce soir ?

— Oui. Un ou deux.

— Ce n'est pas beaucoup. La plupart des apprentis se vantent !

— Je peux me tromper, dit Boris humblement. J'ai pu oublier.

— Ne fais pas l'imbécile, renard !

— Je suis sûrement un imbécile, Monser. Mais pas un renard !

— Et ne sois pas arrogant !

— Pas du tout, Monser !

— Tais-toi ! Ou plutôt, réponds à mes questions. Est-ce que tu as vu la même chose chaque fois ?

— La deuxième fois, les chiens sont venus. Ils ont provoqué une sorte de choc électrique. Mais à part ça, c'était à peu près la même chose.

— Qu'est-ce que tu as vu, en réalité ?

— Je ne sais pas, Monser. On aurait dit... un serpent très brillant... qui se tordait et qui restait immobile... Et je le voyais comme à travers une vitre... comme si j'avais dans les yeux un reflet éblouissant.

— Hum... Et tu penses que tu as vu le Sombre Éclat ?

— Je ne sais pas. Les apprentis croient que tout miroitement est une vision du Sombre Éclat. Maître Witz ne nous a jamais dit le contraire.

— Qu'est-ce que le Sombre Éclat ?

— Le Seigneur Unique de la...

— Non ! Pas de catéchisme. Un enfant de huit ans est capable de réciter cela.

— Il est la déité de Dieu, à la fois ombre et lumière. On ne peut pas l'expliquer, car c'est incompréhensible à l'intelligence humaine. C'est le mystère profond...

— Tu me récites le catéchisme des grands : tu as appris tes leçons, mais ça ne prouve pas que tu ne sois pas un Boamien. Ces animaux sont capables de singer la foi humaine ! J'attends une meilleure réponse.

Boris sut qu'il jouait sa vie et son destin sur la réponse qu'il allait trouver ou imaginer. Il n'eut pas besoin de feindre une extrême concentration... La mémoire du sac détenait-elle la vérité sur le Sombre Éclat ? Il en doutait. Les Boamiens ne voyaient dans le

Seigneur de la Terre que le rival de leur propre dieu et l'ennemi mortel de leur race. À tort ou à raison...

Quelques années ou quelques mois plus tôt, Boris ne croyait guère à l'existence réelle de ces dieux. Pour les avoir vus à l'œuvre, pour avoir été le témoin privilégié de leurs manifestations, il les savait maintenant vrais, aussi vrais que le ciel, la forêt voisine ou la mer lointaine. Mais s'ils étaient vrais, étaient-ils encore des dieux ?

Il chercha fébrilement une piste dans la mémoire du sac. D'abord ralentir le temps pour changer en minutes les quelques secondes de réflexion que le lieutenant Lovdale lui laisserait peut-être. Quelques secondes : il ne pouvait demander plus... Déjà la lèvre de l'officier se soulevait en un rictus canin, tandis qu'une lueur féroce s'allumait dans son œil. Ralentir le temps soixante fois... C'était possible grâce au sac. Il plongea. De tout mystère, il le sentait, le temps avait la clé. Dieux ou demi-dieux, Goar et le Sombre Éclat étaient des entités surhumaines qui s'affrontaient dans le temps, qui se disputaient le temps. Goar – ou Goer ou quel que soit son nom – appelait ses fidèles, les Boamiens, vers l'avenir. Le Sombre Éclat entraînait les siens vers le passé. Vers l'Âge d'Or...

Boris crut saisir la vérité. Il leva les yeux et regarda le lieutenant.

— Oui, Monser, dit-il. Le Sombre Éclat est le Maître du Passé, le Seigneur de l'Âge d'Or.

Les dés étaient jetés. Boris adressa une courte prière au Dieu autre, au Dieu absolu qui régnait peut-être au-dessus des Seigneurs ennemis. Puis il respira profondément et se tint très droit en face de l'officier, dans une attitude proche du défi. Il sut qu'il avait franchi le cap, avant que Lovdale eût ouvert la bouche. Le silence se prolongea. Le lieutenant avait repris sa marche forcée et saccadée autour de la salle. Ses hommes lui lançaient des coups d'œil furtifs, sans cesser de surveiller le prisonnier.

— Oui, le Maître du Passé, le Seigneur de l'Âge d'Or... Oui, c'est bien ça.

Il s'arrêta et commenta, sans regarder Boris :

— Je ne crois pas qu'un animal aurait su dire cela !

Il semblait se parler à lui-même. Il se remit en marche, revint encore devant le prisonnier.

— Tu crois donc à l'Âge d'Or ?

— Oui, j'y crois, Monser.

— En l'an 2000 ou en l'an zéro ?

Était-ce un piège ?

— Je crois que je verrai l'Âge d'Or. Comme je ne vivrai sans doute pas deux mille ans, je pense que ce sera en 2000 ou en 1999 au plus tard.

Le lieutenant se radoucit, un sourire extatique et niais éclaira son visage.

— Oui, je crois que nous le verrons. C'est notre espoir. Nous avons encore une bonne douzaine d'années pour nous débarrasser des animaux boamiens : ce sera fait... Ainsi, Boris Antgordine, tu préfères le passé à l'avenir ?

— Le passé, c'est l'avenir ! répondit Boris d'instinct.

Le lieutenant éclata de rire.

— Belle formule, par le Seigneur !

L'émotion mouillait son regard. Il avait pris soudain un air pleurard. Il s'avança vers Boris la main tendue, bienveillant et embarrassé. Ses hommes avaient baissé leurs armes.

— Camarade ! Frère !

Boris sursauta. Il n'en croyait pas ses oreilles. Oui, le lieutenant Lovdale s'adressait bien à lui. Et il souriait.

— Pardonne-moi d'avoir douté de toi. Ces animaux ont de telles ruses. Ce n'est pas pour rien qu'on les appelle renards. L'avenir, c'est le passé. Ou vice-versa... Hum, voilà qui plaira à Maître Shanj. Et à Monser Malahosen de Slanvar, notre Maître de Maison. Et peut-être même à la reine Lha.

L'épreuve n'était pas encore achevée pour Boris. Le lieutenant s'approcha de lui, à le toucher. Et il ouvrit les bras pour lui donner l'accolade.

Le prisonnier se raidit. Oh non... Il s'attendait à tout, sauf à cela. Il se serait bien passé d'embrasser le tortionnaire des Boamiens. Cela ressemblait à une abjuration et il avait l'impression de se souiller de façon indélébile. Mais il ne pouvait éviter ce geste.

Il lui faudrait sauver la vie de dizaines ou de centaines de Boamiens pour l'effacer.

Il arriva à la petite maison du Seigneur de Maranover en pleine nuit. Libre ou presque, mais sous bonne escorte. Les archers du camp le remirent aux archers de maître Shanj. Mais ceux-ci n'avaient pas d'instructions. Le doyen des guetteurs dormait du sommeil lourd des vrais savants. Un de ses adjoints, un petit homme vêtu d'une toge crasseuse, accueillit Boris avec des hochements de tête furieux, en frottant avec énergie ses yeux fatigués par le guet... ou encore collés

par le sommeil.

— Vous ne pouviez pas attendre le jour ! dit-il au sergent. Je ne comprends rien à cette affaire !

— Ordre du lieutenant Lovdale, dit le sergent en ricanant. Si vous refusez de recevoir le prisonnier, on le ramène au camp. Mais les autres le tueront peut-être bien d'ici au jour. Vous vous expliquerez avec votre chef !

— Maître Shanj n'est pas mon chef, apprenez-le, sergent ! s'écria le guetteur sur un ton excédé. Nous sommes tous égaux devant le Seigneur !

— Très bien, dit le sergent. Qu'est-ce qu'on fait ?

Boris eut tout à coup très peur. Le destin était de nouveau en balance. Il ne voulait à aucun prix retourner au camp parce qu'il risquait alors de n'en plus jamais ressortir.

— Je resterai ici jusqu'au jour, dit-il. Dans le couloir, n'importe où. Attachez-moi si vous voulez, dit-il au sergent des archers.

Pour le guetteur qui lui jetait un regard haineux à la lueur des torches, il ajouta :

— Attachez-moi à ce pilier. J'attendrai le lever de Maître Shanj.

— Encore heureux, dit le guetteur, que tu consentes à attendre. Je ne comprends rien à cette affaire, répéta-t-il comme si cela ne se voyait pas.

Le sergent s'impatientait. Le petit guetteur tirait sur les plis de sa toge pour se donner un air de dignité outragée. Un homme surgit alors, de l'intérieur, et se tint un moment dans l'ombre, derrière le guetteur.

— Ah, dit-il enfin, c'est le jeune Boris Antgordine. Heureux de te voir ici, jeune homme !

« Non ! pensa Boris. Le prisonnier aux litanies ? Ce n'est pas possible. » Il chercha le nom de l'homme qu'il avait vu pour la première fois dans le camion qui l'amenait à Maranover. Haroun ? Haroun... L'homme avança sous la clarté des torches. Corpulent et de haute taille, il dominait d'une tête au moins le guetteur, le sergent, les archers et Boris. Un collier de poils argentés cachait la moitié de son visage, laissant à peine deviner sa bouche sensuelle et la ligne de sa forte mâchoire. Ses yeux brillaient avec une intensité extrême sous la broussaille des sourcils. C'était Haroun... et ce n'était pas lui.

— Je m'appelle David Rolguer, dit-il. Je suis l'intendant de la petite maison du Seigneur. J'ai toute la confiance de Maître Shanj qui m'avait en effet annoncé l'arrivée de Boris Antgordine. Je vous

attendais donc un peu plus tôt, sergent. Mais c'est sans importance.

« Oui, pensa Boris, c'est bien Haroun. Il a grossi et pris de l'autorité. Mais comment a-t-il pu passer du camp des Boamiens à la petite maison du Seigneur en quelques mois ? Bon, après tout, c'est aussi ce que je suis en train de faire ! » Haroun-Rolguer poursuivit :

— Te voici parmi nous, jeune voyageur. J'espère que ton séjour au camp n'a pas été trop pénible ? Mais non, j'en suis sûr. Les officiers sont humains et les gardiens sont de braves gens !

Le sergent se permit de ricaner.

— Viens te reposer, dit l'intendant. Et te restaurer... Tu dois avoir sommeil et faim. Faim surtout. Et soif, j'oubliais ! À ma première vision du Seigneur, j'ai bu un litre de vin et mangé un demi-jambon !

Le petit guetteur salua et s'éloigna à reculons.

— Je m'en lave les mains. Je ne sais pas si je vous l'ai dit, mais je ne comprends rien à cette affaire. Au nom du Seigneur...

— Que le Sombre miroite pour vous, Ser Van, dit Rolguer sur un ton faussement obséquieux.

Il prit aussitôt Boris par l'épaule et le conduisit à une grande pièce où brillait une pâle lumière électrique, où la table était mise pour deux personnes.

— Je ne t'ai pas attendu pour commencer, pardonne-moi.

Il s'installa à la place qu'il avait sans doute occupée un moment plus tôt, saisit une fourchette et un couteau. Avec le couteau, il fit signe à Boris de s'asseoir.

— Assieds-toi et bois, dit-il la bouche pleine. Après tu mangeras. Ou avant...

Boris mourait de faim et de soif ; mais il n'obéit pas tout de suite. Il voulait comprendre.

— Écoutez, Monser, dit-il en parodiant le petit guetteur, je ne comprends rien à cette affaire. Je ne sais pas si je vous l'ai dit. Comment pouviez-vous savoir que j'allais arriver à la petite maison du Seigneur cette nuit... alors que le lieutenant Lovdale a décidé de me libérer il y a moins d'une heure, à la suite de circonstances tout à fait imprévues et imprévisibles ?

— Imprévisibles ? fit Rolguer sans lever les yeux de son assiette. Rien n'est jamais complètement imprévisible.

Boris haussa les épaules.

— Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés ?

— Bien sûr, dit l'intendant en remplissant de vin rouge le verre qu'il

venait de vider. Je voyage beaucoup, moi aussi. Mon nom véritable est Guerre. Je l'ai changé parce que ça ressemble un peu trop au nom ancien et secret du dieu des Boamiens. Lequel, comme tu sais, n'est pas bien vu ici !

Il éclata de rire.

— Je me fais aussi appeler Haroun. C'est le nom d'un personnage fascinant de la Terre de la Présence. Je suis astrologue, voyant et un peu prophète. Sa Majesté la reine Lha-Antella a fait de moi son conseiller favori pour les mystères. Car le monde est plein de mystères, jeune homme. Bien entendu, mon rôle d'intendant ici n'est qu'une couverture.

« Je suis venu pour préparer le voyage de la reine et m'assurer qu'il n'y avait aucun complot contre sa sécurité. J'avais lu dans les étoiles et un peu dans mon cristal que des événements étranges et importants allaient bientôt se produire entre Terraube et Slanvar. Je n'arrivais pas à déterminer lesquels. J'ai demandé à la reine de bien vouloir différer sa visite à ses amis slanvariens et je suis venu enquêter. Mes voyances se sont précisées et Maître Shanj, qui est meilleur astrologue que moi, m'a aidé à voir clair.

« J'ai l'habitude de me mêler au peuple et même aux prisonniers pour m'informer. Nous nous sommes rencontrés par hasard dans un camion, avec les Boamiens raflés du côté de Terraube. Par hasard ou non. Disons que les étoiles me guidaient. Je ne pouvais pas deviner que tu serais celui par qui le scandale arrive, mais j'ai vu dans mon cristal que tu étais un jeune homme extraordinaire. Un demi-Boamien, un croyant à la foi partagée entre les dieux ennemis. J'ai été intéressé par ton cas.

« Avec l'appui de Maître Shanj, je me suis renseigné sur toi dans ton village. Arc-du-Loup, un bien beau nom... Ta mère a une foi admirable dans le Seigneur Unique. Mais ton père était athée. Il a confié ton éducation à un vieux domologiste, un Boamien de la pire espèce. Et le doyen d'Arc, Maître Witz, attend ton retour pour faire de toi un apprenti-guetteur. Toi, tu préfères t'occuper du dressage des massas sauvages. Oui, je sais aussi cela. Un projet passionnant, d'ailleurs, le dressage des massas. Je suppose que le vieux boamien t'a appris leur langue ? Tu peux essayer de tromper les Slanvariens, mais pas David Rolguer !

« Depuis longtemps, il ne se passait pas grand-chose sur cette sacrée planète. Et voici que les événements se précipitent, à l'approche de l'Âge d'Or. Ah ! Ah ! Je suis content de t'avoir rencontré. Mange et bois. Des vêtements propres et une fille nue t'attendent dans ta chambre.

« Quoi, ça ne te suffit pas ? Tu veux savoir... comment j'ai deviné que tu allais être libéré ? Tu ne crois pas à la voyance ? Si je te racontais ma vie, tu la trouverais bien plus incroyable. Mais il faudra te contenter de cette réponse. »

Boris but un verre de vin et dit :

— Vous êtes un vieux malin, Maître Rolguer, mais la réalité est bien plus simple. Vous me faisiez surveiller au camp. Hier soir, on vous a avertis, Maître Shanj et vous, de ce qui s'était passé. Vous avez demandé au commandant du camp... ou vous lui avez donné l'ordre – je ne sais – de me libérer. Et puis vous avez préparé une petite mise en scène pour m'impressionner. Je pense donc que vous avez besoin de moi... Je veux bien travailler avec vous, si vous êtes loyal envers moi et si vous ne me racontez pas d'histoires.

— Bien dit, Boris Antgordine. Tu es tel que ton ciel de naissance te définit. J'aurai peut-être besoin de toi un jour. Mais rien ne presse. En attendant, je crois que tu peux devenir un fidèle serviteur de Slanvar. Je t'y aiderai de tout mon pouvoir. En outre, j'ai maintenant la certitude que ma reine n'est pas menacée par les événements que j'avais vus dans les étoiles. Elle sera à Slanvar dans moins d'un mois !

CHAPITRE XIII

Boris Antgordine : Vers l'Âge d'Or, par Boris Antgordine (extrait).

Ma nouvelle vie à Maranover s'annonçait plus confortable que l'ancienne, mais non moins périlleuse. Elle avait en outre le goût amer de la trahison.

Certes, mon but était d'aider les Boamiens et tous les prisonniers et d'essayer de sauver quelques-uns d'entre eux. Mais j'étais seul à le savoir (et cela valait mieux !). Mes compagnons de captivité qui me soupçonnaient d'être un espion slanvarien penseraient qu'ils ne s'étaient pas trompés. Pourrais-je me laver un jour de cette tache ? Peu importait. J'avais des problèmes plus urgents à résoudre. David Rolguer m'avait averti de l'arrivée prochaine de la reine de Gandara. Moins d'un mois pour exécuter le plan que j'avais en tête, c'était bien peu.

Je ferais l'impossible pour sauver le jeune Iano, que je devais d'abord retrouver, s'il n'était pas mort. Iano et ses parents, peut-être. Son grand-père était parti pour le jugement dernier. Peut-être connaissait-il maintenant la vérité sur les dieux et les hommes. En tout cas, il n'avait plus besoin de mon aide. À moins qu'il ne fût un misérable esprit tanien à la recherche d'un hôte !

Au matin, David Rolguer avait quitté la petite maison du Seigneur. Un archer me remit de sa part une lettre très brève, par laquelle il m'informait qu'il allait rendre compte de sa mission à la reine Lha-Antella. Il me souhaitait en même temps bonne chance et beaucoup de visions. Il précisait qu'il accompagnerait la reine lors de son prochain séjour sur la terre de Slanvar et que nous nous reverrions à cette occasion... Une terrible occasion, pensai-je. Et j'en eus froid dans le dos. Il avait ajouté une note en caractères minuscules en travers du papier. J'eus beaucoup de peine à la déchiffrer.

« Connais-tu le nom ancien et secret du Sombre Éclat ? On appelait autrefois le Seigneur Lucifer. Ne prononce ce nom à haute voix qu'en cas d'urgence et d'extrême nécessité. Brûle immédiatement cette lettre. » C'était signé : David R. Guerre.

Plus tard, je fis la connaissance de maître Shanj, un homme d'études qui se tenait à bonne distance d'une réalité quelque peu triviale. Il ne

souhaitait aucun mal aux Boamiens. Il déplorait l'existence des camps. Mais il admettait que la race des renards devait disparaître avant la venue de l'Âge d'Or. Le Seigneur le voulait... Que voulait au juste le Seigneur – ce Seigneur-là ? J'étais décidé à le lui demander moi-même un jour prochain, même si je devais pour l'appeler prononcer son nom ancien et secret. Peut-être me suffirait-il de nommer son ennemi, Goar ou Goer, pour qu'il se manifeste par esprit de rivalité... Je songeais déjà à mener mon action par ce moyen.

Je fis une première expérience dans le parc touffu de la petite maison du Seigneur, alors qu'une demi-douzaine de jeunes guetteurs et d'apprentis se trouvaient non loin de moi (et pas trop près non plus). Je marmonnai tout bas le nom de Goer. Je précisai *Goer de la Terre*, puisque le dieu boamien, tout comme Lucifer-des-hommes, se voulait seigneur unique de la planète. Avec docilité, le Sombre m'envoya un miroitement de très belle qualité. Un guetteur et un apprenti purent l'apercevoir en même temps que moi. C'était ce que je voulais, bien sûr.

Aux yeux des pensionnaires de la petite maison, je devins un élu du Seigneur. Tous voulurent s'attacher à mes pas, dans l'espoir de profiter des miroitements que j'avais désormais la réputation d'attirer. Cela ne présentait pas que des avantages. J'allais me faire beaucoup d'ennemis. J'espérais cependant qu'ils n'oseraient pas s'attaquer à un favori du Seigneur Unique. Du moins tout de suite. Et il me fallait prendre le risque. En choisissant le métier des armes, je souhaitais vivre dangereusement. Je commençais à croire que mes rêves les plus fous allaient se réaliser.

J'eus un long entretien avec Maître Shanj. Le doyen me donna des nouvelles de mon village et de ses habitants. Ma mère allait bien. Maître Jomberg regrettait beaucoup mon absence. Et Maître Witz se disait prêt à me reprendre comme apprenti, ce qui était un demi-mensonge, puisque je n'avais jamais commencé mon apprentissage de guetteur. Le sergent Djendry, qui était comme je l'avais soupçonné le frère du lieutenant Lovdale, avait quitté Arc-du-Loup pour rejoindre Slanvar... Je compris qu'il avait toujours été un agent de Slanvar en Terraube. On parlait d'ailleurs d'une annexion par Slanvar de plusieurs villages et comtés périphériques de Terraube. Mais Gemel et Ordentrag nourrissaient les mêmes visées. Comme la reine de Gandara tendait à exercer une suzeraineté de fait sur cette région de Gallia, on pensait à Maranover qu'elle trancherait en faveur de Slanvar qui se préparait à l'accueillir en grande pompe et à lui offrir un divertissement sans égal.

Maître Shanj ajouta qu'il désirait me voir choisir Slanvar, comme mon ami le sergent Djendry. Ce serait pour lui et tous les siens une

lourde déception si je choisissais de retourner à Arc-du-Loup. Il me laissa d'ailleurs entendre à demi-mot que mon retour était hors de question pour le moment, Slanvar étant plus ou moins en conflit avec Terraube. Je jouissais naturellement de toute ma liberté. Mais, d'une part, on avait besoin de moi à Maranover ; d'autre part, je n'avais aucun avenir dans mon village de paysans mal dégrossis, ni comme guetteur, ni comme milicien. Et cela, je devais le savoir...

Je le savais.

Mon plan était de rester à Maranover. Au moins jusqu'à la visite de la reine. D'ailleurs, je tenais absolument à revoir le mage Rolguer, l'astrologue, le prophète qui connaissait le nom ancien et secret du Sombre Éclat. Il ne m'avait pas dit toute la vérité. J'espérais lui en arracher un morceau de plus. Et il m'avait sans doute menti sur bien des points. Mais je ne pouvais m'empêcher de l'admirer.

Je suggérai au doyen Shanj que mon séjour involontaire au camp des Boamiens m'avait causé un grave préjudice physique et moral. Slanvar pouvait-elle m'offrir une compensation ? Oui, Slanvar m'offrait le privilège d'accomplir une double carrière de guetteur et de soldat, puisque telle était ma double vocation. En principe, tout guetteur reconnu doit consacrer tout son temps à cette fonction et aux tâches annexes de la prêtrise. On m'accorderait donc une dérogation spéciale. Maître Rolguer interviendrait au besoin près de la hiérarchie ecclésiastique.

De plus, Monser Hans Vali de Meidelberg, chef d'état-major de Monser der Malahosen, le Maître de Maison, qui était d'ailleurs son beau-père, envisageait de créer un corps de massas gourdins et il cherchait des instructeurs qualifiés. Ceux qui prouveraient leur capacité à se faire obéir des *simiens* – tel était le terme officiel à Slanvar pour désigner les massas – seraient promus sans délai au grade de sergent archer. Voilà qui collait très bien avec mon plan et me donnerait peut-être la possibilité de retrouver mon ami le capitaine Grant.

C'est ainsi que je me rendis à Obercourt, résidence d'été du Maître de Maison pour rencontrer un aide de camp d'un officier supérieur proche du général Vali de Meidelberg. J'appris qu'une recommandation, signée d'un haut conseiller de la reine de Gandara, m'avait précédé à l'état-major. L'aide de camp parut dépité en me voyant. Le courrier de la reine ne mentionnait pas mon jeune âge. Il me demanda où j'avais appris le langage des simiens. Pas question de lui parler des Boamiens et du sac de vie ! Je répondis que mon père connaissait ce langage et qu'il me l'avait enseigné par jeu dans mon enfance. Où donc l'avait-il appris lui-même ? J'avouai que je n'en savais rien. Et comme il était mort, je ne pourrais jamais lui poser la

question.

Je racontai aussi que j'avais un massa personnel nommé capitaine Grant, qui m'avait été enlevé par les archers de Slanvar et que je n'avais jamais revu. Comme il était dressé et m'obéissait bien, je souhaitais beaucoup le retrouver. Il me serait très utile pour l'instruction des autres. L'officier me dit alors que des dispositions seraient prises pour me permettre de le rechercher moi-même. Mon cœur battit. Après le capitaine Grant, je chercherais Iano, le petit Boamien.

Il y avait toutefois une formalité à accomplir avant de me mettre en quête du massa. Je devais faire la preuve de mes aptitudes, le jour même au centre de dressage des simiens, dans la forêt d'Obercourt.

J'étais très inquiet en arrivant au centre dans un camion à charbon de bois, poussif et brinquebalant, avec quelques recrues et deux autres candidats à l'instruction des massas, dont un Noir venu de Gandara. Ce dernier expliqua que l'armée de Lha-Antella comptait un quart de Noirs, un tiers de Jaunes et moins de la moitié de Blancs et de métis. Je refis le calcul pour passer le temps. Le compte était à peu près bon.

J'avais peur tout à coup. Les deux autres semblaient très sûrs d'eux et de leurs capacités. Et j'avais l'impression d'avoir oublié tout le vocabulaire puisé dans mon sac de vie.

Un officier nous accueillit avec froideur. Je fus incapable de déterminer son grade. Peut-être un capitaine. Il n'éprouvait aucun enthousiasme pour le projet du chef d'état-major. Il se moqua ouvertement de nous : un Noir, un gamin et un intellectuel à lunettes. L'intellectuel à lunettes, clerc de notaire sans emploi, fut en outre accusé d'avoir « presque une tête de Boamien ». Il rougit et les larmes montèrent à ses yeux. Ce n'est rien de dire qu'il avait perdu toute la superbe affichée pendant le voyage. L'officier lui fit enlever ses lunettes, sous prétexte que c'était dangereux.

— Quand l'Âge d'Or sera venu, commenta-t-il, même les myopes verront clair !

Il nous infligea pour commencer une visite à l'enclos des « furieux ». Le Noir fit une tentative de communication qui ne pouvait qu'échouer. Je refusai d'essayer à mon tour.

— Ces sujets ont été rendus fous par les mauvais traitements, dis-je. On verra plus tard ce qu'on peut faire pour eux. Mais ce sera long et difficile.

L'officier n'insista pas. Les deux autres candidats me regardèrent avec surprise. Nous étions en train de devenir amis. Enfin, on nous mit en présence de quelques massas tristes et apathiques, qui se

dérangèrent à peine quand nous entrâmes dans leur enclos. L'officier demanda qui commençait.

— À toi l'honneur, proposai-je à notre camarade l'intellectuel à tête de Boamien.

Le malheureux ne parvint pas à éveiller l'intérêt d'un seul des dix ou douze simiens de l'enclos. Le Noir eut un peu plus de chance. Il obtint quelques signes de soumission de la part d'un individu à l'air sous-alimenté et déprimé, qui paraissait le souffre-douleur des autres. L'officier considéra que ce résultat n'était pas négligeable. Je ne fus pas très impressionné. Mais saurais-je faire mieux ?

À mon grand étonnement, le langage qu'ils avaient utilisé l'un et l'autre n'était pas celui que je connaissais. Les mots qu'ils adressaient aux massas n'évoquaient rien pour moi. Ils n'avaient rien à voir, me semblait-il, avec le code boamien.

C'était mon tour. L'officier m'observa d'un air intrigué et méfiant. Quelque chose en moi lui inspirait, je crois, une vague crainte. Je ne sais s'il avait été informé de mes relations privilégiées avec le Seigneur. J'en doute. « Bien ! » fis-je et je m'avançai au milieu des massas qui ne m'accordèrent qu'un intérêt poli. Je pensais au capitaine Grant et aussi à l'enjeu de cette épreuve. Si je voulais avoir une chance de devenir Boris Antgordine, je devais réussir.

J'avais si peur que j'hésitai presque une minute avant de lancer le fameux signal d'appel : « *Dam !* » Le son n'était pas tout. Il me fallait trouver aussi le ton juste... Je me décidai enfin, le cœur battant comme celui d'un renard cerné par une meute de loups. Et pourtant, j'étais passé du côté des loups.

— *Dam !*

Le mot claqua comme un coup de fouet. *C'était* un coup de fouet. Moins d'une seconde plus tard, je sus que j'avais réussi. J'eus honte du pouvoir que me donnait sur ces êtres l'antique science boamienne. Je jurai de m'en servir pour leur bien. Pour leur bien ? J'allais commencer par en faire des soldats de Slanvar et ce n'était peut-être pas le sort le plus digne d'envie. Mais un jour, ils seraient mes propres soldats et nous nous battrions ensemble pour la justice et l'avenir de l'humanité. De cette humanité à laquelle ils appartenaient.

Ils s'alignaient autour de moi comme pour une sorte de parade nuptiale, en chuintant leurs « raf ! raf ! » en déclinant leur nom. Je prononçai le mien avec force ; Boris Antgordine ! Deux ou trois d'entre eux s'instituèrent mes gardes du corps. L'officier recula précipitamment et observa la scène à bonne distance. Les massas ne voulaient plus me quitter. Je n'avais pas prévu cela. Je dus rester plusieurs semaines. Ce qui me fut très bénéfique. Il subsistait dans la

forêt proche du centre d'instruction quelques végétaux désiens que je repèrai de loin et qui me permirent de nourrir mon sac de vie.

L'officier au grade inconnu se révéla un colonel, apparenté au chef d'état-major et donc à la famille der Malahosen. Il rit beaucoup, lorsque je lui avouai, plus tard, que je l'avais pris pour un lieutenant ou un capitaine. Ma formation militaire laissait à désirer. Nous devînmes bons amis et il m'autorisa à recruter les deux autres candidats instructeurs : le Noir, Louis, et l'intellectuel à tête de Boamien, Silvio. Ces deux hommes me plaisaient. Je les voulais près de moi. Ce fut une intuition immédiate et intense. Elle se révéla juste. Louis et Silvio allaient devenir deux de mes plus fidèles compagnons.

Ils assimilèrent très vite le langage boamien des massas, mais ils restèrent faibles sur le signal. Il fallait donner à ce monosyllabe impérieux une certaine musique, dont j'avais le « la » dans mon sac. C'était un savoir-faire peu transmissible. Peut-être aussi ne fis-je pas assez d'effort pour le leur enseigner. Après tout, c'était bien ainsi. Les massas m'obéissaient un peu mieux et un peu plus vite. Ils me reconnaissaient comme le seigneur unique du centre et des simiens. Ils montraient à mes assistants une bienveillance un peu méprisante...

C'est ainsi que je devins sergent. Cela me parut un début prometteur.

Le Sombre Éclat vint miroiter à mes pieds, sous mes fenêtres, dans le centre, aux alentours et jusque dans là forêt voisine que je fréquentais en compagnie des simiens les plus dociles. Il y eut des témoins et mon prestige monta en flèche. Ainsi que le nombre de mes ennemis. Le colonel reçut une dénonciation provenant de Maranover : simulateur, mythomane, suppôt de Boamien. L'auteur du billet, qui devait être le sergent Djendry, prétendait que je m'étais toujours vanté de mes riches visions, mais que celles-ci n'existaient que dans ma tête. Ce n'était pas très grave. Je craignais davantage la jalousie des guetteurs et l'accusation d'hérésie qu'ils finiraient bien par porter contre moi. Je devais réussir très vite avec les massas pour me mettre hors de portée des mesquines intrigues.

Goer de la Terre ne m'oubliait pas non plus. Il m'envoya un air de flûte, ainsi qu'une voix féminine, douce et étrangère, qui me rappela le rendez-vous de Boamgoar. Je répondis que j'y serais, en 2000 au plus tard. J'avais le temps. Et puis la voix, le rendez-vous et toutes ces choses n'existaient peut-être que dans ma tête, comme disait l'autre !

Peu après mon arrivée, il y eut des ennuis avec les chiens. À Slanvar, les molosses de toutes races tenaient le haut du pavé. Au centre de dressage, ils surveillaient leurs ennemis héréditaires, les massas, avec une vigilance haineuse. Réveillés par le signal, les massas

supportaient mal la présence des chiens autour d'eux. En même temps, quelques phénomènes de « chasse en l'air » se produisirent. Les chiens furent poursuivis par des serpents volants presque invisibles. Certains s'enfuirent dans la forêt ; d'autres se terrèrent. Par chance, personne n'avait plus besoin d'eux.

C'est à peu près à cette époque que les vipères, nombreuses dans la région, cessèrent d'être venimeuses. On attribua le fait à l'Âge d'Or qui approchait. Je crois qu'il s'agissait surtout d'une réhabilitation du serpent qui supplanterait le cheval et le chien comme « meilleur ami de l'homme ».

Un centre d'instruction de simiens fut créé à Maranover. En même temps, je devins guetteur auxiliaire et habitai la petite maison du Seigneur. On attendait toujours la reine de Gandara. La fièvre montait. Plusieurs dizaines de Boamiens, sevrés de déase en prévision du spectacle dont ils feraient les frais, se morfondaient dans des cages à fauves et je ne pouvais rien pour eux.

J'avais fait lancer par l'administration slanvarienne un avis de recherche concernant un massa de grande taille et d'intelligence développée, qui répondait au nom de Grant. Mon compagnon de la nuit des chiens fut retrouvé dans une communauté serve où on avait essayé en vain de lui apprendre le travail de la terre. Il me reconnut sans hésiter et s'intégra avec beaucoup de bonne volonté au groupe des recrues en cours d'instruction. Il se montra tout de suite l'un des meilleurs.

Un logement militaire me fut attribué, bien que mon grade ne comportât pas ce privilège. C'était un petit chalet situé entre le camp d'instruction et la forêt que les prisonniers boamiens continuaient de défricher. Une position stratégique de premier ordre ; mais je n'étais pas encore prêt à organiser une filière d'évasion... En outre, il restait quelques plantes déasiennes dans les combes humides de la forêt : j'en fis une provision que je mis à sécher au grenier du pavillon. Un risque, certes. Il me parut cependant moindre que celui d'une carence en déase-base. Affamé, mon sac de vie pouvait me causer des troubles graves qui me dénonceraient comme Boamien.

Je passais plusieurs heures par jour à la petite maison du Seigneur pour écouter les cours de théologie et de guet de notre doyen, Maître Shanj. La théologie me passionnait. On n'en sait jamais assez sur les dieux. Par contre, je n'avais pas besoin de guetter. Les miroitements naissaient pour ainsi dire sur mon passage. Cela devenait dangereux. Je me sentais menacé par l'hérésie. En réalité, tout le monde s'occupait de la prochaine visite de Lha-Antella et mes visions ne défrayaient plus la chronique. Je me gardais bien d'appeler Goar ou son rival. Mais le Sombre se manifestait très souvent de façon

spontanée. Je finis par supposer qu'il attendait de moi quelque chose. Mais quoi ?

L'automne fut sec et froid, quoique très ensoleillé. L'arrivée de la reine fut encore retardée d'un mois. Un mois ou deux, disait-on. Elle aurait donc lieu en plein hiver. Les festivités prévues perdraient ainsi beaucoup de leur éclat. Frustrée, la population prêta l'oreille aux ennemis de Gandara. Gemel, Terraube, Ordentrag et Viller-Lévy avaient signé une alliance dirigée contre Lha-Antella. Slanvar attaqua Terraube. Pour la première fois, les simiens furent utilisés au combat, comme auxiliaires, avec un certain succès. Je ne participai à aucun engagement ; mais le succès de mes élèves simiens me valut une promotion au grade supérieur.

La neige recouvrit le pays de Slanvar, dont j'avais appris le nom ancien secret : l'Alsace. La reine remettait sa visite de semaine en semaine. Elle avait d'autres renards à chasser ! Les armées de Gandara livraient de dures batailles sur le front ouest. En Aquitania, les divisions de la reine assiégeaient le réduit boamien du marais poitevin. Les Boamiens résistaient autour d'une nécropole transformée en forteresse. Et le marais envahi par la végétation déasienne constituait pour les Gandariens, plutôt habitués au sable et aux rochers, un obstacle très difficile à franchir. On parlait d'un million de Boamiens retranchés là. En fait, ils étaient à peine plus de cinquante mille, parmi lesquels moins de dix mille combattants. Et en face d'eux, il y avait près de soixante mille Gandariens. La reine ne s'en vantait pas.

Plus au sud, en Ibérie, Gandara avait encerclé le territoire de la république asturienne, un petit pays industriel qui refusait le retour à l'Âge d'Or et fabriquait encore des machines et des armes. D'autre part, en Ibérie et au Maghreb, les forces gandariennes avaient détruit de façon systématique la végétation déasienne. Ils devaient maintenant faire face à une extraordinaire prolifération des suntropes.

Plusieurs complots furent découverts et déjoués à Slanvar. Arc-du-Loup se trouva dans une zone militarisée. Les habitants durent quitter le village. Maître Witz et sa servante préférée, Marie-Page Antgordine, vinrent s'installer à la petite maison du Seigneur de Maranover. Maître Jomberg Vandrederen me rejoignit comme instructeur au corps des simiens. J'engageai aussi Gros-Ben comme auxiliaire sans spécialité. Nina, fiancée au lieutenant Bert Djendry, avait gardé un petit peu d'affection pour moi. Elle m'offrit ses services comme agent de liaison. Ma filière d'évasion des Boamiens fut en place au milieu de l'hiver, avec l'aide d'un envoyé de Viller-Lévy. La fuite vers le sud était devenue impossible pour les Boamiens. Je les dirigeai donc vers le nord, où le ser Habend de Viller-Lévy les accueillait. Il fallait sauver le

plus grand nombre de prisonniers avant l'arrivée de la reine. Je prenais de plus en plus de risques. Pour gagner du temps, je négligeai bientôt toute précaution.

Je sentais l'affolement me gagner à la pensée du sort qui attendait les prisonniers boamiens, ou du moins une bonne partie d'entre eux. Je ne pouvais en sauver qu'un très petit nombre. Je pensais à mon protégé Iano et à ses parents.

Les officiers et quelques dignitaires de l'administration slanvarienne avaient pris l'habitude de s'offrir au moins un esclave boamien. C'était le plus souvent, bien sûr, une Boamienne... Privilège toléré en haut lieu, à l'exemple de Lha-Antella qui incitait ses sujets à réduire les Boamiens en esclavage. Les hommes et les femmes qu'on retirait ainsi des camps de travail vivaient peut-être un peu mieux pendant un certain temps, si leurs maîtres n'étaient pas trop cruels. Mais en aucun cas, ils ne pouvaient avoir la vie sauve. Dès qu'ils avaient cessé de plaire ou d'amuser et, de toute façon, après une durée de service plus ou moins longue, ils allaient au supplice sans rémission.

Comme je dirigeais un camp d'instruction de cinq cents massas, avec une dizaine d'instructeurs et une centaine d'auxiliaires, on voulut bien me considérer comme officier. Je fus informé discrètement que j'avais droit à *une* esclave... Entre-temps, j'avais communiqué plusieurs fois avec mon jeune ami Iano et je veillais de mon mieux sur lui. Je choisis donc sa mère, Nora, comme esclave. Je la fis venir et lui exposai mon plan. C'était le seul moyen que j'avais de la rapprocher de son fils. Si elle acceptait de vivre avec moi, je ferais sortir Iano du centre d'internement des enfants boamiens et il nous rejoindrait. À elle, bien sûr, je ne demandais *rien*, sinon de jouer pour le mieux son rôle quand ce serait utile. Elle me méprisait et me haïssait toujours autant. Mais elle était prête à tout pour retrouver son enfant.

Et puis, grâce à Iano qui m'aimait bien, un rapprochement s'esquissa entre nous. Quant au noble père du gosse, au demeurant, un brave type, je pus le faire évader bientôt. Je fis mes comptes. Il y avait près de six cents Boamiens au camp de Maranover. J'en avais à ce moment envoyé vingt-trois en direction de Viller-Lévy. Je ne savais même pas s'ils étaient tous arrivés. Parmi eux, cinq enfants. Plus Nora et Iano provisoirement à l'abri. C'était dérisoire... Je croyais encore, comme on le racontait, qu'il y avait à l'intérieur du marais poitevin près d'un million de Boamiens. Ce chiffre-là attisait mes rêves. J'aurais voulu les sauver tous avec mes massas. Une armée de massas... ou de simiens, comme on voudra. Ils étaient un peu plus de mille, ces simiens, dans les trois camps d'instruction créés par Monser Vali de Meidelberg. J'aurais voulu marcher à la tête de cent mille massas armés jusqu'aux dents, qu'ils avaient longues et carnassières.

On apprit coup sur coup que l'armée de Gandara avait subi un gros revers aux Asturies et que la reine arrivait enfin. Enfin... dans dix jours. La plupart des gens, les officiers même n'y croyaient plus. Je pariai que cette fois était la bonne et je pris mes dispositions en conséquence. Il fallait prévoir que tous les esclaves en service seraient rassemblés pour le spectacle et remplacés chez leurs maîtres par d'autres venus des camps. Nora et Iano n'étaient plus en sécurité avec moi.

Circonstance aggravante : la police slanvarienne avait fait un effort particulier pour nettoyer le terrain avant l'arrivée de la reine. Les agents ennemis que l'on soupçonnait et surveillait depuis un certain temps avaient été arrêtés. Ma filière normale d'évasion était coupée à la source. Les hautes protections dont je bénéficiais, à l'état-major et à la petite maison du Seigneur, m'avaient permis d'échapper aux premières rafles. Mais j'avais beaucoup d'ennemis dans le clan policier. Si l'on n'osait pas m'enfermer, on pouvait toujours me tirer une flèche empoisonnée dans le dos. De plus, si Nora et son fils disparaissaient, ma responsabilité serait engagée. Tous les soupçons de la police seraient confirmés. Il ne me resterait alors qu'une solution, si toutefois j'avais le temps de la mettre en œuvre : rameuter les massas et tenter de partir vers le nord avec cette troupe improvisée. Nous n'étions pas prêts. Ni eux, ni moi. Notre armement était très insuffisant. Dans un engagement avec l'armée régulière slanvarienne, nous aurions à coup sûr le dessous. Je parviendrais peut-être à gagner la frontière de Viller-Lévy avec une partie de mon groupe, en laissant derrière moi des centaines de cadavres...

Je n'avais pas le droit de me servir du pouvoir que j'exerçais sur les simiens pour les conduire au massacre. D'un autre côté, les abandonner, c'était renoncer à mon grand projet, ainsi qu'à toutes mes chances de libérer encore des dizaines ou des centaines de Boamiens, comme je l'avais espéré. Sur un plateau de la balance, il y avait le destin de Boris Antgordine. Sur l'autre, la vie d'une femme et d'un enfant... Iano se tenait à l'affût des événements. Il se faufilait partout, inventait mille ruses pour observer sans être vu, écouter aux portes ou ailleurs. Il avait une mémoire phénoménale. Il savait donc tout ce qui se passait dans la cité et dans la Maison de Slanvar. Tout ou presque... Il me racontait : « Quand je serai grand, j'irai chez la reine de Gandara pour l'espionner. J'espère que je ne me ferai pas prendre : il y a des supplices terribles pour les espions boamiens... » Nora, par contre, ne semblait pas consciente du danger. Elle flottait dans un cauchemar diffus et ne se rebellait plus contre mes décisions. Elle accepterait de partir tout comme de rester. Elle n'avait plus de volonté propre.

Je choisis enfin de quitter Maranover et Slanvar avec un dernier

groupe de Boamiens, dont Nora et Iano. Je reviendrais plus tard chercher ma mère pour la mettre en sécurité. Si je pouvais... Plus tard encore, j'essaierais de récupérer quelques simiens et je... Mais ce n'était qu'un rêve fou.

CHAPITRE XIV

La plainte lugubre s'enfla sur le plateau dénudé, funèbre lamento, requiem pour les âmes des fugitifs traqués par les hommes et les chiens et guettés par les loups.

— C'est les loups, dit Noé, le jeune Boamien. Ils sont là, devant nous !

— C'est des chiens. Ils sont derrière. Ils se rapprochent ! dit Anna, la mère de Noé et du petit Dan.

L'enfant avait six ans. Tremblant de froid et de fièvre, il s'était blotti dans les bras de Iano.

— Ce n'est que le vent, dit Boris pour rassurer ses cinq compagnons. Ou du moins les quatre qui étaient conscients.

C'était le vent. Mais il y avait les loups devant et les chiens derrière. Les hommes aussi, mais eux se taisaient. Tout comme Nora qui n'avait pas prononcé un mot depuis le départ de Maranover.

La neige avait cessé de tomber, mais chaque rafale soulevait des milliers de minuscules cristaux coupants qui s'abattaient en essaim sur Boris, sorti de l'abri pour scruter la nuit obscure. Il ferma ses yeux blessés par la neige et s'adossa à un arbre. L'abri était une hutte de branches, au milieu d'une touffe de buissons verts : le deuxième ou le troisième jalon de la filière. Noé rejoignit Boris en trébuchant. C'était un garçon de quinze ans, qui avait dû être vigoureux autrefois, mais que les privations subies au camp avaient beaucoup affaibli. Après trois heures de marche à travers la forêt enneigée, il ne tenait plus debout. Cette fuite précipitée par monts et par vaux, dans la nuit, le froid, le vent était une épreuve trop rude pour lui. Si la neige avait continué de tomber, c'eût été pire. Mais dans ce cas, les traces des fugitifs auraient été recouvertes. Comme Boris l'espérait... Il quitta une moufle, s'éloigna du tronc qui le protégeait. L'air glacé lui mordit la peau. Il tendit le bras. Pas un seul flocon ne vint mouiller le dos de sa main.

La malchance. Il avait tout misé sur la neige. Il enleva son autre moufle et se frotta le visage avec les paumes pour relancer la circulation du sang.

— Fais comme moi, dit-il au garçon.

Il avait commis deux erreurs. Deux de plus... D'abord, il aurait dû

partir avec Nora et Iano seuls. Ou bien choisir pour les accompagner des prisonniers dans la force de l'âge et en bonne santé. Il avait péché par sensiblerie. Enfin, il aurait dû prévoir que, malgré les dictons des guetteurs, la neige pouvait s'arrêter à n'importe quel moment. « Tu ne fais pas encore le poids comme chef, sergent Antgordine ! » se dit-il.

— Où on va, Boris ? demanda Noé d'une voix angoissée. Tu entends les loups... ou les chiens ?

Le jeune Boamien comprima une quinte de toux avec la grosse écharpe de laine que Boris lui avait procurée. En vain. Il respirait à petits coups prudents et toussait sans arrêt. « Où va-t-on ? » se dit Boris. L'itinéraire de la forêt, à l'ouest, était le plus sûr, la neige ne tombant plus. Sous le couvert les traces seraient difficiles à suivre et se brouilleraient vite. Mais avec deux femmes, deux enfants et un malade, ils n'iraient pas loin sous la futaie ou au milieu des taillis épais.

Dans la plaine, leur piste les trahissait sans rémission. Mais la neige pouvait recommencer à tomber n'importe quand. De plus, la ou les patrouilles ne semblaient pas les chercher de ce côté. Le village de Rizman n'était qu'à deux kilomètres et demi. « Si nous ne sommes pas rejoints d'ici là, pensa Boris, nous trouverons de l'aide au relais du *Cheval heureux*. » Les propriétaires de cette auberge à danser, ou *estaminet de pavane*, étaient des amis de Viller-Lévy. Ils pourraient cacher jusqu'au jour ou un peu plus Noé et les deux petits. À moins que...

— On y va, dit-il. Droit devant.

Il portait Iano à cheval sur son sac à dos. Anna et Nora se chargeaient tour à tour de Dan, qui ne devait pas peser très lourd. Noé venait le dernier. Boris regrettait de ne pouvoir l'aider. Il devait rester en tête du groupe pour frayer le chemin dans la neige fraîche, qui atteignait de quarante à cinquante centimètres d'épaisseur.

Quand ils eurent parcouru cinq cents mètres environ, en un peu plus d'un quart d'heure, ils perdirent l'abri que constituait un revers de colline boisée. Les rafales devinrent plus violentes. Boris regrettait maintenant de ne pas avoir volé une troïka ou n'importe quel véhicule. Il avait l'impression que l'air chaud contenu dans ses poumons s'échappait par une brèche ouverte au milieu de son torse. Le froid s'infiltrait sous ses fourrures. La température devait être tombée aux environs de moins trente degrés. Il se demanda ce que ressentait Noé. Peut-être rien du tout : il était trop malade... De temps en temps, Iano, projeté en avant par les chocs de la marche, venait se cogner contre sa nuque et sa tête. À force de se répéter, c'était extrêmement pénible. Boris supposa que l'enfant s'était endormi. Il

n'eut pas le courage de le réveiller.

Bientôt, il fallut s'arrêter pour attendre Noé qui était tombé et ne pouvait pas se relever. Les femmes l'aidèrent car Boris, avec l'enfant par-dessus son sac, avait le plus grand mal à se baisser.

Les loups hurlaient toujours devant, au nord, et le vent portait leurs cris en les amplifiant avec une terrible sauvagerie. Sous le ciel couvert, la nuit prenait une dureté minérale, mais une lueur pâle sourdait de la neige.

Aucun bruit ne provenait de l'arrière, c'est-à-dire du sud. Le vent chassait les sons de ce côté-là. Boris n'osait croire que la poursuite avait été abandonnée ou que la patrouille qui semblait se rapprocher d'eux dans la forêt avait soudain perdu leur trace. De toute façon, si les chiens étaient sur la piste, ils se taisaient. On ne les entendrait qu'au moment où ils surgiraient... Il vérifia la présence de son lance-rayon sous sa veste. Il fit passer Noé immédiatement derrière lui en lui commandant de s'accrocher aux courroies de son sac. Iano se réveilla et la marche reprit.

De violentes détonations éclatèrent en direction du sud. Boris s'arrêta net. Ce n'étaient pas des coups de fusil, mais de véritables explosions que le vent n'étouffait pas complètement. Iano se mit à crier :

— Une lumière rouge dans le ciel ! Une lumière jaune ! Des rouges ! Des jaunes !

Boris comprit. Des fusées de fête... Le rouge et le jaune étaient les couleurs de Gandara. Toutes les cités de Slanvar saluaient l'arrivée de Lha-Antella. Après des mois d'attente, le peuple accueillait enfin sa suzeraine. Les prisonniers boamiens, nus sous le vent glacial, les pieds dans la neige, formaient sans doute, comme prévu, une haie d'honneur, blafarde, sinistre et grotesque. Boris grogna de colère. Il faillit jurer le nom ancien et secret du dieu de Boam : « G... » Il mordit sa lèvre insensibilisée par le froid, puis bondit en avant, Noé accroché à son sac, trébuchant derrière lui dans la neige pâteuse. Non ! Jamais plus les dieux. Il voulait se battre avec ses propres forces. Ses forces humaines. Il espérait avoir rompu, ou tout au moins distendu, les liens noués presque par mégarde avec ces forces mystérieuses, dieux ou démons, qui le hantaient. « Au diable les dieux et les démons ! » pensa-t-il.

Depuis quelques semaines, ni Goer ni le Sombre ne se manifestaient plus en lui ou autour de lui. Il se gardait bien de les appeler. S'il avait connu un moyen de les tenir éloignés, il en aurait usé sans crainte ni honte.

Il avançait péniblement dans la neige, sous le ciel noir de l'hiver. Il marchait vers la liberté ou la mort. Un adieu lancinant et fiévreux chantait dans sa tête. Il abandonnait sur la piste toute une époque de sa vie, lambeaux d'illusions, débris de rêves fous et miettes écrasées d'orgueilleuses espérances. Il renaîtrait au bout du chemin, sauf si les archers slanvariens arrêtaient sa course. Mais la mort elle-même n'est-elle pas une renaissance ?

— Elle vient comment, la reine de Gandara ? demanda Iano, toujours perché sur le dos de Boris.

— En avion !

Boris ne put s'empêcher de rire.

— Tais-toi, ajouta-t-il. Tu vas te geler les poumons en parlant !

L'enfant gloussa. Rire était encore plus pénible que parler. Étonnant paradoxe : Lha-Antella, l'ennemie implacable de toute technologie, ne se déplaçait qu'à l'aide d'un engin volant très perfectionné. Elle s'acharnait à détruire le dernier centre industriel d'Europe, aux Asturies, mais ne pouvait se passer de cette machine qui était peut-être la dernière de son espèce. Ses soldats se battaient à l'arc, à l'arbalète, à la lance, à l'épée, au mieux avec de vieux fusils chargés par le canon, contre les armes automatiques, les missiles et les lance-rayons ou lasers des Asturiens. Et elle inspectait le champ de bataille à bord de son aéronef géant... Croyait-elle que l'Âge d'Or arrivé, tous les humains deviendraient des anges et nageraient dans le ciel comme des poissons dans l'eau ? Et le Seigneur lui accordait en attendant une dérogation spéciale pour services rendus ?

Les hurlements désespérés des loups se répondaient toujours, entre le nord et le nord-est, au gré du vent. La horde semblait se déplacer à très faible vitesse en direction du sud-est. Des individus dispersés devaient tourner en rond plus à l'ouest... Boris s'expliquait mal le comportement des carnassiers. Peut-être avaient-ils été dérangés dans leur chasse par quelques patrouilles accompagnées de chiens, ces molosses tueurs de Boamiens... et de loups ?

Si Boris avait été seul, il aurait obliqué vers les collines à droite, ou la forêt, à gauche, pour se dissimuler, se terrer peut-être. Mais sa petite troupe était à bout de forces. Lui-même, avec l'enfant sur les épaules et Noé qui se faisait tirer, n'était pas sûr de pouvoir tenir longtemps. Les lumières de Rizman en fête commençaient à scintiller en avant. Le village était leur seule chance.

Boris possédait un lance-rayon bien chargé. Il ne craignait ni les

louis ni les chiens. Seul, il n'aurait pas redouté non plus les hommes. Contre les bêtes, il n'avait guère envie d'utiliser le lance-rayon, dont les éclairs se voyaient de loin dans la nuit. La petite arbalète de garde attachée à son sac tirait des dards empoisonnés très efficaces. Seulement, elle était presque impossible à manipuler avec la charge qu'il portait et qui lui bloquait le torse et les bras... Il sourit. Le ciel s'illuminait. Des gerbes d'étincelles multicolores jaillissaient d'un bout à l'autre de l'horizon. Même au nord, du côté de Rizman et des postes frontière. On ne risquait plus guère de remarquer le faisceau d'un lance-rayon au milieu des feux d'artifice qui saluaient la reine.

Son cœur se mit à battre. Il comprenait maintenant pourquoi on avait cessé de le poursuivre. Les autorités avaient rappelé toutes les patrouilles dès l'arrivée de la reine. Autant qu'il pût savoir, on attendait Lha-Antella un peu plus tard. Il avait fallu changer le dispositif militaire et policier. Priorité à la protection rapprochée et à la surveillance des frontières...

Boris faillit éclater de rire. Ces explosions et ces lumières insolites, voilà ce qui avait troublé les loups et les avait détournés de leurs voies habituelles. « Mais alors... » Il hésitait encore à se réjouir. « S'ils ont abandonné les recherches, s'ils ne s'occupent plus que de la reine, nous sommes sauvés ! »

Des distributions de vin, de bière, d'alcool étaient prévues dans les villes et les villages. Les civils, pleins-sujets ou serfs, ne pensaient plus qu'à boire et à s'amuser. Les soldats eux-mêmes devaient se laisser tenter... « À condition de ne pas nous jeter dans leurs jambes, nous sommes tranquilles ! » De toute façon, Lha-Antella n'allait pas débarquer à Rizman ou dans un poste frontière. Tous les contrôles devaient être très relâchés. Boris rectifia : à Rizman, sans doute. Mais attention à la frontière. Slanvar pouvait redouter un coup de main, une incursion des forces coalisées de ses ennemis... La meilleure solution semblait désormais de se réfugier au *Cheval heureux* pour y passer la nuit. Deuxième rectification : femmes et enfants passeraient la nuit au relais. Pendant ce temps, Boris tenterait de reprendre contact avec un des agents de sa filière pour organiser le passage en terre de Viller-Lévy.

Bon, tout allait bien. En s'arrêtant de tomber, la neige les avait trahis. En arrivant avec quelques heures d'avance, la reine de Gandara les avait peut-être sauvés. Boris ralentit sa marche et laissa son souffle s'apaiser. S'immobiliser complètement eût été dangereux à cause du froid et de l'extrême fatigue de certains. En se brûlant la bouche dans le vent, il entreprit de rassurer ses compagnons.

— La reine nous rend service, dit-il. On ne s'occupe plus de nous. À Rizman, on fait la fête comme partout et nous passerons inaperçus. En

outre, les fusées et les feux d'artifice ont effrayé les loups. La route est libre !

— Regarde ces lumières dans le ciel ! dit Iano.

— Je sais. Ils sont fous ! s'exclama Boris.

— Ce ne sont pas des lumières comme les autres, murmura l'enfant.

Boris leva les yeux et ce qu'il vit au-dessus de lui l'emplit d'une totale stupeur.

CHAPITRE XV

Boris s'arrêta et Noé vint buter contre lui. « Écoutez ! » pensa-t-il. L'ordre s'adressait à lui-même. Le vent portait parfois un sourd grondement qui ne semblait pas un bruit naturel. C'était comme un orage lointain. Mais il ne pouvait pas y avoir d'orage par un froid aussi vif.

— Je vois une lumière qui miroite ! dit Iano.

— Une lumière qui clignote, rectifia Boris. C'est vrai. On dirait une machine volante. Un avion ou quelque chose de ce genre.

— C'est énorme, dit Nora d'une voix effrayée.

Boris secoua la tête. Impossible d'en juger. Lui aussi avait cru distinguer une ombre immense autour des lumières. Mais ce n'était peut-être qu'une illusion.

L'appareil se mouvait avec une certaine lenteur d'ouest en est. Une certaine lenteur ? Boris avait entendu raconter que les avions d'autrefois filaient dans l'espace comme un éclair. « Mille fois plus vite qu'un oiseau ! » disait son père. Peut-être était-ce une machine volante d'un autre type, un paquebot aérien, lent, puissant et majestueux. Oui, le paquebot d'une majesté... Lha-Antella !

Boris se remit en marche. L'aéronef était sûrement celui de la reine de Gandara. On n'en connaissait pas d'autre. D'où venait-il ? Où allait-il ? Peut-être effectuait-il un vol de reconnaissance au-dessus du territoire slanvarien, après avoir déposé son illustre passagère, à Obercourt ou ailleurs. À moins que la reine ait voulu survoler en personne le pays qui l'accueillait... mais en pleine nuit ? Et pourquoi patrouiller le long de la frontière ? Était-elle accompagnée de son état-major ? Les officiers gandariens projetaient-ils, avec leurs alliés de Slanvar, une action brutale contre les forces coalisées de Gemel, Viller-Lévy, Terraube et Ordentrag ?

Une secousse tira Boris en arrière. Noé venait de s'écrouler. Sa mère et Nora étaient comme paralysées, par le froid ou la peur, ou les deux. Boris, trop chargé pour se pencher en avant, fléchit un genou... Il était maintenant tourné vers Maranover. Quelques fusées montaient encore par là se perdre au fond du ciel. Un halo vif rayonnait au-dessus de la ville, signalant une puissante illumination.

Noé gisait en travers de la piste que les fugitifs avaient ouverte. Un

murmure fiévreux roulait sur ses lèvres. Il ne bougeait pas. Boris donna un coup de lampe. Le visage du jeune garçon avait une bien mauvaise couleur. Quelques flocons passèrent dans le faisceau de la lampe. Le froid semblait moins mordant. La neige allait peut-être recommencer à tomber.

Iano s'agita sur son perchoir.

— Je peux marcher, Boris.

— Bon, d'accord, fit Boris. Tu vas marcher un moment. Je dois essayer de porter Noé jusqu'à Rizman.

Soudain, le ronronnement de l'aéronef se fit entendre de nouveau, plus fort, plus proche. Boris sursauta. Un effet du vent ? Iano sauta au sol et se mit aussitôt à gambader dans la neige, avec des cris de joie. Boris regarda le ciel, cherchant les lumières clignotantes à l'est, puisque l'appareil avait semblé s'éloigner de ce côté. Il ne les vit pas. Il écouta le bruit du moteur – ou peut-être des dix ou cent moteurs – qui tombait dans la plaide balayée par le vent sauvage. Il situa presque aussitôt l'appareil, en plein nord. Et les lumières filaient maintenant vers l'ouest. Il eut un violent coup d'angoisse. Pourquoi le mystérieux aéronef avait-il rebroussé chemin ? Qu'est-ce qui se passait à la frontière ? Ces événements cachaient-ils une nouvelle menace pour les fugitifs ?

— On dirait qu'il revient vers nous ! dit Iano.

— Par Goer, tu as raison ! s'écria Boris.

Le nom secret du dieu lui avait échappé. Il le regrettait déjà. Il frissonna et ne put s'empêcher de scruter l'obscurité. À quoi ressemblait un miroitement sur la neige, dans cette nuit d'encre ?

En tout cas, l'aéronef avait mis le cap au sud. Ses lumières paraissaient immobiles, mais il se rapprochait très vite. Une pensée folle traversa l'esprit de Boris : « Il nous cherche peut-être ! » C'était impossible. Un pur cauchemar. Boris se secoua. « Tu deviens fou ou quoi ? » Il commença à détacher son sac qu'il devait poser pour porter Noé. Il allait être obligé d'abandonner un certain nombre d'objets auxquels il tenait. Les femmes pourraient sans doute prendre les provisions. Il jeta le sac dans la neige. Pour l'ouvrir, il dut quitter ses moufles. Les flocons s'abattaient maintenant en vol serré. Quelques minutes plus tôt, il aurait considéré cela comme une bénédiction. Enfin, leurs traces allaient s'effacer. C'était de toute façon une bonne chose. Mais la fin du parcours, jusqu'à Rizman, serait très dure.

À quelle hauteur volait l'aéronef ? Plusieurs centaines de mètres, jugea Boris. Même s'il passait juste sur les fugitifs, ses occupants ne pourraient distinguer quatre ou cinq formes humaines enfouies dans la

nuît. Boris dut s'accroupir. Son pantalon, trempé au-dessus des bottes et autour des genoux, lui glaçait les cuisses jusqu'aux os. Le vent lui jetait de petits flocons dans les yeux. Il se retourna pour abriter son visage. Il n'y voyait pas assez pour fouiller dans son sac. Et il n'osait allumer sa lampe solaire à cause du monstre qui veillait au milieu du ciel, presque à la verticale.

— On va attendre que cet oiseau de malheur soit parti ! souffla-t-il.

Il avait parlé très bas, comme si les passagers de l'appareil pouvaient l'entendre. Il se mit à rire. Mais aussitôt sa gorge se serra. « Que fait-il donc ? On dirait qu'il s'est arrêté juste au-dessus de nous ! »

— Il a laissé tomber une lumière, dit Iano, tout bas lui aussi.

La fusée éclairante blanche explosa une seconde plus tard. « Non ! pensa Boris. Non, non... » Non, ce ne pouvait être qu'un cauchemar. D'instinct, pourtant, il s'aplatit dans la neige et cria aux autres :

— Couchez-vous !

« Les démons ! pensa-t-il. Les démons ! Ils sont venus droit sur nous. Ils ont des moyens de détection surnaturels ! » Ou bien, tout simplement, les moyens d'une technique ancienne et secrète ? Mais comment imaginer que la reine de Gandara osait utiliser cette technique, cette science maudite, au mépris d'une religion qu'elle défendait et propageait avec toute la puissance de ses armées ?

Il posa la main sur la crosse de son lance-rayon. Se battre ? Oui, il se battrait. Sans espoir, car il n'avait aucune chance. Des centaines de Gandariens devaient habiter cette formidable machine volante, dont la coque argentée bouchait la moitié du ciel. Il en tuerait quelques-uns : autant de Boamiens vengés. Puis il retournerait son arme contre lui-même.

Mieux valait mourir d'un éclair qu'à petit feu, entre les mains des bourreaux de Slanvar et Gandara !

Nora eut au même instant la même pensée. Dans la lueur intense qui faisait étinceler la neige et changeait les flocons en un fabuleux essaim d'abeilles phosphorescentes, il croisa le regard de la jeune femme. Il eut peur de ce qu'il lut au fond de ses yeux. « Non ! » cria-t-il. S'appuyant sur une main, il se projeta vers elle d'un coup de reins. Mais ses genoux s'enfoncèrent dans la neige. Son élan coupé, il perdit quelques dixièmes de seconde et quelques centimètres. Il retomba un peu trop loin.

Trop loin. Trop tard ! Nora avait sorti un poignard de sous son manteau. Elle l'avait planté dans la gorge de son fils en criant :

— À bientôt, mon chéri. Je te rejoins tout de suite !

Le sang jaillit. Elle voulut frapper une deuxième fois. Boris, d'instinct, retint son poignet. Geste absurde. De quel droit l'arrêter ? Pourquoi l'empêcher de choisir sa mort et surtout d'épargner à son enfant un affreux supplice ?

Mais, dans l'esprit de Boris, la question était : « *Les occupants du vaisseau aérien nous cherchent-ils pour nous conduire au supplice ou pour nous sauver ?* »

L'aéronef se trouvait exactement au-dessus des fugitifs couchés sur la neige. Il descendait avec une lenteur majestueuse et les inondait de lumière crue.

Boris relâcha le poignet de Nora. La jeune femme se dégagea d'un geste vif et le piqua avec la pointe de sa lame entre le cou et la poitrine. La veste de fourrure de Boris s'était ouverte à cause des mouvements précipités qu'il venait de faire. La lame traversa son gilet, sa chemise, perça la peau, glissa contre un os. Puis Nora brandit le poignard devant son propre visage, l'abaisse vers son cœur, en écartant son manteau de la main gauche. Anna se mit à hurler et, en serrant le petit Dan contre elle, se jeta sur le corps inanimé de son autre fils, Noé.

Avec deux ou trois secondes de retard, la douleur éclata dans le thorax de Boris et rayonna dans sa tête. Il sentait pourtant que la blessure était légère. Il n'en mourrait pas. Nora n'avait pas voulu le tuer, seulement le repousser. Maintenant, il devait décider très vite s'il se laissait prendre par les Gandariens ou s'il se suicidait d'un coup de lance-rayon... Il avait plus d'une fois envisagé de se tuer pour échapper à la torture. Pour ne pas être de ceux qui iraient *couïner devant la reine*. Il était prêt. Quelque chose, cependant, le retenait. Il n'avait pas le sentiment que le destin de Boris Antgordine s'arrêtait là.

À ce moment, il ressentit un choc violent. Un choc intérieur, mental peut-être, avec une forte résonance physique. Sa vue se brouilla. La lumière qui faisait étinceler la neige autour de lui s'éteignit d'un coup, comme une flamme soufflée par le vent. Un phénomène terrifiant et merveilleux se produisait dans son esprit. La souffrance lui arracha des cris et des larmes. Du moins il eut cette impression. Mais ses lèvres restaient serrées et ses yeux secs. Il lui sembla que son sac de vie éclatait et qu'il allait mourir ou devenir un autre.

Son sac de vie avait éclaté. Maintenant, une âme libérée par la mort s'introduisait à travers la déchirure. Il pensa : « Un esprit tanien ! » Le sac de vie avait créé dans son cerveau une structure déasienne, pareille à celle qui permettait à tout Boamien d'accueillir un hôte dans son cerveau. *Il était un Boamien.*

La douleur s'atténua, se changea en une sensation d'extrême

lourdeur et de chute. Puis il respira un parfum de fleur fanée, pénétrant et doux qui lui rappela Tella la Boamienne. Le parfum et la sensation de lourdeur s'effacèrent. Il était toujours plongé dans l'obscurité. Il avait devant les yeux un voile noir sur lequel des bâtonnets colorés se mirent à défiler. Le silence du Jugement dernier emplissait sa tête. Il restait cependant assez lucide pour être terrifié.

Une pensée à la fois étrangère et familière naquit au creux de son esprit. Une pensée émanant du visiteur, de l'envahisseur. Elle le blessa comme un éclat de verre dans sa chair. Puis il s'habitua et accepta l'intrusion. Le message parvint enfin à sa conscience.

« Boris... Boris... Boris... C'est moi, Iano. Je t'aime ! »

CHAPITRE XVI

Il émergea du sommeil un moment. Un sens mystérieux l'avertit qu'il se trouvait à bord d'un aéronef en vol. Il avait chaud. Il était bien. Il éprouvait même une curieuse et sans doute trompeuse illusion de sécurité. Il appela en silence : « Iano ? »

« Je suis là, répondit l'enfant après un instant. Je suis dans le sac de vie. Tu peux me rejoindre ? »

« Je ne sais pas, pensa Boris. Je vais essayer. »

Après plusieurs tentatives, il pénétra dans le sac de vie. C'était comme dans un rêve, mais précis et coloré, avec une forte impression de réalité. Et il savait qu'il ne rêvait pas. Il traversa un jardin exotique où croissaient des orchidées, des hibiscus, des anémones géantes et beaucoup d'autres fleurs étranges dont il ne connaissait pas le nom. Mais il y avait aussi des cactus, des buissons épineux, des silex tranchants et d'inquiétants petits reptiles... « Attention où tu mets les pieds ! » lança Iano, surgissant derrière une énorme touffe d'hortensias. Boris éclata de rire. « Mes pieds sont dans ma tête ! » pensa-t-il.

Un grand chien au pelage ras, blanc tacheté de points noirs, accompagnait l'enfant en gambadant et bondissant. Il salua le visiteur d'un aboiement joyeux et vint lui lécher les mains.

— J'espère que nous serons amis, dit Boris.

Iano sourit.

— Les chiens ne sont pas les ennemis des Boamiens !

Boris approuva.

— Le chien est l'ami de l'homme. Mais...

Il pensa : « Le serpent est-il son ennemi ? » Il embrassa Iano et le suivit de l'autre côté d'une haie d'arbustes à fleurs jaunes. Une plaine sablonneuse s'étendait au-delà du jardin. Une épaisse nappe de brouillard bleuté cachait l'horizon.

— As-tu essayé d'aller plus loin ? demanda Boris.

— Pas encore, répondit Iano. Je t'attendais.

Il sortit une nouvelle fois du sommeil. Puis une autre et une autre.

Ses périodes d'éveil étaient brèves, mais elles avaient tendance à s'allonger.

Il se rendit compte qu'il n'était plus à bord de l'aéronef royal. Il vit autour de lui les murs nus d'une espèce de cellule – une chambre d'hôpital ? Et puis une profusion de fleurs. Non, les fleurs étaient dans le jardin du sac, pas dans la chambre. Les deux plans de réalité se mélangeaient.

Un homme se penchait sur lui. Il reconnut Haroun, mage et astrologue de la reine. Alias David Rolguer ou Roger Guerre ou Dieu sait quoi.

— Tout va bien, dit l'homme. Repose-toi encore.

Boris voulut demander : « Où suis-je ? » Il ne réussit pas à prononcer un seul de ces trois mots. Il ne pouvait pas parler. L'incapacité ne provenait pas de ses cordes vocales ni de sa langue, mais de son cerveau. Une sorte d'absence... Pourtant Haroun répondit aussitôt à sa question. Simple coïncidence, peut-être.

— Tu es à Zargoz, en Ibérie, sous la protection de la reine de Gandara.

Une bouffée de panique monta dans les nerfs et dans l'esprit de Boris, puis s'évanouit. Sous la protection de la pire ennemie des Boamiens ? Et pourtant, il se sentait en sécurité. Il voulut encore demander : « Comment avez-vous fait pour nous retrouver dans la plaine de Ritzman ? » Il ne put émettre aucun son. Haroun secouait la tête avec énergie pour attirer son attention.

— La reine veut t'engager dans son armée dès que tu seras guéri. Tu dois accepter. *Nous* avons besoin de toi. Un terrible danger menace l'humanité !

L'astrologue ajouta une phrase ou deux que Boris, de nouveau aspiré par un invincible sommeil, comprit mal ou pas du tout. Ce danger mortel que courait la civilisation avait quelque chose à voir avec les chiens. Avec les chiens ? Avant de retomber dans le puits d'inconscience qui l'attirait, Boris eut le temps de songer : « C'est fou. Comment les chiens pourraient-ils menacer l'avenir de l'homme ? »

Quand il vit la reine en face de lui, dans le jardin sous serre du quartier général gandarien à Zargoz, il porta instinctivement la main à sa tête. On l'avait tondu pour le soigner. Dieu sait comment. Et il avait honte de son crâne nu devant cette femme superbe. Cette femme aussi belle que puissante.

Lha-Antella l'observait, immobile, souriante et grave. Ses longs cheveux blonds tombaient sur ses épaules et sa poitrine, cachant à

demie sa courte veste verte d'officier supérieur de la Garde royale. Son pantalon jaune, serré, moulait ses cuisses minces, et la boucle de son ceinturon posait une fleur de cuivre sur son ventre.

D'un geste sec, elle fit signe à Boris d'approcher. Il se dit avec incrédulité : « C'est donc cette femme si belle qui a voué sa vie et son pouvoir à exterminer les Boamiens. Qui a inventé pour les briser les tortures les plus raffinées et les plus folles ! » D'un autre geste, de la main gauche, elle le dispensa des salamalecs convenus. Haroun avait enseigné des éléments d'étiquette à son protégé. Le mage était là, derrière la reine. Trois personnes se tenaient près de lui, deux hommes, dont un officier de la Garde, et une très jeune femme, suivante ou demoiselle de compagnie. La reine fit un pas vers son visiteur et son sourire se figea. Boris crut déceler, dans son regard d'un sombre vert de forêt taniphile et sur son visage encore presque enfantin à la fois une gaieté moqueuse et une détermination implacable.

— Ainsi, dit-elle, tu es le fameux Boris Antgordine.

Fameux ? Boris doutait que ce qualificatif s'appliquât bien à lui. Il inclina simplement la tête. Lha-Antella se retourna vers Haroun-Guerre.

— Tu m'assures qu'il ne me trahira pas ?

— Sa loyauté est écrite dans les étoiles, Majesté.

La reine sourit et s'adressa au deuxième homme, un Asiatique jouflu et moustachu, vêtu d'une longue tunique chamarrée et ornée de dessins fantastiques.

— C'est aussi ton avis, maître devin ?

Le Jaune eut un sourire malicieux et joignit les mains sur sa poitrine.

— Tout indique qu'il sera *fidèle*, Majesté.

« C'est impossible... impossible... impossible ! » pensa Boris. En se mettant au service de Gandara, il pourrait peut-être sauver non plus des dizaines, mais des dizaines de milliers de Boamiens. À *condition de trahir*... Alors, les mages devaient se tromper. Ils ne pouvaient pas ne pas se tromper !

Quel jeu jouaient donc Haroun et son acolyte ? Boris savait au plus profond de lui qu'il n'abandonnerait pas ses frères boamiens. Il avait maintenant un compagnon intérieur, un esprit tanien. Il était un Boamien. Il ne serait donc ni loyal ni fidèle à la reine de Gandara. La duplicité, la trahison étaient le prix à payer pour sauver des vies. Dix ou un million... Et pourtant, si les deux mages avaient raison ? Ils semblaient tellement sûrs de leur fait !

Boris entrevit soudain une autre hypothèse. Sauver les Boamiens sans trahir Lha-Antella ? Il n'existait qu'un seul moyen. D'abord, il ne put y croire. C'était un rêve fou. Encore un... Rêve fou, mais aussi projet grandiose qui marquerait le destin de Boris Antgordine. Avec l'aide des mages... Et si nécessaire, avec l'aide des dieux !

— Approche-toi encore, dit Lha-Antella. Je ne mange pas les jeunes hommes. Je ne suis pas décidée. Tu me parais très orgueilleux et tes ennemis prétendent que tu as du sang boamien dans les veines. Pouah ! Tu te tais ?

Boris regarda la reine en face.

— Oui, Majesté.

— Tu ne me déplaïs pas, sais-tu ? Mais je n'ai pas de temps à perdre avec toi, ni avec personne. Je te donne trente secondes pour me présenter tes projets... si tu en as. Et tâche d'être convaincant !

Boris attendit cinq secondes puis se décida.

— Un seul projet, dit-il. Une armée de cent mille simiens pour enlever le réduit du marais poitevin !

Lha-Antella éclata de rire. Elle pivota et s'élança dans une allée. Surpris, Boris courut derrière elle. Une main s'accrocha à son épaule pour le retenir. Les gardes, surgis d'on ne sait où, l'encadraient prudemment. La reine ralentit son allure et lui fit signe de la rejoindre.

— C'est un projet fascinant, dit-elle. Cent mille simiens, oui. Mais pas pour le marais. Les Boamiens sont à bout. Nous les écraserons de toute façon d'ici à quelques mois. Ton armée m'intéresse pour attaquer la république industrielle des Asturies. Combien te faut-il pour nous réunir et entraîner tes cent mille combattants ? Je veux dire combien de mois ? L'argent ne compte pas.

— Deux ans, répondit Boris.

— C'est trop long. Un an.

— Dix-huit mois.

— Je prends...

Elle lui donna sa main à baiser.

— Bonne chance. Nous nous reverrons.

Boris apprit un peu plus tard que ses compagnons d'évasion, Anna, Nora, Noé et Dan, avaient été sauvés in extremis, alors que la mère de Iano s'était déjà planté un couteau dans la poitrine. Et Haroun-Guerre avait prouvé une fois de plus son habileté quasi diabolique en les

arrachant à la police de Gandara... Il fut bientôt rejoint par tous les siens. Sa mère et ses amis d'Arc-du-Loup d'abord. Puis ses compagnons d'armes de Maranover, Louis et Silvio. Ainsi, bien entendu, que le célèbre massa capitaine Grant.

Quant à l'enfant Iano, il le portait en lui pour toujours. Iano, son ami, son frère.

CHAPITRE XVII

Boris Antgordine : Vers l'Âge d'Or, par Boris Antgordine (extrait).

Qui était donc Maître Haroun-Guerre ? Je n'en avais aucune idée à l'époque. Beaucoup plus tard, alors que j'étais en route vers la cité mystérieuse de Boamgoar, il surgit presque miraculeusement devant moi et je commençai à soupçonner en lui un visiteur du futur. Un Boara, un porteur d'âme, un ancien Goer, un immortel, un envoyé du Jugement dernier ou du monde des dieux ?

Les dieux, une de ses grandes préoccupations était alors de les réconcilier. « En s'affrontant, me dit-il, le Sombre Éclat qui est Lucifer et Goer qui est Prométhée finiront par détruire notre monde. Tu es un cas unique, Boris Antgordine : l'homme de la double foi. Ta mère t'a légué sa foi dans le Sombre Éclat. Tu ne la perdras jamais. Le domologiste Lori Lazan a fait de toi un fidèle de Goer. Tu le resteras toujours. Les dieux ennemis ont pu se rencontrer en toi. Pour se défier stupidement, hélas. Mais il te faut profiter de cette chance fantastique pour les amener à se connaître et à se comprendre. Ta vie, qui sera longue, y suffira à peine. Tu ne choisiras pas entre eux. Tu les pousseras sinon à une conciliation véritable, peut-être à une paix de compromis...»

Les dieux, j'en avais assez. Et pourtant, Haroun-Guerre sut me convaincre et j'acceptai cette nouvelle mission. Il me faudrait susciter nombre d'adeptes de la double foi et ainsi, je ne serais plus le seul théâtre des rencontres divines. Le temps était avec moi.

Selon Haroun, le pire danger pour l'humanité ne résidait pas dans ce retour à un Âge d'Or bucolique et mythique qui verrait la fin de la science et la régression peut-être définitive de la civilisation. *Le pire, c'était la malédiction du chien.* « Il est trop tôt pour réhabiliter le Serpent, me confia-t-il. Dans les circonstances actuelles, l'anathème retomberait sur le Chien. Nous vivons sous le signe du Chien – Sirius – depuis plus de cinq mille ans. Ce serait un drame sans nom. Un jour peut-être, on pourra réviser le procès du Serpent. Dans cent ans ou dans mille ans...» À l'époque, je doutais fort de la gravité d'un danger que je ne comprenais pas. Mais depuis, j'ai découvert la formidable puissance des symboles. En attendant cent ans, en attendant mille ans, le chien devait redevenir le pacifique ami de l'homme qu'il avait su

être pendant les siècles anciens. Je m'emploierais aussi à cette tâche. Pour commencer, j'essaierais de convaincre la reine de Gandara.

Convaincre Lha-Antella était le seul moyen. Je l'avais senti à ma première entrevue avec elle, dans le jardin de Zargoz. Non seulement la convaincre, mais la *convertir*. Puisque je ne pouvais trahir les Boamiens, mon peuple, et puisqu'il était dit que je serais fidèle à Lha-Antella, je devais *changer la reine*.

Voilà ce qu'était mon rêve fou. N'importe qui sur la Terre, sauf un voyageur du temps, aurait ri de moi et m'aurait traité de dément. Il m'arrivait de rire aussi et je n'étais pas loin de croire à ma propre folie.

Et puis un soir, dans une ville d'Ibérie nouvellement occupée, Lha-Antella m'envoya chercher par un colonel de sa garde. Le colonel me remit aux douces mains de la petite suivante brune du jardin de Zargoz. La suivante me guida aux appartements de la reine par un chemin compliqué et secret. Nue sur un lit immense et bleu, Lha-Antella m'attendait. Je pensai alors avoir une chance de réussir.

« La nuit sera tendre et tumultueuse, Boris Antgordine. Tu t'occuperas des dieux quand le jour reviendra ! »

Achevé d'imprimer le 14 septembre 1983 sur les presses de
l'imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)

— N° d'impression : 1464
Dépôt légal : novembre 1983
Imprimé en France

¹ Voir *Les Écumeurs du Silence* et *Le Sombre Éclat*, F.N. Anticipation N° 992 et 1003.

ANTICIPATION
MICHEL JEURY
VERS L'ÂGE D'OR

Un beau jour, on s'était mis à compter les années à l'envers.

— L'envoyé du Seigneur a dit aux hommes que l'histoire finirait pour toujours le 31 décembre de l'an 1. Le lendemain sera le premier jour de l'éternité. Le commencement du paradis...

Déjà parus dans la série **GOER DE LA TERRE** :

1133 - La planète du jugement
1181 - Goer-le-Renard

Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS (Terry Oakes)